

ALBERTO VAZQUEZ-FIGUEROA



TOUAREG

roman

Quatrième de couverture

Gacel Sayah est un *Imouharh*, un Touareg. Son domaine : le désert infini. Sa richesse : le seul puits connu à des lieues à la ronde.

En accueillant deux fugitifs dans sa *khaima*, Gacel n'a fait qu'obéir aux lois ancestrales et sacrées de l'hospitalité. Il ignore que l'un des étrangers est un leader indépendantiste dont le nouveau régime, à plus de mille kilomètres de là, a mis la tête à prix. Aussi, un matin, lorsque l'homme est enlevé, Gacel n'obéit qu'à son devoir. Pour libérer son hôte, il va entreprendre le plus téméraire des périples : la traversée de la « terre vide » – le grand erg du Sahara.

Roman d'aventures, Touareg est l'hommage d'un auteur à un peuple qu'il connaît bien, hors du temps et de la modernité : celui des seigneurs du désert.

Alberto Vázquez-Figueroa est né à Tenerife, aux îles Canaries, en 1936. Pour des raisons politiques, sa famille est déplacée au Maroc, puis au Sahara Occidental, où il vit une partie de son enfance. Grand reporter, il est l'auteur d'une œuvre romanesque importante. Touareg a déjà trouvé plus de deux millions de lecteurs dans huit pays.

ALBERTO VÁZQUEZ-FIGUEROA

TOUAREG

traduit de l'espagnol par Frédéric-Eugène Illouz

Ce livre a été publié sous le titre

Tuareg

par Plaza et Janes Editores, Barcelone, 1991.

Copyright © Alberto Vázquez-Figueroa, 1981.

Copyright © L'Archipel, 1999, pour la traduction française.

« Allah est grand. Loué soit-il.

« C'était il y a bien des années ; du temps de ma jeunesse, quand mes jambes me portaient des journées entières sans fatigue sur le sable et les pierres, on m'apprit un jour que mon frère cadet était tombé malade et, bien que ma *khaima* fût à trois jours de marche de la sienne, mon affection pour lui l'emporta sur la paresse. Je me mis en route sans crainte car, ainsi que je l'ai dit, j'étais jeune et fort et rien ne pouvait affaiblir mon courage.

« Au deuxième coucher du soleil, parvenu à une demi-journée de marche du tombeau du saint Omar Ibrahim, je grimpai au sommet de l'une des hautes dunes qui couvraient la région, à la recherche de quelque lieu habité où demander l'hospitalité, mais il ne s'en trouvait aucun. Je décidai donc de m'arrêter et de passer la nuit à l'abri du vent.

« Un cri monstrueux me réveilla. C'était l'heure où la lune est à son zénith – si, pour mon malheur, Allah n'avait voulu qu'il n'y en eût point cette nuit-là. Pris de panique, je me recroquevillai sur moi-même.

« L'épouvantable hurlement s'éleva de nouveau. Les plaintes et les lamentations qui lui succédèrent m'évoquèrent une âme en proie à la géhenne.

« Cependant, voilà que soudain j'entendis qu'on creusait dans le sable. Cela cessa peu après, puis le bruit recommença plus loin. Je le localisai ainsi à cinq ou six endroits différents, cependant que les gémissements déchirants continuaient, me laissant tétanisé de peur.

« Je n'étais pas au bout de mes infortunes. Il y eut des halètements, je reçus des poignées de sable en plein visage, et que mes ancêtres me pardonnent si j'avoue avoir eu si peur que je fis un bond et me mis à courir comme si Cheytan, le démon grêlé en personne, m'eût poursuivi. Mes jambes ne s'arrêtèrent que lorsque le soleil parut et que j'eus laissé loin derrière moi les grandes dunes.

« Je fus enfin chez mon frère. Allah avait permis que son état se fût amélioré, de sorte qu'il put écouter l'histoire de ma nuit de terreur. Tandis que je la racontais à la veillée autour du feu, comme je vous la raconte aujourd'hui, un voisin me donna l'explication de ce qui m'était arrivé et me fit le récit suivant, qu'il tenait de son propre père.

« Il parla ainsi :

“Allah est grand. Loué soit-il.

“Il advint, il y a de cela bien des années, que deux puissantes familles, les Zayed et les Othman, se vouaient une haine farouche. Le sang des uns et des autres avait si souvent coulé que leurs vêtements et même leur bétail auraient pu être teints en rouge jusqu'à la fin des temps. Et comme le dernier tombé avait été un Othman, ceux-ci ne pensaient plus qu'à la vengeance.

“Il advint aussi que, parmi les dunes où tu as dormi, non loin du tombeau du saint Omar Ibrahim, se dressait autrefois une *khaima* des Zayed. Tous les hommes étant morts, cette tente n'était occupée que par une mère et son fils qui vivaient là tranquilles car, même pour ces familles qui se haïssaient tant, attaquer une femme demeurerait un acte indigne.

“Or, une nuit, les ennemis firent irruption. La pauvre femme, sanglotante, fut ligotée, le petit enlevé, puis enterré vivant dans une dune.

“Rien ne saurait entraver l'amour d'une mère : celle-ci parvint à se libérer. Hélas ! tous étaient déjà partis quand elle sortit. Elle ne vit que les hautes dunes. Courant de l'une à l'autre, creusant ici et là, elle gémissait, appelait, sachant que son fils était en train d'étouffer et qu'elle seule pouvait le sauver.

“À l’aube, elle cherchait toujours.

“Elle chercha une journée encore, puis une autre, et une autre, car Allah, dans sa miséricorde, lui avait accordé le bienfait de la folie. En voulant bien qu’elle ne comprît point toute la méchanceté des hommes, il avait atténué sa souffrance.

“Personne n’entendit plus jamais parler de la malheureuse. On raconte que, la nuit, son esprit erre sur les dunes, non loin du tombeau de saint Omar Ibrahim. Elle est toujours en quête de son fils et ne cesse de se lamenter. Cela doit être vrai, puisque toi qui as dormi là-bas en toute innocence, tu l’as rencontrée.

“Loué soit Allah, le Miséricordieux, qui a fait que tu t’en sois sorti indemne, que tu aies pu continuer ton voyage et que tu te retrouves maintenant avec nous autour du feu.

“Loué soit-il.” »

Après un profond soupir, le vieillard s’adressa aux plus jeunes qui étaient tout ouïe :

— Cela vous montre que la haine et les luttes entre familles ne mènent qu’à la peur, à la folie, à la mort. Sincèrement, durant les nombreuses années où j’ai combattu, aux côtés des miens, nos éternels ennemis, les Ibn-Aziz, je n’en ai jamais vu la nécessité. Les rapines des uns se paient par les rapines des autres : la perte d’un homme, de quelque camp qu’il soit, est un tribut exorbitant, mais, chez nous, une mort entraîne une autre et ainsi de suite jusqu’à ce que les *khaima* soient vidées de leurs forces vives. Et les fils grandissent alors sans entendre la voix de leur père.

Pendant quelques minutes, personne ne souffla mot. Il convenait de méditer sur les leçons de l’histoire que venait de raconter le vieux Soueilem, et il n’eût point été correct de les oublier incontinent. À quoi bon, sinon, avoir dérangé un sage tel que lui, qui s’était privé de dormir et se donnait de la peine pour eux ?

Enfin, Gacel, d’un geste de la main, indiqua qu’il était temps de se retirer pour la nuit – les détails de cette tragédie lui avaient été narrés des dizaines de fois –, puis il s’éloigna, seul, comme chaque soir, pour s’assurer que le bétail avait été rentré, que les esclaves avaient accompli leurs tâches, que rien ne troublait le repos de sa famille et que l’ordre régnait sur son petit empire – quatre tentes en poil de chameau, une demi-douzaine de *zéribas* en roseaux tressés, un puits, neuf palmiers, quelques chèvres et chameaux.

Ensuite, ainsi qu’il en avait l’habitude, il gravit lentement le flanc escarpé de la haute dune qui protégeait son campement des vents de l’est pour contempler, à la clarté de la lune, les restes de son fief : une immense étendue de désert, des jours et des jours de marche à travers les sables, les rochers, les montagnes et les cailloux. Gacel Sayah y était le maître absolu ; seul *Imouharh* de ces parages, il était aussi le propriétaire de l’unique puits connu.

Il aimait à s’asseoir sur ce sommet, plein de gratitude envers Allah qui déversait sur lui mille bénédictions : sa superbe famille, la santé de ses esclaves, l’excellente condition de son bétail, les fruits de ses palmiers et le bien suprême de l’avoir fait naître noble parmi les nobles, l’un des puissants Kel Taguelmoust, le « Peuple du Voile », indomptables *Imohags*, ceux que le reste des mortels connaissait sous le nom de Touaregs.

Il n’y avait rien, ni au sud, ni à l’est, ni au nord, ni à l’ouest, rien qui marquât quelque limite à l’influence de « Gacel le Chasseur ». Celui-ci s’était peu à peu éloigné des centres habités pour s’établir aux confins les plus extrêmes du désert, là où il pouvait se sentir entièrement seul avec ses animaux sauvages : addax véloces que l’on guettait des journées entières sur les vastes espaces, mouflons des hautes montagnes, ânes sauvages, sangliers, gazelles, innombrables bandes d’oiseaux migrateurs.

Gacel Sayah avait fui l’avance de la civilisation, la pression des envahisseurs, ceux qui

exterminaient sans discrimination la faune des sables. Bien qu'il ne fût pas rare que sa furie s'abattît sur les caravanes d'esclaves et les « chasseurs fous » qui s'aventuraient sur son territoire, on savait dans tout le Sahara, de Tombouctou aux berges du Nil, que son hospitalité n'avait pas sa pareille.

— Mon père m'a appris, disait-il, à ne pas tuer plus d'une gazelle à la fois, même si le troupeau s'enfuit et qu'il faut trois jours pour le rattraper. Je me remets facilement de trois jours de marche, mais personne ne peut ramener à la vie une gazelle morte inutilement.

Gacel fut témoin de la manière dont les « Français » avaient massacré les antilopes du nord, les beaux addax de la *hamada*, de l'autre côté de la grande *séguia* qui, il y a des milliers d'années, était un fleuve abondant. C'est pourquoi il avait choisi cette contrée de pierres, de sable sans fin et d'âpres montagnes, à quatorze jours de marche d'El-Akab ; en outre, personne ne voulait des terres les plus inhospitalières du plus inhospitalier des déserts.

Elle était définitivement révolue, l'époque glorieuse où les Touaregs assaillaient les caravanes ou attaquaient à grands cris les militaires français. Loin aussi, désormais, le temps des pillages, des luttes et de la mort, lorsqu'ils couraient, rapides comme le vent, fiers de leur surnom de « bandits du désert » et de « maîtres » des sables du Sahara, depuis le sud de l'Atlas jusqu'aux rives du lac Tchad. Les guerres fratricides et les razzias dont les anciens se plaisaient à évoquer le souvenir appartenaient également au passé. C'était maintenant le crépuscule de la race *Imohag*. Ses guerriers les plus valeureux étaient devenus chauffeurs de camion pour quelque patron « français », soldats de l'armée régulière, ou bien vendaient étoffes et sandales qu'achetaient les touristes vêtus de chemises hawaïennes.

Quand son cousin Souleymane quitta le désert pour la ville, préférant passer sa vie couvert de ciment et de chaux à transporter des briques contre de l'argent, Gacel comprit qu'il ne lui restait plus qu'à s'en aller pour être le dernier des Touaregs.

Entouré de sa famille durant toutes ces années – si nombreuses qu'il en avait perdu le compte –, il rendait inlassablement grâce à Allah. Jamais, seul, la nuit, sur le haut de sa dune, il ne s'était repenti de sa décision.

Le monde, entre-temps, avait connu d'étranges événements dont les échos lui parvenaient confusément et de façon sporadique par les voyageurs. Il se réjouissait de ne pas les avoir vécus : les nouvelles qui lui avaient été rapportées parlaient de mort et de guerre, de haine et de faim, de changements de plus en plus rapides dont nul ne semblait satisfait et qui n'auguraient rien de bon pour personne.

Une nuit, assis au même endroit, il contemplait les étoiles qui l'avaient si souvent guidé dans le désert. Il s'aperçut soudain qu'il y en avait une nouvelle. Elle sillonnait le ciel à une vitesse incroyable, mais suivait une trajectoire ferme et constante, à la différence des astres errants tombant au néant après leur course irrégulière et fugace. Pour la première fois de sa vie, son sang se glaça de terreur. Que ce fût dans sa propre mémoire, dans celle de ses ancêtres, dans la tradition ou dans les légendes, il ne retrouvait aucune trace d'une étoile qui revenait nuit après nuit sur un parcours identique, rejointe au fil des ans par d'autres jusqu'à former une véritable troupe en marche menaçant la paix des deux.

Il ne put déchiffrer leur signification. Ni lui, ni le vieux Soueilem, père de tous ses esclaves, cet homme si âgé qui avait été acheté déjà adulte au Sénégal par son grand-père.

— Maître, avait-il dit, jamais les étoiles n'ont couru comme des folles dans le ciel. Jamais, et cela veut peut-être dire que la fin des temps est proche.

Il demanda à un voyageur, qui ne sut lui répondre. Puis à un autre, qui hasarda :

— Je pense que cela vient des « Français ».

Gacel ne voulut pas l'admettre. Certes, il en avait beaucoup entendu au sujet des « Français », mais il ne les croyait pas assez fous pour perdre leur temps à remplir le ciel de nouvelles étoiles.

« Il doit s'agir d'un signe divin, se dit-il. C'est de cette manière qu'Allah veut nous exprimer quelque chose. Mais quoi ? »

Il tenta de trouver une explication dans le Coran, qui ne faisait nulle mention d'étoiles filantes au mouvement réglé avec une précision mathématique. Il finit par s'y habituer, sans pour autant les oublier.

Dans la nuit transparente du désert, on avait l'impression que les étoiles descendaient jusqu'à effleurer presque le sable ; Gacel, parfois, levait le bras, s'imaginant les toucher du bout des doigts.

Il passait ainsi un long moment, plongé dans ses pensées, puis s'en retournait sans hâte jeter un dernier coup d'œil au bétail et au campement. Ni hyènes affamées, ni chacals rusés ne mettaient en péril son petit monde. Il pouvait regagner sa couche.

Devant sa tente, la plus grande et la plus confortable, il s'arrêtait quelques instants, l'oreille tendue. Sauf quand le vent gémissait, le silence était parfois d'une telle densité que les tympans étaient douloureux.

Gacel aimait ce silence.

Tous les matins, le vieux Soueilem, ou l'un de ses neveux, sellait le dromadaire préféré de l'*Imouharh* Gacel et le conduisait à l'entrée de sa tente.

Tous les matins, le Targui partait chasser. Son fusil à l'épaule, il enfourchait son blanc méhari et se dirigeait vers l'un des quatre points cardinaux.

Homme du désert dont la vie dépendait étroitement de sa monture, Gacel avait une profonde affection pour son dromadaire. Quand personne ne pouvait l'entendre, il lui parlait à voix haute, l'appelant « R'Orab le Corbeau », pour se moquer de son pelage immaculé qui se confondait parfois avec le sable des grandes dunes.

Nul autre méhari, de ce côté-ci de Tamanrasset, n'était aussi rapide et aussi résistant. Un riche commerçant, qui possédait une caravane de trois cents animaux, lui avait offert de le lui échanger contre cinq de ceux qu'il lui plairait de choisir, mais il avait refusé.

Gacel n'ignorait pas en effet que, si quelque chose devait lui arriver lors d'une de ses courses solitaires, R'Orab serait le seul dromadaire au monde capable de le ramener au campement par la nuit la plus noire.

Il s'était plus d'une fois endormi sur sa bête, bercé par le balancement, vaincu par la fatigue : sa famille le recueillait devant sa *khaima* et le portait jusqu'à son lit.

Les « Français » juraient que les chameaux d'Arabie étaient des animaux stupides, méchants et vindicatifs, qui n'obéissaient qu'aux cris et aux coups. Un authentique *Imohag*, lui, savait qu'un bon dromadaire du désert, surtout un méhari pur sang, bien soigné et bien dressé, peut être aussi intelligent et fidèle qu'un chien et, naturellement, mille fois plus utile au pays du sable et du vent.

Les dromadaires deviennent irritables et dangereux en période de rut, notamment quand le climat se fait plus chaud sous l'effet des vents d'est. Ne tenant pas compte de ces cycles naturels, les Français ne furent jamais de bons cavaliers du désert et, malgré leur supériorité en nombre et en armes, ne purent dominer les Touaregs. Du temps des guerres et des razzias, ces derniers eurent toujours le dessus.

Quand les Français se rendirent maîtres des oasis et des puits, installant leurs canons et leurs mitrailleuses sur les précieux points d'eau, les « Fils du Vent », jusqu'alors libres et indomptables, furent vaincus par leur ennemi séculaire, la soif.

La victoire du colonisateur sur le « Peuple du Voile », remportée sans vraie bataille, n'avait rien de glorieux. Des régiments entiers, venus de la métropole ou des colonies, s'abattirent comme des nuages de sauterelles. Le jour vint où il n'y eut plus, dans tout le Sahara, chameau, homme, femme, ni enfant qui pût boire sans la permission de la France.

Lassés de voir mourir leurs familles, les *Imohags* déposèrent les armes.

Leur peuple était condamné à l'oubli ; leur nation guerrière, privée de sa liberté, avait perdu toute raison d'exister.

Quelques familles éparses, comme celle de Gacel, subsistaient encore, mais leur rébellion était tout intérieure. Jamais plus ils ne seraient le redoutable « Peuple du Voile », le « Peuple de l'Épée » ou celui « de la Lance ».

Les *Imohags* régnaient pourtant toujours sur la *hamada*, l'erg et les montagnes battues par les vents. Pour eux, le désert, ce n'était pas les quelques puits çà et là, mais les milliers de kilomètres autour. Loin de l'eau, plus de Français ni d'askaris sénégalais, ni même de ces Bédouins, autres connaisseurs du pays des sables et des pierres, qui ne se déplaçaient que d'un puits à un autre, d'un

village au suivant, ne s'écartant guère des pistes.

Seuls les Touaregs, et tout particulièrement les Touaregs solitaires, affrontaient sans crainte la « terre vide », qui, sur les cartes, n'était rien de plus qu'une tache blanche, là où le soleil de midi faisait bouillir le sang, où l'arbuste le plus ligneux ne poussait pas et que même les oiseaux migrateurs évitaient de survoler.

Par deux fois dans sa vie, Gacel avait traversé une « terre vide ». D'abord, ce fut par défi : il avait voulu montrer qu'il était un digne descendant du légendaire Tourki ; la seconde fois, pour se prouver qu'il était encore capable de risquer sa vie.

La chaleur infernale, l'univers désolé où rôde la folie exerçaient sur lui une étrange fascination. Une fois, à la veillée, quelqu'un lui avait parlé de « La Grande Caravane », des sept cents hommes et deux mille chameaux avalés corps et biens par une « tache blanche ».

Partie de Gao pour Tripoli, c'était, disait-on, la plus grande que les riches marchands haoussas eussent jamais organisée. Les meilleurs guides avaient été recrutés. Sur les méharis soigneusement choisis, une vraie fortune en ivoire, ébène, or et pierres précieuses.

Un oncle éloigné de Gacel, dont celui-ci avait hérité le nom, avait, avec ses hommes, servi d'escorte à la caravane. Disparu, lui aussi, comme si l'expédition n'avait jamais existé, comme si tout n'avait été qu'un rêve.

Au cours des années qui suivirent, beaucoup se lancèrent à la recherche éperdue de ses vestiges dans l'espoir chimérique de s'approprier des richesses qui, selon une loi non écrite, appartiendraient à quiconque serait capable de les arracher au désert. Cependant, les sables dévorateurs de villes, de forteresses, d'oasis, d'hommes et de chameaux, gardèrent leur secret. Une tempête de sable, croit-on, avait dû s'abattre sur les infortunés voyageurs, ensevelis sous une nouvelle dune pareille aux millions de celles qui composent l'erg.

Combien périrent, subjugués par le mythe de la caravane perdue ? Nul n'aurait su le dire. Les vieux ne cessaient de dissuader les jeunes de tenter une aventure aussi insensée.

« Ce que le désert veut posséder est à lui, disaient-ils. Qu'Allah protège ceux qui essaient de s'en emparer... »

Gacel voulait simplement savoir comment tant d'hommes et de bêtes avaient pu disparaître sans laisser de trace. Lorsqu'il se trouva au cœur d'une des « terres vides », il comprit que non pas sept cents, mais sept millions d'êtres humains se fussent aisément noyés dans cet abîme horizontal dont on n'imaginait pas que quiconque pût sortir vivant.

Il y alla. À deux reprises. Peu nombreux étaient les *Imohags* tels que lui. C'est pourquoi le « Peuple du Voile » respectait « Gacel le Chasseur », *Imouharh* solitaire qui exerçait son autorité sur des territoires que personne d'autre n'avait jamais prétendu dominer.

Ils sont apparus un matin devant sa *khaima*. Le vieux semblait n'avoir plus que quelques instants à vivre et le jeune qui l'avait porté sur son dos depuis deux jours put à peine murmurer quelques mots avant de s'effondrer d'épuisement.

Gacel ordonna qu'on leur préparât la meilleure tente. Ses esclaves et ses fils veillèrent sur eux jour et nuit, unissant leurs efforts pour les garder vivants. Ils avaient réussi à survivre au violent sirocco. Ils erraient depuis une semaine parmi les dunes et les pierres, et, sans chameau, sans eau, sans guide, cela tenait du miracle. Matin et soir, Gacel fut à leur chevet. D'après leurs vêtements, c'étaient des hommes de la ville et ils proféraient en rêve des phrases dans un arabe si pur et si cultivé que le Targui avait du mal à en saisir le sens.

À la fin du troisième jour, le plus jeune, ayant retrouvé ses esprits, voulut immédiatement savoir si la frontière était encore loin.

Gacel le regarda avec surprise.

— Frontière ? répéta-t-il. Quelle frontière ? Le désert n'a pas de frontière... Du moins pas que je sache.

— Pourtant, insista le jeune homme, il doit exister une frontière. Elle est par ici, quelque part...

— Les « Français » n'ont pas besoin de frontières. Ils dominent le Sahara de bout en bout.

— Des Français ? dit l'inconnu étonné, s'appuyant sur son coude. Ils sont partis depuis des années... Nous sommes indépendants maintenant. Le désert est fait de pays libres et souverains... Tu ne le savais donc pas ?

Quelqu'un, un jour, avait bien dit à Gacel que loin, au nord, se livrait une guerre et que les Arabes voulaient secouer le joug des *roumis*. Il n'y avait pas accordé d'importance. Pour lui, l'indépendance, c'était pouvoir errer en solitaire sur son territoire. Personne n'avait pris la peine de lui annoncer qu'il appartenait désormais à un nouveau pays.

— Non. Je ne le savais pas, admit-il, embarrassé. Je ne savais pas non plus qu'il existait une frontière. Qui pourrait tracer une frontière dans le désert ? Qui empêchera le vent d'emporter le sable ou les hommes de s'y déplacer... ?

— Les soldats.

— Des soldats ? répéta-t-il, incrédule. Tous les soldats du monde ne suffiraient pas à garder une frontière dans le désert... Ils en ont trop peur. Seuls nous autres, les *Imohags*, ne le craignons pas. Un soldat, ici, c'est une goutte d'eau sur le sable.

Sous le voile dont il ne se défaisait jamais devant les étrangers, il esquaissa un sourire.

Le jeune homme voulut continuer, mais le Targui le força à se recoucher.

— Pas d'effort inutile. Tu es encore faible. Demain, nous parlerons. Peut-être ton ami sera-t-il rétabli.

Il se tourna vers ce dernier et remarqua qu'il n'était pas aussi vieux qu'il l'avait cru, malgré ses cheveux blancs et ses rides.

— Qui est-il ?

Après un instant d'hésitation, son interlocuteur murmura, les yeux fermés :

— Un savant. Il fait des recherches sur nos ancêtres. Nous étions en route pour Dajbadel quand notre camion est tombé en panne.

— Dajbadel est très loin... Très, très loin vers le sud... Moi-même, je ne suis jamais allé jusque là-bas.

Mais l'étranger s'était à nouveau endormi.

Gacel sortit sans bruit. Une sensation de vide qui lui était inconnue lui noua l'estomac, une espèce de pressentiment. Ces deux hommes, en apparence inoffensifs, avaient peur de quelque chose.

« Il fait des recherches sur nos ancêtres », avait dit le jeune homme.

Pourtant, la souffrance qui se lisait sur le visage du plus âgé des deux semblait avoir une cause plus grave qu'une semaine de faim et de soif dans le désert.

La nuit tombait. Il s'attarda dehors, cherchant à comprendre. Il avait bien agi en accueillant les voyageurs. Le devoir d'hospitalité était une tradition plus que millénaire chez les *Imohags*. Gacel, habitué à se fier à son instinct et à son sixième sens, qui lui avaient si souvent sauvé la vie, sentait confusément qu'il courait un grand risque. Les nouveaux venus mettaient en danger la paix qu'il avait si patiemment construite.

Leïla s'approcha. La douce présence de la femme-enfant, sa peau sombre, sa beauté, lui réjouit les yeux. Contre l'avis des anciens, il avait fait d'une *akli*, fille d'esclave, son épouse.

Elle s'installa à côté de lui. Son regard immense, plein de vie, recelant des trésors de lumière, se posa sur lui.

— Ces hommes te préoccupent, n'est-ce pas ?

— Non, pas eux. Mais ce qu'il y a autour d'eux. Une ombre... une odeur.

— Ils viennent de loin. Et tout ce qui vient de loin te perturbe, parce que ma grand-mère a vu que tu ne mourrais pas dans le désert.

Elle tendit timidement la main, effleurant la sienne.

— Ma grand-mère s'est souvent trompée. Quand je suis née, elle m'a prédit un triste destin. Néanmoins, je suis mariée à un noble, presque un prince.

Il sourit avec tendresse.

— Je me souviens du jour de ta naissance. Cela ne peut pas faire plus de quinze ans... Ton avenir n'a pas encore commencé...

Il regretta ses paroles car il l'aimait. Un *Imohag* ne doit pas se montrer trop tendre avec les femmes, toutefois, elle était la mère du dernier de ses fils. À son tour, il prit sa main dans la sienne.

— Il se peut que tu aies raison et que la vieille Khaltoum se soit trompée. Personne ne peut m'obliger à abandonner le désert et à mourir ailleurs.

Un an à l'avance, la noire Khaltoum avait vu la maladie qui allait emporter le père de Gacel ; elle avait aussi prédit la grande sécheresse qui avait tari les puits : plus le moindre brin d'herbe dans le désert, des centaines d'animaux pourtant habitués au manque d'eau et à la soif, tous morts. Il était vrai que, souvent, la vieille esclave parlait pour parler, se livrant à des radotages séniles qu'on ne pouvait appeler d'authentiques prémonitions.

— Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté du désert ? demanda Leïla après un long silence. Je ne suis jamais allée au-delà des montagnes du Huaila.

— Des gens. Beaucoup de gens.

Gacel devint songeur au souvenir de son expérience à El-Akab et dans les oasis du nord. Il poursuivit :

— Ils aiment s'entasser dans des espaces réduits, des maisons étroites et malodorantes, crier et s'agiter sans raison, se volant et se dupant les uns les autres comme des bêtes qui ne savent vivre autrement qu'en troupeau.

— Pourquoi ?

Il aurait bien voulu le lui dire car il se sentait fier de l'admiration qu'elle lui vouait, mais il n'en savait rien. *Imohag* né et élevé dans la solitude des étendues illimitées, le confinement et la grégarité

volontaires, auxquels paraissaient si attachés les hommes et les femmes d'autres tribus, lui étaient choses inconcevables.

Gacel accueillait volontiers les visiteurs. Il aimait s'asseoir auprès du feu, raconter des histoires du temps jadis, commenter les petits incidents de la vie quotidienne. Puis, quand les braises étaient consumées et que le noir chameau du sommeil traversait sans bruit le campement, chacun regagnait la quiétude de sa tente.

Au Sahara, chaque homme disposait du temps, de la paix et de l'atmosphère nécessaires pour se trouver lui-même, porter son regard au loin ou interroger sa conscience, observer la nature, méditer sur les enseignements des livres sacrés. Là-bas, dans les villes, dans les villages et même dans les hameaux berbères, il n'y avait ni paix, ni temps libre, ni espace. Là-bas, tout n'était que vacarme et problèmes entre voisins, cris et querelles, chacun paraissant plus soucieux des autres que de soi-même.

— Je ne sais pas... admit-il enfin de mauvaise grâce. Je n'ai jamais trouvé pourquoi et personne n'a pu m'expliquer.

La jeune femme le regarda, ne comprenant pas que l'homme qui était tout pour elle et lui avait tout appris fût incapable de répondre. Pour les *akli*, le maître était d'essence divine, possesseur absolu de leur vie et de leurs biens.

C'est lui qui, quand elle fut pubère, fit d'elle une femme. Dès lors, l'âme de Leïla, ses pensées, ses désirs, jusqu'à ses instincts les plus profonds, furent siens.

Elle se tut quelques instants. Avant qu'elle eût repris la parole, l'aîné des fils de son époux fit irruption. Il arrivait en courant d'une des *zéribas* les plus à l'écart.

— Père, la chamelle va mettre bas. Et les chacals rôdent.

Le jour où, à midi, dans un ciel immobile, sans un souffle, la colonne de poussière s'éleva à l'horizon, comme suspendue, Gacel comprit que ses pires craintes se matérialisaient. Les véhicules, qui visiblement progressaient à vive allure, laissaient une traînée de fumée dans l'air limpide.

Le bourdonnement lointain se fit rugissement, chassant les pigeons, les femmes, les serpents, pour s'achever dans un crissement de freins et un nuage de sable. Des ordres violents fusèrent au milieu de voix discordantes : le convoi s'était arrêté à moins de quinze mètres du campement.

Dans l'instant, toute activité cessa. Le Targui, son épouse, ses fils, ses esclaves et même ses animaux étaient comme hypnotisés par les monstres de couleur gris-vert. Les enfants et les bêtes, pleins de terreur, reculèrent. Les femmes se cachèrent au fond des tentes, loin de la vue des étrangers.

Gacel s'avança lentement, tirant sur son visage le voile qui le désignait comme un noble *Imohag*. Il s'arrêta à mi-chemin entre les nouveaux arrivants et la plus grande de ses *khaima*. Tout dans son attitude indiquait que nul ne devait avancer avant d'en avoir la permission et d'être accueilli comme l'un de ses hôtes.

Il fut tout de suite frappé par les uniformes couverts de sueur et de crasse, l'agressivité des fusils et des mitrailleuses, l'odeur brutale du cuir. Son regard étonné buta sur l'homme de haute taille qui portait un burnous bleu et un turban. Il reconnut Moubarak ben Saad, *Imohag* du « Peuple de la Lance », l'un des guides les plus habiles du désert, presque aussi célèbre dans la région que « Gacel Sayah le Chasseur ».

— *Metoulem, metoulem*, salua-t-il.

— *Salam aleikoum*, répondit Moubarak. Nous cherchons deux hommes... Deux étrangers...

— Ce sont mes hôtes, et ils sont malades.

L'officier qui semblait commander la troupe fit quelques pas en avant. Ses étoiles de manchette brillèrent quand il voulut écarter le Targui, mais celui-ci, d'un geste, l'en empêcha, lui barrant l'accès au campement.

— Ce sont mes hôtes, je t'ai dit.

L'autre prit un air étonné, comme s'il ne saisissait pas ce à quoi il faisait allusion. Gacel vit tout de suite qu'il n'avait pas affaire à un homme du désert, tout chez lui dénotait le citadin. Il se tourna vers Moubarak, lequel, ayant compris, s'adressa à l'officier :

— L'hospitalité est sacrée chez nous. C'est une loi plus ancienne que le Coran.

Ayant peine à croire de telles paroles, le militaire hésita, puis s'apprêta à passer outre.

— C'est moi qui représente la loi ici, asséna-t-il. Il n'en existe pas d'autre.

Il se dirigeait déjà vers la *khaima* quand Gacel l'attrapa par l'avant-bras, l'obligeant à le regarder dans les yeux.

— La tradition a plus de mille ans alors que toi, tu n'en as pas cinquante, dit-il à voix basse, détachant chaque mot. Laisse mes hôtes en paix !

Sur un geste du militaire, les crans de sécurité cliquetèrent, le Targui vit dix fusils pointés sur sa poitrine. Toute résistance était vaine.

Écartant brusquement la main qui le tenait encore et dégainant son pistolet, l'officier continua, impavide.

Une minute après qu'il eut pénétré dans la tente, une détonation ébranla le campement, lugubre. Il sortit, appela deux soldats qui accoururent. Quand ils réapparurent, ils traînaient le vieillard qui pleurait doucement comme si, d'un rêve, il était ramené à la réalité.

Ils remontèrent dans les camions, ignorant le maître des lieux. De sa cabine, l'officier lui lança un coup d'œil menaçant. Gacel pensa que la prophétie de la vieille Khaltoum n'allait pas s'accomplir et qu'ils allaient le tuer sur-le-champ, cependant, l'officier fit signe au conducteur. La patrouille repartit par où elle était venue.

Moubarak, l'*Imohag* du « Peuple de la Lance », sauta dans le dernier camion. Ses yeux restèrent fixés sur ceux du Targui jusqu'à ce que la colonne de poussière l'eût entièrement dissimulé. Ce qu'il devinait des pensées de Gacel lui fit peur. Il n'était pas bon d'humilier un *Imouharh* du « Peuple du Voile ». Il n'était pas bon de l'humilier et de le laisser en vie.

L'assassiner eût été tout aussi désastreux. Ses amis et ses parents n'auraient pas pu se dérober au devoir de vengeance. Une guerre entre tribus sœurs en aurait résulté.

Gacel, lui, était resté très calme. Il regarda le détachement s'éloigner et retourna à la grande *khaima* devant laquelle ses fils, sa femme et ses esclaves s'attroupaient. Il n'avait pas de doute sur ce qu'il allait trouver. Le jeune homme gisait là où il l'avait laissé après leur dernier échange, les yeux fermés, surpris par la mort dans son sommeil. Sur son front, un trou rouge. La peine et la rage envahirent le cœur de Gacel.

Il appela Soueilem.

— Enterre-le. Et prépare mon chameau.

Pour la première fois de sa vie, Soueilem n'obéit pas à l'ordre de son maître. Une heure plus tard, il entra dans la tente, se jeta à ses pieds et baisa ses sandales.

— Ne fais pas ça ! supplia-t-il. Ça ne te mènera nulle part.

Gacel écarta son pied avec irritation.

— Devrais-je accepter une telle offense ? dit-il d'une voix sourde. Crois-tu que je continuerai de vivre en paix avec moi-même après avoir permis qu'on assassine l'un de mes hôtes et qu'on enlève l'autre ?

— Qu'aurais-tu pu faire ? Ils t'auraient tué.

— Je le sais. Par contre, je peux venger l'affront.

— Qu'est-ce que tu y gagneras ? Tu rendras la vie au mort ?

— Non. Mais je leur rappellerai qu'on ne peut offenser impunément un *Imohag*. Telle est la différence entre ceux de ta race et la mienne, Soueilem. Vous autres les *akli*, vous admettez les offenses et vous vous satisfaites de l'oppression. Vous avez cela dans le sang, de père en fils, d'une génération à l'autre. Et vous serez toujours des esclaves.

Il se tut. Du coffre où il gardait ce qu'il possédait de plus précieux, il avait extrait un long sabre. Il le caressa pensivement.

— Nous, les Touaregs, reprit-il en redressant la tête, nous sommes une race libre et guerrière qui s'est maintenue telle parce qu'elle n'a jamais accepté une humiliation ni un affront. Ce n'est pas aujourd'hui que nous allons changer.

— Mais ils sont nombreux et puissants.

— C'est vrai. Et c'est comme ça que cela doit être. Seul le couard s'attaque à plus faible que lui ; la victoire ne sera jamais à son honneur. L'idiot, lui, se bat contre son égal ; l'issue de la bataille dépend uniquement du hasard. L'*Imohag*, l'authentique guerrier de ma race, doit toujours se mesurer à plus puissant que lui. Si la victoire lui sourit, son effort se verra mille fois récompensé et il pourra poursuivre son chemin, fier de lui.

— Et s'ils te tuent ? Qu'advient-il de nous ?

— S'ils me tuent, mon chameau galopera directement au paradis d'Allah. Il est écrit qu'à celui qui meurt dans une juste bataille l'éternité est acquise.

— Tu n’as pas répondu à ma question. Qu’advient-il de nous ? De tes fils, de ta femme, de ton bétail, de tes serviteurs ?

Son maître leva les bras, s’en remettant à la fatalité.

— Ai-je montré que je suis capable de les défendre ? Si je tolère que l’on tue l’un de mes hôtes, il faudra que j’accepte qu’on viole et assassine ma famille.

Il se baissa et obligea Soueilem à se relever.

— Va préparer mon chameau et mes armes. Je partirai à l’aube. Ensuite, tu t’occuperas de lever le camp, d’emmener ma famille loin, au *guelta* du Huaila, là où est morte ma première femme.

Les ululements du vent s'éteignirent. Son chant, devenu plaintif, annonçait les premiers rayons du soleil qui allaient faire leur apparition au-delà des pentes rocheuses du Huaila.

Les yeux grands ouverts, Gacel regardait le toit de sa *khaima* dont les rayures lui étaient si familières. Il imaginait dehors les boules de ronces courant en toute liberté sur le sable et les pierres, véloce, toujours en quête d'un lieu où s'accrocher, d'un foyer définitif qui les délivrerait de leur éternelle errance d'un bout à l'autre de l'Afrique.

Dans l'aube laiteuse, les bolides végétaux surgissaient du néant comme des fantômes lancés sur les hommes et les bêtes, puis retournaient au vide du désert sans frontières.

Il avait dit qu'il devait exister une frontière quelque part et qu'il en était sûr. Sa voix était désespérée. Maintenant il était mort.

Le Targui se tourna et se retourna dans la pénombre. Ces hommes n'étaient pas des criminels... Et puis, si grande qu'eût été leur faute, il était impensable que l'on pût tuer aussi froidement.

Une chose était claire dans cette histoire : l'infrangible loi du désert ne pouvait être bafouée.

Il se remémora la prédiction de la vieille Khaltoum et la peur passa sa main glacée sur sa nuque. Ses yeux croisèrent ceux de Leïla, où se reflétaient les dernières lueurs des braises. Quinze ans à peine révolus... Ses nuits seraient si solitaires, après son départ. Comme il se sentirait seul, lui aussi, sans elle à ses côtés.

Il caressa ses cheveux. Ses yeux de gazelle apeurée s'agrandirent.

— Quand reviendras-tu ?

C'était plus une prière qu'une question.

— Je ne le sais pas. Quand j'aurai fait justice.

— Que sont ces hommes pour toi ?

— Rien. Du moins jusqu'à hier. Mais il ne s'agit pas d'eux. C'est de moi qu'il s'agit. Tu ne peux le comprendre.

Leïla comprenait ; elle ne protesta pas. Elle se contenta de se serrer contre lui, cherchant un peu de sa force et de sa chaleur, les mains tendues dans une ultime tentative pour le retenir, mais il se leva et sortit.

Le vent gémissait toujours. Gacel s'emmitoufla dans son burnous. Un frisson irrésistible lui montait le long du dos – était-ce le froid ou le gouffre des ténèbres ? Il s'enfonçait, incertain, dans une mer d'encre quand Soueilem surgit, lui tendant les rênes de R'Orab.

— Bonne chance, maître.

Il se volatilisa comme s'il n'avait pas existé.

Gacel força la bête à s'agenouiller, monta en selle, puis, appuyant légèrement du talon sur son cou :

— *Shiaaaaaa...* ! ordonna-t-il. Allons-y !

L'animal, mécontent, blatéra et, après s'être redressé avec lourdeur sur ses pattes, se tint tranquille, face au vent, en attente.

Le Targui et sa monture passèrent devant la *khaima* où se tenait Leïla, les yeux brillants, et disparurent.

L'obscurité permettait à peine au cavalier de distinguer la tête de son chameau. Son instinct d'homme du désert, qui s'apparentait à celui des pigeons voyageurs, des oiseaux migrateurs ou des baleines, lui aurait permis de s'orienter même à l'aveuglette. Il était sûr qu'à des centaines de

kilomètres à la ronde il ne rencontrerait nul obstacle. Nord, sud, est, ouest, puits, oasis, chemins, montagnes, « terres vides », fleuves de dunes, plateaux rocheux... L'immense géographie du désert semblait inscrite dans le cerveau de Gacel.

Le soleil se leva, devint de plus en plus chaud. Le vent se tut. La terre fut écrasée. Grains de sable et boules de ronces s'immobilisèrent ; les lézards sortirent de leurs trous, les oiseaux cessèrent de voler.

Le Targui arrêta son chameau, le fit s'agenouiller. Puis il ficha en terre sa longue épée et son vieux fusil qui, avec la croix de la selle, servirent de support à un morceau de toile grossière sous lequel, appuyé contre l'animal, il dormit.

Il fut réveillé par la plus désirable des odeurs du désert. Sans bouger, il ouvrit les yeux, respirant de grandes bouffées d'air, se retenant de regarder, par crainte que cela ne fût qu'un mirage. Quand enfin il tourna la tête vers l'ouest, il le vit, couvrant l'horizon, énorme, sombre, plein de promesses et de vie, différent des autres, les blancs qui, trop hauts et insignifiants, arrivaient de temps en temps du nord et disparaissaient sans laisser le moindre espoir de pluie.

C'était le nuage le plus splendide du monde, gris, lourd. Gacel n'en avait pas vu de semblable depuis quinze ans, probablement depuis la grande tempête qui avait précédé la naissance de Leïla. Le déluge qui s'était abattu, emportant tout sur son passage, noyant une chamelle, fut à l'origine de la funeste prophétie.

R'Orab donna des signes d'inquiétude. La réverbération de la lumière le rendait nerveux. Le mur d'eau avançait. Le chameau émit un ronronnement de gros chat satisfait. Gacel se mit debout, libéra l'animal de son harnachement. Il ôta ensuite ses vêtements qu'il exposa à l'orage. Entièrement nu, il attendit les premières gouttes. Le léger tambourinement qui criblait le désert de petits trous fit place au vacarme des trombes d'eau. Pour Gacel, c'était une caresse tiède sur sa peau, un goût frais et délicieux dans sa bouche. Une vapeur dense monta de la terre mouillée dont le parfum, si rare, l'enivra.

L'union miraculeuse se produisit ; féconde, rapide, elle eut lieu grâce au soleil de ce même après-midi. La graine assoupie de l'*acheb* allait se réveiller brutalement, tout recouvrir de vert, faisant, pour quelques jours à peine, d'un paysage aride un magnifique parterre de fleurs. Elle retomberait ensuite dans un long sommeil jusqu'à la prochaine pluie qui ne surviendrait peut-être que quinze ans plus tard.

L'*acheb* est une plante libre et sauvage ; elle ne peut éclore en terre cultivée, même près d'un puits, même entourée des soins les plus attentifs. Elle symbolise en cela l'esprit du peuple touareg, le seul capable de survivre là où les autres ont renoncé depuis des siècles.

L'eau trempa ses cheveux, lava son corps de la crasse de plusieurs mois, voire de plusieurs années. Il se frotta d'abord avec les ongles, puis, à l'aide d'une pierre plate et poreuse, se débarrassa de sa croûte de terre, de sueur et de poussière. Le liquide qui ruisselait à ses pieds était bleu de l'indigo qui teignait ses vêtements et imprégnait chaque centimètre carré de son épiderme.

Il resta deux longues heures sous la pluie, frissonnant de bonheur, songeant presque à faire demi-tour et à rentrer chez lui. Peut-être qu'Allah lui avait envoyé ce signe pour qu'il oubliât ce que toute l'eau du ciel ne pourrait effacer, qu'il retournât profiter de cette manne, planter de l'orge et jouir des fruits de la récolte parmi les siens.

Le descendant de la race des Touaregs pouvait-il laisser impunis deux crimes perpétrés sous son toit, l'assassinat d'un homme sans défense et l'enlèvement d'un autre par la force ?

Alors, dès que le nuage se fut éloigné vers le sud et que le soleil eut séché ses vêtements, il se rhabilla, sella samonture et se remit en route, tournant le dos à la vie et à l'espérance.

À la nuit tombante, Gacel repéra une petite dune dans laquelle il creusa un trou, en ayant soin d'écarter le sable encore humide, pour y dormir bien au sec. Le vent glacial du matin ne manquerait pas, après la pluie de la veille, de tout recouvrir de givre.

Entre les fortes chaleurs de la mi-journée et les basses températures qui précèdent le lever du jour, il peut y avoir parfois plus de cinquante degrés d'écart. Malheur au voyageur imprudent qui se laisse surprendre par ce froid perfide : transi jusqu'aux os, il souffre plusieurs jours d'une douloureuse ankylose du corps entier.

Gacel se souvenait d'avoir trouvé un jour, au milieu des pierres des contreforts du Huaila, les cadavres de trois chasseurs que le gel avait fait se serrer les uns contre les autres. Sous leurs masques de momies aux dents brillantes, ils semblaient sourire. C'est durant ce même hiver rigoureux que la tuberculose avait emporté son petit Bishra.

Dur pays que celui-ci où un homme pouvait mourir de chaud ou de froid en l'espace de quelques heures, une chamelle crever soudain après avoir cherché de l'eau en vain pendant des jours.

Dur pays, assurément. Pourtant Gacel n'imaginait pas de vivre ailleurs. Pour aucun avantage au monde il n'eût renoncé à l'âpreté de la soif dans le désert, à la chaleur, au froid. Quand, tourné vers La Mecque, il priait, il rendait toujours grâce à Allah de lui permettre d'habiter cette contrée et d'appartenir à la race bénie des hommes du voile, de la lance ou de l'épée.

Il s'endormit, plein du désir de Leïla. Au réveil, la femme qu'en rêve il étreignait n'était plus que du sable fin qui lui glissait entre les doigts.

Le vent avait repris sa mélodie plaintive.

La position des étoiles indiqua à Gacel combien de temps il restait avant que la lumière les effaçât du firmament. Il lança un appel dans la nuit, auquel répondit le cri familier de son méhari en train de brouter les buissons humides. Il le sella et se remit en chemin. Vers le milieu de l'après-midi, il distingua cinq taches sombres au loin sur l'étendue pierreuse : c'était le campement de Moubarak ben Saad, l'*Imohag* du « Peuple de la Lance » qui avait conduit les soldats jusqu'à sa *khaima*.

Au coucher du soleil, après avoir dit ses prières, il choisit une pierre lisse pour s'asseoir et remâcher ses noires pensées. Il avait conscience que cette nuit serait la dernière où il pourrait dormir en paix dans cette vie. L'aube venue, il allait devoir ouvrir l'*elgebira* de la guerre, de la vengeance et de la haine. Personne n'en connaîtrait jamais la profondeur ni tout ce qu'elle renfermait de mort et de violence.

Il ne s'expliquait pas ce qui avait poussé Moubarak à mépriser la plus sacrée des traditions targuies. Le rôle d'un guide du désert se limitait à conduire les caravanes, pister le gibier ou accompagner les « Français » dans leurs bizarres expéditions à la recherche des traces des ancêtres. En aucun cas, un Targui n'avait le droit de pénétrer sans autorisation sur le territoire d'un autre *Imohag*, *a fortiori* avec des étrangers irrespectueux des traditions.

Ce matin-là, quand Moubarak ouvrit les yeux, un frémissement lui parcourut l'échine ; la terreur qui depuis des jours l'assaillait en rêve était cette fois bien réelle. Instinctivement, il tourna son visage vers l'entrée de sa *zériba*, craignant de voir enfin ce qu'il redoutait. Debout, à une trentaine de mètres, la main sur le pommeau de sa longue *takouba* fichée en terre, Gacel Sayah l'attendait. Il était là pour lui demander de rendre compte de ses actes.

Moubarak, lui aussi, prit son épée. La tête haute, il avança très lentement, puis s'arrêta à cinq

mètres.

— *Metoulem, metoulem*, salua-t-il, utilisant l'expression de prédilection des Touaregs.

Il n'obtint pas de réponse et n'en fut pas surpris. C'était plutôt à une question qu'il s'attendait. Elle ne tarda pas :

— Pourquoi as-tu fait cela ?

— Le capitaine du poste militaire d'Adoras m'a obligé.

— Personne ne peut obliger un Targui à faire ce qu'il ne veut pas.

— Je travaille pour eux depuis trois ans. Je ne pouvais pas refuser. Je suis guide officiel du gouvernement.

— Tu as juré, comme moi, de ne jamais travailler pour les « Français »...

— Les Français sont partis... Nous sommes maintenant un pays libre...

Pour la deuxième fois en peu de jours, Gacel entendait deux personnes différentes lui dire la même chose. Il se rappela tout à coup que ni l'officier, ni les soldats ne portaient l'uniforme colonial détesté. Il n'y avait aucun Européen parmi eux, ils ne parlaient pas avec le fort accent habituel et leurs véhicules n'arboraient pas le sempiternel drapeau tricolore.

— Les « Français » ont toujours respecté nos traditions... murmura enfin Gacel comme pour lui-même. Pourquoi ne sont-elles pas respectées maintenant que nous sommes libres ?

Moubarak haussa les épaules.

— Les temps changent...

— Pas pour moi. Quand le désert se fera oasis, que l'eau coulera à flots dans les *séguia* et qu'il pleuvra sur nos têtes aussi souvent que nous en aurons besoin, alors les coutumes des Touaregs changeront. Pas avant.

Moubarak ne s'émut pas.

— Cela veut dire que tu es venu pour me tuer ?

— Je suis venu pour cela.

Moubarak acquiesça en silence, puis regarda autour de lui : la terre était encore humide, les minuscules pousses d'*acheb* pointaient entre les roches et les cailloux.

— La pluie a été belle.

— Très belle.

— Le sol se couvrira bientôt de fleurs et l'un de nous deux ne pourra les voir.

— Tu aurais dû y penser avant d'amener des étrangers à mon campement.

Un léger sourire se dessina sous le voile de Moubarak.

— Il n'avait pas encore plu alors.

Sans se presser, il sortit sa *takouba* du fourreau ouvragé.

— Je prie pour que ta mort ne déclenche pas une guerre entre tribus, ajouta-t-il. Personne d'autre que nous ne doit payer pour nos fautes.

— Qu'il en soit ainsi.

Gacel s'inclina, attendant le premier assaut. Celui-ci tarda à venir. Le duel à l'arme blanche n'était plus guère pratiqué chez les guerriers touaregs. L'usage du fusil s'était généralisé. Avec le temps, les *takouba* étaient devenues de simples objets d'apparat ; on ne les utilisait plus que les jours de fête, lors d'affrontements cérémoniels au cours desquels il s'agissait davantage de frapper le bouclier de cuir de l'adversaire ou de montrer son habileté à esquiver les feintes que de porter un coup fatal.

Pour l'heure, il n'y avait ni boucliers, ni spectateurs pour admirer les sauts, les cabrioles, l'éclat de l'acier. Ce n'était plus un jeu, mais un combat à mort.

Parer le coup. Retrouver son équilibre après un bond en arrière ou un faux pas. Alors que l'ennemi ne laisse aucun répit.

Ils s'observèrent l'un l'autre, chacun essayant de deviner les intentions de celui qui lui faisait face, tournoyant avec lenteur. Hommes, femmes, enfants commencèrent à sortir des *khaima* ; tous regardèrent en silence, consternés, ne pouvant croire que les deux hommes se battaient réellement.

Enfin Moubarak leva le bras comme pour porter le premier coup, qui resta en suspens. Il semblait hésiter. On eût dit qu'il cherchait à éprouver la détermination de Gacel.

Il fut glacé de terreur. Furieuse, la lame s'abattit, le manquant de justesse. Il recula. Gacel Sayah, *Imouharh* de la redoutable tribu des Kel Taguelmoust, voulait le tuer, il n'y avait pas de doute. Le coup fut porté à deux mains. La haine et la soif de vengeance que Moubarak crut y percevoir l'ébranlèrent : aurait-il tué les fils chéris de Gacel ? Les deux hommes, celui qui avait été tué et celui qu'on avait enlevé, n'étaient pourtant que deux inconnus.

Gacel, lui, ne voulait que la justice. Haïr ce Targui lui aurait paru manquer de noblesse : il n'avait fait que son travail, si indigne fût-il. L'homme du désert devait fuir les passions. Elles mènent à des erreurs qui peuvent être irréparables. Le calme, la maîtrise de soi sont des vertus nécessaires pour survivre.

Gacel, conscient de jouer le rôle d'un juge, peut-être aussi d'un bourreau, ne se départait nullement de son sang-froid. La force et la colère avec lesquelles il avait pris l'offensive n'étaient en fait qu'un avertissement, la réponse, claire et nette, aux interrogations de Moubarak.

Derechef, il se lança à l'attaque. Ses mouvements étaient entravés par la longueur de ses vêtements, son large turban, son voile. Ses jambes et ses bras se prenaient dans son burnous, les semelles épaisses de ses *nail* à fines lanières d'antilope glissaient sur les cailloux, et le *litham* l'empêchait de bien voir et de bien respirer.

Moubarak, pour les mêmes raisons, n'était pas moins entravé.

On n'entendait plus que le sifflement des lames d'acier. Un cri déchirant retentit : une vieille femme édentée suppliait que quelqu'un tuât d'une balle l'infâme chacal qui essayait d'assassiner son fils.

D'un geste plein d'autorité, Moubarak interdit que quiconque bougeât. Un « Fils du Vent » ne pouvait se comporter comme un « fils des nuages », Bédouins enclins à la trahison et à la bassesse. Leur code de l'honneur exigeait que le combat de deux guerriers, même sans merci, fût noble.

On l'avait défié sans détours, il se défendrait pareillement. Il se campa sur ses deux jambes, prit une profonde respiration et chargea. D'un coup sec, Gacel dévia l'arme pointée sur sa poitrine.

Tous deux s'immobilisèrent à nouveau. Brandissant sa *takouba*, Gacel la fit tourner comme une masse. N'importe quel débutant aurait profité de sa faute pour lui donner l'estocade, mais Moubarak s'écarta simplement et attendit, se fiant plus à sa force qu'à sa dextérité. Du tranchant de son épée, il fendit l'air avec une puissance telle qu'il eût pu couper en deux un homme plus corpulent que Gacel. Il ne rencontra que le vide. Sous le soleil, leurs mains devenues moites rendaient leurs gestes de moins en moins précis. Une fois encore, les épées se levèrent. Un instant, ils s'étudièrent. Ensemble, ils se précipitèrent l'un sur l'autre ; Gacel, de façon inattendue, se déroba. La pointe de l'épée de Moubarak déchirant son burnous lui égratigna la poitrine. C'est alors que Gacel embrocha le ventre de son ennemi, le traversant de part en part.

Moubarak, soutenu plus par l'épée et les bras de Gacel que par ses propres jambes, se maintint debout jusqu'à ce que ce dernier retirât sa lame. Il s'effondra, les tripes à l'air, plié en deux, résolu à supporter en silence, sans une plainte, la longue agonie que le destin lui réservait.

À pas lents, ni heureux ni fier, son bourreau rejoignit son méhari. La vieille femme édentée alla

chercher un fusil, le chargea. Son fils se tordait de douleur. Elle visa la tête.

Moubarak ouvrit les yeux. Elle lut dans son regard la reconnaissance infinie de celui qui est délivré d'une souffrance sans rémission.

Sur son chameau, Gacel entendit la détonation.

Il ne se retourna pas.

Il devina au loin, plus qu'il ne le vit, un troupeau d'antilopes. Cela lui rappela qu'il n'avait guère mangé.

Depuis deux jours, il ne s'était nourri que de farine de mil et de dattes, ayant eu pour seule préoccupation sa confrontation avec Moubarak. Soudain, la perspective d'un bon morceau de viande rôti lentement sur les braises réveilla sa faim.

Les animaux étaient en train de brouter. Une végétation clairsemée poussait au fond d'une dépression qui, en des temps très anciens, avait dû être un lac ou le lit, aujourd'hui ensablé, d'un cours d'eau. Il y subsistait encore une certaine humidité. Ça et là, des tamaris et quelques acacias nains se dressaient timidement. Toute une famille d'antilopes s'y prélassait, de belles bêtes à longues cornes et au pelage roux. Son flair ne l'avait pas trompé. Il s'approcha avec précaution, prenant garde au sens du vent et chargea son fusil d'une seule cartouche. De cette manière, il évitait la tentation, s'il manquait le premier coup, d'en hasarder un second ; en tirant quasiment au jugé une fois que les agiles créatures se seraient égaillées, il avait peu de chances d'atteindre sa cible. Dans le désert, les munitions étaient aussi précieuses que l'eau.

D'un rocher à un tronc noueux, d'une petite dune à un buisson, il rampa jusqu'au point idéal, une élévation de pierre. À moins de trois cents mètres se détachait la svelte silhouette du grand mâle du troupeau.

« Lorsque tu abats un mâle, un autre, plus jeune, ne tarde pas à prendre sa place pour saillir les femelles, lui avait dit un jour son père. Quand c'est une femelle qui est tuée, tu supprimes aussi ses petits et les petits de ceux-ci, lesquels doivent alimenter tes fils et les fils de tes fils. »

Il apprêta son arme et visa l'épaule, à la hauteur du cœur. À cette distance, une balle dans la tête était sans doute plus efficace, mais Gacel, en bon musulman, ne pouvait consommer la viande provenant d'une bête qu'il n'aurait pas égorgée face à La Mecque, en récitant les prières prescrites par le Prophète. Tuer l'antilope sur le coup l'aurait obligé à l'abandonner. Il préféra prendre le risque de la blesser et qu'elle lui échappât ; de toute façon, touchée au poumon, elle n'irait pas loin.

L'animal, tout à coup inquiet, leva le museau, humant l'air. Après quelques minutes qui parurent une éternité, il ramena son attention sur son troupeau, puis, rassuré, se remit à mordiller les branches d'un tamaris.

Quand Gacel fut sûr de pouvoir faire mouche sans que son gibier bougeât, il pressa doucement sur la détente. La balle siffla, l'antilope tomba sur ses genoux comme si on venait de lui couper les quatre pattes.

Le coup de fusil ne provoqua aucune frayeur chez ses femelles, qui le contemplèrent avec indifférence. Ce n'est qu'à la vue de l'homme qui courait, vêtements au vent, brandissant un couteau, qu'elles se dispersèrent.

Le grand mâle blessé fit un ultime effort pour se redresser et s'enfuir au moment où Gacel arriva. Le Targui empoigna par les cornes la bête dont les grands yeux innocents étaient noyés d'angoisse, lui tourna la tête en direction de La Mecque et lui trancha la gorge avec sa dague.

Il n'avait pas terminé son repas quand la nuit tomba, et s'endormit près de son feu, protégé du vent par un buisson, avant l'apparition des premières constellations.

Le rire des hyènes appâtées par la carcasse de l'antilope le réveilla. Il raviva le feu et resta

allongé face au ciel, écoutant le vent qui se levait. Il venait de tuer un homme : c'était la première fois, et cela signifiait que sa vie désormais ne serait plus jamais la même.

Il ne se sentait pas coupable, car il considérait que sa cause était juste. Seul le préoccupait le danger de provoquer l'une de ces guerres tribales dont il avait tant entendu parler par ses aînés, ces guerres où l'on finissait par ne plus savoir pourquoi tant de gens s'entretuaient ni qui les avait déclenchées. Une telle guerre aurait décimé les quelques *Imohags* qui, fidèles à leurs traditions, continuaient leur vie de nomades et dont certains devaient résister pied à pied à l'avance de la civilisation.

La sensation étrange qu'il avait éprouvée quand son épée avait pénétré, presque sans effort, dans le ventre de Moubarak lui revint en mémoire ; il lui semblait entendre encore le râle de sa victime. Il avait eu l'impression, en retirant son bras, qu'il emportait la vie de cet homme à la pointe de sa *takouba*. L'idée qu'il pourrait lui arriver d'avoir à recommencer lui fit horreur. Se souvenant de la détonation sèche qui avait tué son hôte endormi, il se consola à la pensée que ce crime-là était impardonnable.

Il venait de s'aviser que si l'injustice était amère, tâcher de réparer celle-ci ne l'était pas moins. Exécuter Moubarak ne lui avait procuré aucun plaisir. Il en avait plutôt retiré une profonde et décourageante sensation de vide. Le vieux Soueilem le lui avait dit : la vengeance ne ramène pas les morts à la vie.

Pourquoi, chez les Touaregs, cette loi non écrite de l'hospitalité avait-elle toujours eu la prééminence sur toutes les autres, fussent-elles coraniques ? Il s'efforça d'imaginer ce que serait le désert si le voyageur n'était pas certain que, à chacune de ses étapes, il serait bien reçu, aidé et respecté.

La légende racontait l'histoire de deux hommes qui se vouaient une haine irréconciliable. Le plus faible se présenta un jour à la *khaima* de son ennemi pour demander l'hospitalité. Tradition oblige, le Targui l'accueillit et lui offrit sa protection. Au bout de quelques mois, lassé de l'entretenir, il l'assura qu'il pouvait partir en paix et que jamais il n'attenterait à ses jours. Depuis cette époque, semble-t-il très ancienne, cette pratique s'était établie chez les Touaregs. Elle leur sert à résoudre les conflits.

Comment aurait-il lui-même réagi si Moubarak, repentant, était venu à son campement pour demander l'hospitalité ? Qui sait ? Sans doute aurait-il imité le Targui de la légende.

À l'époque des avions à réaction, quand les pistes les plus connues étaient sillonnées par les camions et que son peuple était repoussé vers les régions les plus reculées, l'avenir des Touaregs apparaissait plus qu'incertain. La seule certitude, c'était qu'ils devaient, jusqu'au dernier d'entre eux, préserver le caractère sacré de la loi de l'hospitalité. Quel voyageur se fût risqué, sinon, dans le pays des sables, des plateaux inertes, des *hamada* sans horizon ?

La faute de Moubarak était capitale. Quant aux autres, Gacel Sayah se chargerait de leur faire comprendre que rien ne ferait changer les lois et les coutumes des Touaregs. Elles étaient adaptées et nécessaires à la survie dans le Sahara.

Le vent se leva, puis le jour. Les hyènes et les chacals abandonnèrent à regret la dépouille de l'antilope, regagnèrent leurs tanières obscures en même temps que tous les animaux nocturnes : le fennec aux longues oreilles, le rat du désert, le serpent, le lièvre et le renard. Dès les premiers rayons du soleil, ils seraient endormis, reprenant leurs forces jusqu'à la nuit. À l'inverse de ce qui se passe ailleurs, elle rend la vie supportable dans cette région, la plus désolée de la planète. On y vit la nuit, on y dort le jour.

Seul l'homme n'avait jamais pu se conformer entièrement à ce rythme. L'aube pointait quand

Gacel alla chercher son chameau qui s'était éloigné pour brouter et se remit en route vers l'ouest.

Le poste militaire d'Adoras occupait une oasis de forme triangulaire – une centaine de palmiers et quatre puits – au centre d'un immense fleuve de dunes, qui menaçait de l'engloutir, tout en le coupant du vent. Survivre dans cette fournaise, où la chaleur atteignait souvent soixante-dix degrés à midi, tenait du prodige.

La trentaine de soldats qui composaient la garnison passaient la moitié du temps à maudire leur sort, à l'ombre des palmiers, et l'autre moitié à repousser désespérément le sable de la seule piste par laquelle tous les deux mois leur parvenaient ravitaillement et courrier.

Depuis qu'un fou furieux de colonel avait décidé que l'armée devait contrôler les quatre puits qui, par ailleurs, étaient les seuls existants à cent kilomètres à la ronde, Adoras était devenu le « baigne infernal ». Tant à l'époque coloniale qu'après l'Indépendance, on y avait compté beaucoup de suicides.

Le condamné à mort qui voyait sa peine commuée en détention à perpétuité ou en quinze ans de service obligatoire à Adoras aurait eu tort de se réjouir ; le tribunal savait ce qu'il faisait.

Le capitaine Kaleb al-Fassi, commandant en chef de la garnison, était l'autorité suprême dans cette région dont la population, sur une surface équivalente à la moitié de l'Italie, ne dépassait pas huit cents personnes. Lui-même repris de justice après le meurtre d'un jeune lieutenant qui s'apprêtait à révéler ses détournements de fonds, il était à Adoras depuis sept ans. Il avait été condamné à la peine capitale, mais son oncle, le célèbre général Obeyid al-Fassi, héros de l'Indépendance, avait obtenu qu'on lui accordât une chance de se réhabiliter. Kaleb al-Fassi avait été son adjudant et homme de confiance durant la guerre de libération. En outre, ce n'était pas le genre d'endroit où l'on envoyait des officiers honorables.

Après quelques années, le capitaine Kaleb dut se rendre à l'évidence : ses rapports montraient que, dans sa garnison, il y avait eu plus d'une vingtaine de morts, quinze viols, soixante attaques à main armée et un nombre incalculable de vols, escroqueries, désertions et délits mineurs. Seules l'expérience, l'astuce et la violence lui avaient permis de tenir une telle « troupe ». Le seul personnage qui eût plus d'autorité que lui était son second, le sergent-major Malik al-Haïderi. C'était un homme mince, de petite taille, en apparence faible et maladif, mais si cruel, rusé et inflexible qu'il avait réussi à survivre à cinq tentatives d'assassinat et à deux duels au couteau, tout en gardant une main de fer sur ce qui s'apparentait à une horde de bêtes sauvages.

Deux suicides lui étaient imputables – des soldats qui ne supportaient plus ses sévices.

Assis au sommet de la plus haute dune qui s'élevait à l'est de l'oasis, une vieille *rhourds* d'une centaine de mètres d'altitude, dorée par le temps, durcie en son cœur où le sable s'était fait pierre, le sergent Malik observait avec indifférence ses hommes qui, pelle à la main, s'attaquaient aux buttes nouvellement formées et dangereuses pour les puits. Ses jumelles s'arrêtèrent sur la silhouette d'un cavalier solitaire. Il montait un méhari blanc et s'avancait tranquillement en direction du poste. Il se demanda ce que pouvait bien faire un Targui dans ces parages. Cela faisait six ans qu'aucun ne s'arrêtait plus aux puits d'Adoras. Les caravanes de Bédouins qui venaient – de moins en moins souvent – se ravitailler en eau prenaient garde d'installer leur campement le plus loin possible des soldats et de cacher leurs femmes. Quand ils repartaient au bout de quelques jours, ils étaient soulagés. Les Touaregs, eux, laissaient leurs femmes circuler librement, le visage découvert, bras et jambes dénudés, en présence de ces hommes réduits à la chasteté depuis des années. Gare à celui qui s'intéressait à elles de trop près !

Depuis le jour où deux guerriers et trois soldats périrent dans une rixe, les « Fils du Vent » préféraient éviter Adoras. Toutefois, le cavalier solitaire se dirigeait bien vers le poste militaire. Au moment où il abordait la dernière crête, il se découpa contre le ciel du crépuscule, ses vêtements au vent, entra enfin dans la palmeraie et mit pied à terre près du puits du nord, à une centaine de mètres des premiers baraquements.

Malik se laissa glisser au bas de la dune, traversa le campement pour rejoindre le Targui qui abreuvait son chameau – ces bêtes sont capables de boire cent litres d’eau d’un trait.

— *Salam, aleikoum !*

— *Metoulem, metoulem*, répliqua Gacel.

— C’est une bonne bête que tu as là. Elle a très soif.

— Nous venons de loin.

— D’où ?

— Du nord.

Le sergent Malik détestait le voile targui. Il se faisait fort de déceler, à l’expression du visage, si un homme mentait ou disait la vérité. Cela était impossible avec les Touaregs. Leurs yeux n’apparaissaient qu’à travers une fente qu’ils élargissaient ou amenuisaient selon les besoins. La voix était également déformée, de sorte qu’il fut obligé d’accepter la réponse de Gacel. En effet, il l’avait vu arriver du nord et il n’y avait aucune raison pour que son interlocuteur eût fait un grand détour pour l’abuser.

— Vers où te diriges-tu ?

— Vers le sud.

Tandis que sa monture, les pattes écartées, le ventre rebondi, se reposait, satisfaite, le Targui se mit à ramasser du bois pour allumer un feu.

— Tu peux manger avec les soldats, lui proposa Malik.

Gacel souleva un pan de couverture et montra la moitié encore fraîche de son antilope.

— Tu peux manger avec moi, si tu veux. En échange de ton eau.

Le sergent-major Malik se sentit défailir d’envie. Depuis plus de quinze jours, ses chasseurs ne rapportaient pas de gibier. Les bêtes sauvages s’éloignaient de plus en plus et, dans la garnison, il n’y avait pas de vrai Bédouin connaisseur du désert.

— L’eau est à tout le monde, dit-il. Mais j’accepte volontiers ton invitation. Où l’as-tu tuée ?

La grossièreté du piège amusa Gacel.

— Dans le nord.

Après avoir rassemblé suffisamment de bois, il s’assit sur son tapis de selle, sortit silex et mèche, mais Malik lui offrit sa boîte d’allumettes.

— Prends-ça, c’est plus pratique. Et d’ailleurs, tu peux la garder, nous en avons plein à l’économat.

Il s’assit en face de l’inconnu. Celui-ci embrocha les cuissots sur la baguette de son vieux fusil et s’apprêta à les rôtir.

— Tu cherches du travail dans le sud ?

— Je cherche une caravane.

— Ce n’est pas la saison des caravanes. Les dernières sont passées il y a un mois.

— La mienne m’attend, fut l’énigmatique réponse.

Il remarqua que le sergent le regardait fixement, sans comprendre, et il ajouta sur le même ton :

— Cela fait plus de cinquante ans qu’elle m’attend.

Malik l’observa plus attentivement.

— « La Grande Caravane » ! s'écria-t-il. Tu vas chercher « La Grande Caravane » ? Tu es fou !

— Ce n'est pas une légende... Mon oncle en faisait partie... Et je ne suis pas fou. Si quelqu'un est fou, c'est mon cousin Souleymane, qui passe ses journées à transporter des briques pour un salaire misérable.

— Personne n'en est jamais revenu.

Gacel indiqua du menton les tombes de pierre visibles entre les palmiers, à l'autre bout de l'oasis.

— Ils ne sont pas plus morts que ceux-là... S'ils avaient trouvé la caravane, ils auraient été riches...

— La « terre vide » ne pardonne pas. Il n'y a pas d'eau, rien pour nourrir ton chameau, pas d'ombre, aucun point de repère. C'est l'enfer !

— Je le sais. J'y suis allé deux fois...

— Tu es allé dans les « terres vides » ?

— Deux fois.

L'intérêt du sergent Malik allait croissant. Il n'avait pas besoin de voir le visage de son interlocuteur. Il sentait qu'il disait vrai. Il avait suffisamment séjourné au Sahara pour pouvoir apprécier un homme qui était sorti vivant d'une telle traversée. Du Maroc à l'Égypte, on pouvait les compter sur les doigts d'une main. Moubarak ben Saad, guide officiel du poste et l'un des meilleurs connaisseurs du désert, avouait ne s'être jamais aventuré dans une « terre vide ».

« J'en connais un, lui avait-il dit alors qu'ils exploraient ensemble les montagnes du Huaila. Je connais un *Imouharh* des Kel Taguelmoust qui a accompli cet exploit... »

— Qu'est-ce qu'on ressent quand on est là-bas ?

Gacel le regarda longuement, puis haussa les épaules.

— Rien. Il faut laisser de côté tout sentiment et même s'abstenir de penser. Il faut vivre comme une pierre, éviter de bouger pour économiser l'eau. Même la nuit, tu dois adopter la lenteur du caméléon. Tu deviens ainsi insensible à la chaleur et à la soif. Si en plus tu es capable de surmonter la panique et que tu gardes ton sang-froid, alors tu auras une petite chance de survivre.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à le faire ? Tu cherchais « La Grande Caravane » ?

— Non. Je cherchais en moi les traces de mes ancêtres. Ceux qui ont vaincu les « terres vides ».

Malik l'interrompit avec assurance :

— Personne ne peut vaincre les « terres vides ». La preuve, c'est que tous tes ancêtres sont morts. Elles, elles restent un mystère. Et cela depuis qu'Allah les a créées. Pourquoi, au fond ? Pourquoi Allah, l'auteur de tant de prodiges, a-t-il créé le désert ?

La réponse de Gacel ne fut présomptueuse qu'en apparence.

— Pour pouvoir créer les *Imohags*.

Malik sourit, amusé.

— Ah ! oui... Vraiment...

Puis il reprit, désignant les cuissots d'antilope :

— Je n'aime pas le gibier trop faisandé. Comme ça, ça va.

Gacel retira les deux morceaux de viande de la baguette. Il lui en offrit un, puis, du tranchant de son poignard, commença à découper le sien.

— Si un jour tu es en difficulté, ne cuis pas la viande. Mange-la crue. Mange n'importe quel animal que tu trouveras et bois son sang. Mais ne bouge pas. Surtout ne bouge pas.

— Je m'en souviendrai. Mais je supplie Allah de ne jamais me mettre en pareille difficulté.

En silence, ils achevèrent de dîner, burent de l'eau fraîche du puits. Malik se leva et s'étira, repu.

— Il faut que j’y aille. Je dois faire mon rapport au capitaine et vérifier que tout est en ordre. Combien de temps restes-tu ?

Gacel indiqua qu’il n’en savait rien.

— Bien. Reste autant que tu veux, mais ne t’approche pas des baraquements. Les sentinelles ont ordre de tirer.

— Pourquoi ?

Un sourire énigmatique aux lèvres, le sergent Malik al-Haïderi tourna la tête en direction d’une des petites baraques.

— Le capitaine n’a pas beaucoup d’amis. Moi non plus, mais je sais me défendre.

Il disparut dans l’ombre qui gagnait la palmeraie. Les voix résonnaient avec plus de netteté. La pelle sur l’épaule, les soldats, en sueur, rentraient fatigués, pressés de retrouver leurs paillasses. Pour quelques heures, chacun dans ses rêves, ils seraient loin de l’enfer d’Adoras.

Le ciel passa, presque sans transition, du rouge au noir. Les lampes à acétylène s’allumèrent dans les cahutes. Seule l’habitation du capitaine était protégée par des volets. Une sentinelle vint se poster, l’arme au pied, à une vingtaine de mètres de la maison. La nuit n’était pas encore complètement tombée.

Après une demi-heure, la porte s’ouvrit. Une silhouette de forte stature s’y découpa. Gacel n’avait pas besoin de voir les étoiles de son uniforme : il reconnut celui qui avait tué son hôte. Un moment immobile, l’homme respira à pleins poumons l’air de la nuit, puis alluma une cigarette. La flamme de l’allumette éclaira son visage, ravivant, dans la mémoire du Targui, le souvenir du froid mépris avec lequel il avait affirmé qu’il était la loi. Gacel fut tenté d’en finir avec lui d’un coup de fusil. Il était à moins de cent mètres. D’une balle, il pouvait à la fois éteindre sa cigarette et lui brûler la cervelle, cependant, il n’en fit rien. Il se contenta de l’observer. Le capitaine ne se doutait pas que l’homme qui était adossé à un palmier, près des braises d’un feu, si proche de lui, se demandait s’il allait le tuer immédiatement ou plus tard.

Ces hommes de la ville haïssaient le désert ; ils n’apprendraient jamais à l’aimer, ne désirant qu’une chose, s’en échapper. Pour eux, les Touaregs faisaient partie du paysage. Ils se ressemblaient tous. Les citadins ne les différenciaient pas plus qu’ils ne distinguaient une dune si/s d’une autre qui aurait été à une demi-journée de marche de la première.

Ils ne savaient pas que, dans le désert, le temps, l’espace, les odeurs, les couleurs ne sont plus les mêmes. Ils confondaient les guerriers du « Peuple du Voile » avec les *Imohags* du « Peuple de l’Épée », les *Imouharh* avec leurs serviteurs, les femmes targuies avec les pauvres esclaves bédouines des harems.

Gacel aurait pu s’approcher, lui parler de la nuit, des étoiles, des vents, des gazelles, l’officier n’aurait pas reconnu, derrière son *litham*, ce « chien puant » qui s’était mis en travers de son chemin cinq jours auparavant.

Les Français eux-mêmes n’avaient jamais pu obtenir des Touaregs qu’ils se découvrirent le visage et s’étaient résignés.

Ni Malik, ni le capitaine, ni les soldats qui pelletaient le sable n’étaient français, mais leur ignorance comme leur mépris du désert et de ses habitants n’étaient pas moindres.

Sa cigarette terminée, Kaleb al-Fassi jeta le mégot dans le sable. Il salua machinalement la sentinelle, puis referma derrière lui la porte dont il actionna le verrou. Les lumières s’éteignirent l’une après l’autre. Le silence était à peine troublé par le murmure de la brise dans les palmiers et le lointain hurlement d’un chacal affamé.

Tôt le matin, Gacel fit ample provision de dattes, remplit d’eau ses *gerba* et sella son méhari.

Les soldats commencèrent à sortir. Les uns urinaient contre les dunes, les autres se lavaient à l'abreuvoir. Le sergent Malik al-Haïderi, à son tour, fit son apparition. Il s'approcha, d'un pas rapide et assuré.

— Tu t'en vas ? s'étonna-t-il. Je croyais que tu te reposerais ici quelques jours.

— Je ne suis pas fatigué.

— Je vois. Je le regrette. Ça fait parfois du bien de parler à quelqu'un d'autre que cette racaille qui n'a que femmes et rapines en tête.

Occupé à charger son chameau, Gacel ne répondit pas. Malik lui donna un coup de main et lui demanda :

— Si j'avais l'autorisation du capitaine, est-ce que tu m'emmènerais avec toi chercher « La Grande Caravane » ?

Le Targui hocha négativement la tête.

— La « terre vide » n'est pas un lieu pour toi. Seuls, nous autres, *Imohags*, pouvons y pénétrer.

— J'apporterais trois chameaux. Nous pourrions emporter plus d'eau et de provisions. Les richesses de cette caravane sont largement suffisantes pour plusieurs. J'en donnerais une partie au capitaine, avec une autre je paierais mon transfert et il m'en resterait assez pour vivre jusqu'à la fin de mes jours. Emmène-moi avec toi !

— Non.

Le sergent-major Malik parcourut des yeux la palmeraie, les baraquements, les dunes qui bouchaient tout l'horizon.

— Onze ans encore ici ! murmura-t-il comme pour lui-même. Si je survis, je serai un vieillard ; je n'aurai même pas droit à une pension de retraite. Où irai-je ?

Il se tourna à nouveau vers le Targui.

— Ne vaudrait-il pas mieux mourir dignement dans le désert avec l'espoir que soudain la chance puisse tout changer ?

— Peut-être.

— C'est ça, ton intention, n'est-ce pas ? Tu préfères risquer ta vie plutôt que de mener une existence médiocre comme ton cousin ?

— Je suis targui. Toi non...

— Oh ! allez au diable, toi et ton maudit orgueil ! Tu te crois supérieur parce qu'on t'a habitué depuis ton enfance à supporter la chaleur et la soif ? Moi, j'ai dû supporter ces fils de pute, et je t'assure que c'est pire. Va-t'en ! Quand je voudrai chercher « La Grande Caravane », j'irai seul. Je n'ai pas besoin de toi.

Le voile de Gacel masqua son sourire. Il s'éloigna lentement, tenant son chameau par la bride.

Le sergent Malik al-Haïderi attendit qu'il disparût au sud, derrière les dunes, puis s'en retourna, songeur.

Le capitaine Kaleb al-Fassi ne se levait qu'à neuf heures ; il dormait mal, la nuit, à cause des dattes qui tombaient sur les tôles du toit. Sa maisonnette, construite sous les palmiers, à l'endroit le plus ombragé du campement, n'était guère épargnée par la chaleur.

Il disait ses prières dehors, et allait ensuite se baigner dans le bassin du grand puits. Le sergent Malik venait alors lui faire son rapport, généralement bref.

Ce matin-là, son subordonné semblait plus loquace qu'à l'accoutumée.

— Le Targui est parti à la recherche de « La Grande Caravane »...

Malik laissa sa phrase en suspens. Le capitaine le regarda.

— Et ?

— Je lui ai demandé de m'emmener avec lui, mais il n'a pas voulu.

— Naturellement. Il n'est pas fou. Depuis quand t'intéresses-tu à « La Grande Caravane » ?

— Depuis que j'en ai entendu parler. On raconte que la valeur des marchandises transportées atteignait plus de dix millions de francs de l'époque. Aujourd'hui, cet ivoire et ces bijoux vaudraient le triple.

— Nombreux sont ceux qui ont péri en poursuivant ce rêve.

— Tous des aventuriers. Une telle expédition se prépare de manière scientifique, avec les moyens logistiques appropriés.

Le capitaine prit un air réprobateur. Il feignit la surprise.

— Es-tu en train de suggérer que je devrais mettre à ta disposition du matériel et des hommes ?

Malik lui répondit sans détour :

— Pourquoi pas ? On nous envoie sans arrêt dans des explorations absurdes à la recherche de nouveaux puits, de pierres sans valeur, ou à recenser les tribus. Une fois, les ingénieurs nous ont fait tourner en rond pendant six mois pour trouver du pétrole.

— Et ils l'ont trouvé.

— Oui, mais... qu'est-ce que ça nous a apporté, à nous ? Que des problèmes, et trois hommes qui ont sauté dans une Jeep pleine de dynamite.

— C'étaient des ordres du commandement supérieur.

— Je le sais. Mais vous, vous seriez habilité à m'envoyer en mission, des exercices de survie dans les « terres vides », par exemple. Vous imaginez, si nous rentrions avec une fortune ! La moitié pour l'armée, l'autre pour nous et la troupe. Ne pensez-vous pas que, bien distribué, cela pourrait faire fléchir certains généraux ?

Son supérieur ne répondit pas tout de suite. Il plongeait la tête sous l'eau, émergeait au bout de quelques instants.

— Je pourrais te faire mettre au gnouf pour ce que tu proposes.

— Ça vous avancerait à quoi ? Au cachot ou ici, ça revient au même. Il y fait juste un peu plus chaud. Moins que dans les « terres vides », bien sûr.

— Tu es si désespéré ?

— Tout comme vous. Si nous ne tentons pas quelque chose, nous ne sortirons jamais d'ici. Vous le savez aussi bien que moi. N'importe quand, l'un de ces fils de pute aura un coup de cafard et se mettra à nous tirer dessus.

— Jusqu'à maintenant, nous avons pu maintenir la discipline.

— Nous avons eu de la chance, admit le petit homme. Mais jusqu'à quand ? Bientôt nous serons

vieux, moins forts, et ils nous dévoreront.

Le capitaine Kaleb al-Fassi, commandant en chef du poste militaire d'Adoras, cet endroit perdu que l'on surnomme le « Cul du diable », rejeta la tête en arrière. Aucun souffle ne berçait les palmiers ; la luminosité du ciel, d'un bleu presque blanc, blessait les yeux.

Il pensa à sa famille ; après sa condamnation, sa femme avait demandé le divorce et l'avait obtenu ; ses fils ne lui avaient jamais écrit ; ses amis, ses compagnons, qui étaient les premiers à lui rendre hommage du temps de sa splendeur, l'avaient effacé de leur mémoire. Le sergent Malik avait raison. Dès que l'occasion se présenterait, tous ces voleurs, ces assassins et ces drogués qui le haïssaient lui planteraient une baïonnette dans le dos ou placeraient une grenade sous son lit.

— De quoi aurais-tu besoin ?

Il avait parlé sans se retourner, d'une voix qu'il s'efforçait de garder ferme.

— Un camion, une Jeep et cinq hommes. J'emmènerai également Moubarak ben Saad, le guide targui. Et j'aurai besoin de chameaux.

— Combien de temps ?

— Quatre mois. Mais nous resterions en contact radio une fois par semaine.

Le capitaine, enfin, le regarda en face.

— Je ne peux obliger personne à t'accompagner. Si tu ne revenais pas et que cela se sache, on me couperait la tête.

— Je connais ceux qui accepteraient de venir et qui seraient assez discrets pour ne pas en parler. Les autres ne doivent rien savoir.

Kaleb enfila pantalon et *nail* dès qu'il sortit de l'eau, laissant l'air chaud sécher son corps. Il ajouta, l'air sceptique :

— Je crois que tu es aussi fou que ce Targui. Mais au fond, c'est peut-être mieux que de rester ici à attendre la mort.

Il réfléchit un instant avant de poursuivre :

— Il faudrait trouver un prétexte valable pour un voyage aussi long. Au cas où tu ne reviendrais pas.

Malik sourit. Depuis le départ du Targui, il n'avait cessé de mûrir son plan ; il était sûr qu'il convaincrait son supérieur. Sa réponse était toute prête :

— J'y ai pensé : les esclaves.

— Les esclaves ?

— Le Targui qui est parti ce matin a très bien pu m'apprendre que des caravanes d'esclaves étaient entrées sur notre territoire. Ce trafic a repris, dernièrement, dans des proportions alarmantes.

— C'est exact. Cependant, elles se dirigent plutôt vers la mer Rouge.

— Juste, mais qu'est-ce qui nous empêche d'aller vérifier ce qui pourrait être une dénonciation et de reconnaître ensuite que c'était une fausse alerte ? On nous félicitera pour notre zèle et notre esprit de sacrifice.

Ils entrèrent ensemble dans le baraquement qui servait de bureau. Ce n'était qu'une grande pièce avec deux tables, où il faisait déjà très chaud. Une carte de la région occupait tout le mur du fond. Le capitaine alla se planter devant.

— Parfois, je me demande comment diable ils ont fait pour attraper un petit malin comme toi et l'envoyer dans ce trou. Où penses-tu la trouver ?

Malik désigna sans hésitation une immense tache jaune au centre de laquelle apparaissait un espace complètement blanc ; aucune piste, aucun puits, aucun lieu habité n'était signalé.

— Ici. Au cœur même de Tikdabra. Selon l'itinéraire logique, la caravane aurait dû laisser

Tikdabra au nord, mais si elle a dévié, elle a pénétré dans les dunes et s'est trouvée dans cette zone de « terre vide », trop tard pour faire demi-tour. La solution était de gagner les puits de Mouleye el-Akbar, où elle n'est jamais arrivée.

— Ce n'est qu'une théorie. Elle peut être là aussi bien qu'ailleurs.

— Certes, mais au sud, à l'est et à l'ouest de Tikdabra, la région a été ratissée pendant des années. Personne n'a osé s'aventurer dans Tikdabra même. Ou du moins, ceux qui l'ont fait ne sont jamais revenus.

— Sur plus de cinq cents kilomètres de long par trois cents de large, évalua le capitaine, il n'y a que le désert. Tu aurais plus de chance de trouver une puce blanche dans un troupeau de méharis.

La réponse fusa, laconique :

— J'ai onze années pour chercher.

Le capitaine s'assit dans son vieux fauteuil en peau de gazelle, prit une cigarette, l'alluma posément. Il se mit à étudier avec attention la carte qu'il connaissait sur le bout des doigts. Familier du désert, il savait ce que signifiait s'enfoncer dans un erg comme celui de Tikdabra. Une succession ininterrompue de très hautes dunes, une mer de vagues gigantesques, des sables mouvants où hommes et chameaux disparaissent presque. Derrière, à perte de vue, une immense étendue aussi plate que le plus plat des plateaux, où l'intense réverbération du soleil brouille la vue, donne le vertige et fait bouillir le sang des hommes et des bêtes.

— Même un lézard ne peut survivre là-bas, murmura-t-il. Si quelqu'un t'accompagne, c'est que déjà il broie du noir, et tu me rendrais un grand service en me débarrassant de lui.

Il ouvrit le petit coffre-fort encastré dans le sol et caché sous des planches, près de sa table ; après avoir compté l'argent qu'il contenait, il fit un geste négatif.

— Il faudra que tu réquisitionnes les chameaux auprès des tribus bédouines. Je n'ai pas d'argent et tu ne peux emporter les nôtres.

— Moubarak m'aidera à les trouver, dit Malik en se dirigeant vers la porte. Si vous l'autorisez, je vais en parler à mes hommes.

Le capitaine répondit d'un signe de la main à son salut, referma le coffre-fort. Il resta assis devant la carte, les pieds sur la table. Il était content d'avoir accepté. Si les choses tournaient mal, il perdrait six hommes, un guide targui et deux véhicules. Sous ces latitudes, c'était, jusqu'à un certain point, ordinaire. Des patrouilles qui disparaissaient, il y en avait beaucoup ; une erreur du guide, une avarie de moteur, un essieu cassé suffisaient pour qu'une simple sortie de routine se transformât en tragédie. De fait, en envoyant à Adoras le rebut des casernes et prisons du pays, on tablait là-dessus. Aucun de ces hommes n'était censé revenir en vie à la civilisation. La société ne voulait plus d'eux. Qu'ils se tuent à coups de couteau, qu'ils soient emportés par les fièvres, qu'ils se perdent ou qu'ils disparaissent à la recherche d'un trésor mythique, peu importait.

« La Grande Caravane » était là, quelque part vers le sud, tous les avis concordaient. Elle n'avait pas pu se volatiliser. Une toute petite partie de son précieux chargement lui permettrait de quitter Adoras pour toujours. Il s'installerait de nouveau en France, à Cannes, où il avait connu la plus belle époque de sa vie en compagnie de la ravissante vendeuse d'une boutique chic.

Tous les après-midi, ils faisaient l'amour dans la chambre de l'hôtel Majestic, fenêtres grandes ouvertes sur la Croisette et la mer, avant de sortir dîner au *Moulin de Mougins*, à *L'Oasis* ou *Chez Félix*. Les soirées se terminaient au casino où ils misaient toujours sur le chiffre huit.

Le prix qu'il payait pour cette époque bénie lui paraissait bien cher. Ce n'était pas tant la vie dans le désert que les souvenirs et la certitude que, même s'il parvenait à sortir vivant d'Adoras, il ne serait plus en état de goûter les plaisirs qu'il avait connus à Cannes.

Il s'attarda à ruminer le passé ; la chaleur le faisait déjà transpirer. Bientôt, son ordonnance lui apporterait son couscous quotidien, gras et répugnant, qu'il mangerait à contrecœur. Pour toute boisson, de l'eau, tiède, trouble, légèrement saumâtre, à laquelle il n'avait jamais pu s'habituer et qui lui donnait la diarrhée.

Ensuite, il se traînerait, dans une chaleur à assommer les mouches, jusque chez lui. Il laisserait tout ouvert, pour profiter du moindre souffle d'air. Ce serait l'heure sacrée de la sieste, la *gaila*, l'heure où hommes et bêtes doivent se tenir tranquilles, à l'ombre, pour éviter la déshydratation ou l'insolation.

Les soldats dormaient dans leurs baraquements. Seule veillait une sentinelle qu'un abri de branchages protégeait, luttant – le plus souvent en vain – contre le sommeil.

À ce moment de la journée, la torpeur régnait. La température, à l'ombre, se rapprochait dangereusement des cinquante degrés. Les plumets des palmiers n'avaient pas l'air réels, mais peints sur le ciel.

Les mouches, avides d'humidité, se posaient sur la langue des hommes qui ronflaient, la bouche ouverte, et gisaient comme des pantins désarticulés. Quelqu'un parla dans son rêve, c'était une espèce de plainte ; un caporal se réveilla en sursaut, les yeux dilatés : durant quelques secondes, il avait cru qu'il s'était asphyxié.

Dans un coin, un Noir squelettique le regarda fixement jusqu'à ce qu'il se calmât. À son tour il essaya de dormir, mais n'y parvint pas. Il ne pouvait cesser de penser à ce que le sergent-major lui avait confié en secret – bientôt, ils se lanceraient à la recherche de la caravane perdue !

Il était probable qu'ils ne reviendraient pas, toutefois, c'était toujours mieux que de continuer à charrier ce sable qui, un jour, recouvrirait leur cadavre.

Peut-être le capitaine rêvait-il, lui aussi, de la caravane perdue et de ses richesses quand une haute silhouette se découpa dans l'embrasure de la porte, puis, sans un bruit, se glissa jusqu'au lit. L'homme avait à la main un de ces vieux fusils datant de la rébellion des Senoussis, quand ceux-ci combattirent les Français et les Italiens. Il l'appuya contre le mur et sortit une longue dague dont il posa la pointe sur la gorge de Kaleb al-Fassi.

Gacel Sayah s'assit au bord de la pailleasse, mit sa main sur la bouche du dormeur tout en exerçant une légère pression de la lame.

La main du capitaine se tendit automatiquement vers l'endroit où il laissait toujours son revolver, sur le sol. Le Targui l'avait déjà écarté délicatement du pied. Il se pencha un peu plus en disant à voix basse :

— Un cri et je t'égorge, compris ?

Il attendit que les yeux de l'autre lui confirment qu'il avait bien compris. Alors, il lui permit de reprendre son souffle progressivement sans relâcher la pression de sa dague. Un léger filet de sang coula jusqu'à la poitrine du capitaine, se mêlant à sa sueur.

— Tu sais qui je suis ?

Un geste affirmatif fut la réponse.

— Pourquoi as-tu tué mon hôte ?

Le capitaine avala sa salive. Avec difficulté, il parvint à murmurer d'une voix blanche :

— C'étaient des ordres. Des ordres très stricts. Le jeune devait mourir. L'autre non.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

La pointe de la dague se fit plus insistante.

— Pourquoi ? répéta le Targui.

— Je ne le sais pas, je te le jure, implora-t-il. On me donne un ordre, j'obéis. Je ne peux pas refuser.

— Qui t'a donné cet ordre ?

— Le gouverneur de la province.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Hassan ben Koufra.

— Où habite-t-il ?

— À el-Akab.

— Et l'autre... Le vieux ? Où est-il ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Ils l'ont emmené, c'est tout.

— Pourquoi ?

Le capitaine Kaleb al-Fassi ne répondit pas. Peut-être sentait-il qu'il en avait trop dit ou bien il en avait assez de ce petit jeu ; à moins qu'effectivement il ignorât la réponse. Il cherchait désespérément comment se libérer de l'intrus dont la détermination était incontestable. Où donc étaient les soldats du poste ?

Le Targui s'impatia. La lame s'enfonça un peu plus. Le capitaine essaya de crier, mais une main se referma sur son cou.

— Qui est ce vieux ? Pourquoi l'ont-ils emmené ?

— C'est Abdoul al-Kébir.

Le Targui resta dans l'expectative. Comprenant que le nom ne lui disait rien, Kaleb ajouta :

— Tu ne sais pas qui est Abdoul al-Kébir ?

— Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— C'est un assassin. Un sale assassin, et tu es en train de risquer ta vie pour lui.

— Il était mon hôte.

— Il n'en reste pas moins un assassin.

— Ce n'est pas parce qu'il est un assassin qu'il n'était pas mon hôte. J'en suis seul juge.

D'un mouvement du poignet, il lui trancha la jugulaire.

Un court instant, il le regarda agoniser. Enfin, il s'essuya les mains sur le drap sale, ramassa revolver et fusil et se dirigea vers la porte.

La sentinelle était encore à moitié assoupie. Pas un souffle. Se faufilant d'un tronc à l'autre, il parvint jusqu'aux dunes, qu'il escalada avec agilité.

En quelques minutes, il avait disparu, comme avalé par le sable.

L'assistant du capitaine ne découvrit le cadavre qu'en fin d'après-midi.

L'oasis tout entier résonna de ses cris. Les soldats, ayant accouru, furent chassés sans ménagement.

Seul devant la mare de sang bourdonnante de mouches, le sergent-major maudit sa malchance. Le fils de chienne qui avait fait cela aurait pu attendre quelques jours.

Kaleb al-Fassi méritait la mort, si horrible qu'elle fût, mais ce n'était ni l'endroit, ni le moment. Maintenant, on allait lui envoyer un nouveau commandant, ni meilleur ni pire, simplement différent. Il lui faudrait encore du temps pour bien le connaître, trouver ses points faibles et parvenir à le manipuler.

L'enquête qui aurait lieu le préoccupait aussi. Nul autre que lui ne connaissait mieux cette bande d'assassins attroupés à cinq mètres de la porte. Chacun d'entre eux pouvait parfaitement être l'auteur du crime. Le sergent lui-même était suspect.

Il lui fallait absolument trouver le coupable avant l'arrivée de la commission d'enquête.

Il s'efforça de repasser dans sa mémoire le visage de chacun de ses soldats. C'était inutile : à peine une douzaine auraient pu être mis hors de cause. Parmi les autres, pas un n'aurait hésité à trancher la gorge du capitaine.

— Moulaye ! hurla-t-il.

Un colosse aux airs de bandit entra, s'immobilisant près de la porte. Il était pâle et défait.

— À vos ordres, sergent, s'efforça-t-il de balbutier.

— Tu étais de garde, n'est-ce pas ?

— Oui, sergent.

— Et tu n'as vu personne ?

— Je crois qu'il y a eu un moment où je me suis assoupi, sergent. Qui aurait pu imaginer qu'en plein jour... ?

Le géant sanglotait presque.

— Certainement pas toi. Il est fort probable que cela va te mener devant le peloton d'exécution. Si on ne trouve pas le coupable, c'est toi le responsable.

L'autre avala laborieusement sa salive, prit sa respiration et avança les mains d'un geste suppliant.

— Mais ce n'est pas moi, sergent. Pourquoi l'aurais-je fait ? Nous devons partir à la recherche de cette caravane dans quatre jours.

— Si tu mentionnes encore une fois cette caravane, je veillerai personnellement à ce que m sois fusillé. Je nierai t'en avoir jamais parlé. Ce sera ma parole contre la tienne.

— Je comprends, sergent, s'excusa Moulaye. Je ne le ferai plus. C'était seulement pour vous dire que j'étais un des rares à souhaiter qu'il reste en vie.

Malik al-Haïderi se leva, alluma une cigarette qu'il avait prise dans le paquet du défunt.

— Bon, admettons. Il reste que c'est toi qui étais de garde et que tu avais ordre de tirer sur toute personne qui s'approcherait de cette baraque. Nom de Dieu ! Si je trouve le coupable, je te jure, je l'écorche vif.

Il ne s'attarda pas sur le cadavre. Il sortit et se tint devant la maisonnette d'où il passa en revue les soldats. Ils étaient tous là.

— Écoutez-moi bien ! commença-t-il, il est dans notre intérêt de résoudre ce problème entre

nous, sinon on nous enverra des officiers qui vont nous compliquer encore plus la vie. Moulaye était de garde, mais je ne crois pas que ce soit lui. En principe, les autres étaient dans le baraquement à faire la sieste. Qui n'y était pas et pourquoi ?

Les soldats se dévisagèrent mutuellement. Au bout d'un instant, un caporal-chef remarqua timidement :

— Autant que je m'en souviennne, il ne manquait personne, sergent. La chaleur était insupportable. Ça m'étonnerait que quelqu'un soit resté dehors.

Un murmure d'approbation s'éleva.

— Qui est sorti pour aller aux latrines ? demanda le sergent.

Trois hommes levèrent le bras. L'un d'eux protesta :

— Je n'y suis pas resté deux minutes. Il m'a vu, lui, et moi je l'ai vu.

Il se tourna vers le troisième.

— Et toi, quelqu'un t'a vu ?

Le Noir s'avança jusqu'au premier rang.

— Moi. Il est allé vers les dunes et il est revenu directement. J'ai vu les deux autres aussi... Je ne dormais pas et je peux jurer, sergent, que personne n'a quitté le baraquement plus de trois minutes. Le seul qui était dehors, c'était Moulaye.

Après une pause, il ajouta, l'air de rien :

— Et vous, naturellement.

L'espace de quelques fractions de seconde, le sergent-major perdit contenance. Il en eut des sueurs froides. Se retournant vers Moulaye qui n'avait pas bougé, il le foudroya du regard.

— Si ce n'est aucun de ceux-là, ni moi, alors qu'il n'y avait personne à cent kilomètres à la ronde, il me semble que tu vas devoir...

Il s'interrompit brusquement. Tout s'éclaira soudain dans sa tête, il lança un juron qui était en même temps un cri d'allégresse.

— Le Targui ! Par tous les diables ! Le Targui ! Caporal !

— À vos ordres, sergent.

— Qu'est-ce que tu m'as raconté à propos d'un Targui qui ne voulait pas que vous entriez dans son campement ? À quoi ressemblait-il ?

— Tous les Touaregs sont pareils sous leur voile, sergent.

— Est-ce que ça pourrait être celui qui a campé ici hier ?

Le Noir répondit à la place du caporal :

— Ça pourrait être lui, sergent. J'étais là aussi. Il était grand, maigre et portait une gandoura bleue sans manches sur une autre, blanche ; autour du cou, il avait une petite bourse, ou une amulette, de cuir rouge.

Le sergent l'arrêta d'un geste, laissant échapper un profond soupir de soulagement.

— C'est lui, il n'y a aucun doute. L'infâme fils de chienne a eu le culot de venir ici pour égorger le capitaine sous notre nez. Caporal ! Enferme Moulaye ! S'il s'évade, je te fais fusiller. Après, tu me mettras en communication avec la capitale. Ali !

— À vos ordres, sergent, répondit le Noir.

— Prépare tous les véhicules... Avec un maximum d'eau, d'essence et de provisions. Nous trouverons ce porc, même s'il se cache en enfer.

Une demi-heure plus tard, le poste militaire d'Adoras était entré dans une effervescence telle qu'on n'en avait pas connue depuis qu'il existait ou depuis que les grandes caravanes venant du sud y faisaient étape.

Conduisant sa monture par la bride, il ne s'arrêta pas de toute la nuit. Une timide lune et les millions d'étoiles du ciel éclairaient le profil des dunes et les passages sinueux qui les séparaient. Chemins tracés par le caprice des vents, les *gassi* s'interrompaient parfois brusquement. La marche devenait alors éreintante, il fallait gravir le sable meuble. Gacel tombait, s'essoufflait, tirant son méhari qui protestait furieusement d'être ainsi malmené à une heure où, d'habitude, on le laissait se reposer et brouter.

Arrivés à l'erg, ils ne firent halte que quelques minutes. À perte de vue, des pierres noires craquelées par le soleil, du sable grossier, presque du gravier, trop lourd pour être roulé par le vent.

À partir de là, il n'y avait plus de chemin ni de buisson, aucune *grara*, ni même le lit asséché d'un fleuve comme il en existe dans la *hamada*. La monotonie du paysage ne serait interrompue que par les bords escarpés d'une saline. Sur un plateau aussi dénué de relief, un cavalier serait aussi visible qu'un drapeau rouge agité au bout d'un balai.

Gacel n'hésita pas, son chameau était rompu à ce genre de terrain ; d'autre part, les angles aigus des roches, dont la hauteur pouvait atteindre cinquante centimètres, constituaient un obstacle quasi insurmontable pour les véhicules motorisés.

Or, s'il ne se trompait pas, les soldats utiliseraient des Jeep et des camions pour le poursuivre. Il était exclu qu'ils se lancent à ses trousses à pied ou à dos de chameau.

À l'aube, les dunes s'estompaient à l'horizon. Selon les calculs de Gacel, les militaires étaient déjà partis. Il leur faudrait au moins deux heures pour atteindre l'erg en suivant sa piste. Il avait beaucoup progressé vers l'ouest. Même s'ils ne déviaient pas de leur route, ils n'y arriveraient que tard dans la matinée, quand le soleil serait déjà haut. Cela lui laissait une marge confortable. Il alluma un petit feu pour faire rôtir ce qui restait de l'antilope ; il se tourna vers La Mecque – l'est, d'où surgiraient ses ennemis –, récita ses prières du matin ; après avoir soigneusement recouvert de sable les braises et mangé, il reprit sa marche, menant son chameau par la bride. Le soleil commençait à lui chauffer le dos.

Il allait droit vers l'ouest, s'éloignant des territoires sous le contrôle d'Adoras ; s'éloignant aussi d'El-Akab qu'il laissait au nord, à sa droite, et qui devait être sa prochaine destination. Pour les hommes du désert, peu importaient les heures, les jours et même les mois. El-Akab existait depuis des centaines d'années et continuerait d'exister longtemps après que Gacel et même ses descendants auraient été effacés de la surface de la terre. Il serait toujours temps, pensa-t-il, de revenir sur ses pas quand les soldats se seraient lassés de le chercher. D'ici un mois, ils l'auraient oublié.

Un peu avant midi, il fit s'agenouiller son méhari à un endroit où le sol formait une petite cuvette qu'il entourait de pierres. Sa couverture, tendue sur son épée et son fusil plantés en terre, lui procura l'ombre, indispensable à cette heure. Il se recroquevilla en dessous et s'endormit. À deux cents mètres, il était invisible.

Les rayons obliques du soleil sur son visage le réveillèrent. En scrutant l'horizon, il crut apercevoir une colonne de poussière : une voiture longeait l'erg à très faible allure, hésitant à s'engager.

Le sergent-major Malik arrêta le véhicule. On eût dit que quelque géant s'était amusé à semer sur son chemin caillasses et rocaillles. Les pneus et le carter n'y résisteraient pas.

— Ma tête à couper que ce fils de pute est là-dedans !

Il alluma une cigarette, prit l'écouteur du radiotéléphone que lui tendait Ali.

— Caporal ? Tu m'entends ?

Une voix lointaine lui répondit :

— Je vous entends, sergent. Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Rien. Et toi ?

— Pas la moindre trace.

— Tu as eu le contact avec Almalarik ?

— Ça fait un moment, sergent. Il n'a rien vu non plus. Je l'ai envoyé chercher Moubarak. Avec un peu de chance, il sera là-bas avant ce soir. Il doit m'appeler à dix-neuf heures.

— Compris. Appelle-moi quand tu lui auras parlé. Terminé.

Après avoir rendu l'écouteur, il se mit debout sur son siège, explora les environs avec ses jumelles. Il les reposa d'un geste nerveux et descendit de voiture pour uriner. Ses hommes en profitèrent pour l'imiter.

— À sa place, j'aurais fait la même chose, maugréa Malik. Il est plus rapide que nous sur ce terrain ; il peut même avancer la nuit. Si on y va, on y laissera jusqu'au dernier boulon.

Il reboutonna sa braguette, reprit sa cigarette qu'il avait posée sur le capot, en tira une longue bouffée.

— Si au moins on avait une idée de ses intentions...

— Peut-être rentre-t-il chez lui, signala Ali. Bien que ce soit dans la direction opposée, vers le sud-est.

— Chez lui ! ironisa Malik. Depuis quand ces maudits « Fils du Vent » ont-ils un chez-soi ? À la première alerte, ils lèvent le camp et envoient leur famille dans quelque lieu éloigné, à mille kilomètres de distance. Non. Pour ce Targui, sa maison maintenant, c'est son chameau, de l'Atlantique à la mer Rouge. Il n'a besoin de rien ni de personne. Contrairement à nous.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien, répondit Malik. Dressez le camp et préparez le dîner. Un homme de garde en permanence, et le premier qui s'endort, je lui brûle la cervelle. C'est clair ?

Il avait sorti une carte qu'il déploya sur le capot et se mit à l'étudier avec attention. Il ne se faisait pas d'illusion : les dunes se déplaçaient constamment, le sable effaçait les chemins, les puits se comblaient. Il savait d'expérience que les cartographes ne s'enfonçaient jamais dans l'erg pour le mesurer avec précision et que leurs indications étaient plus qu'approximatives, avec parfois des erreurs d'une centaine de kilomètres.

En l'occurrence, de tels écarts entre le terrain et sa représentation pouvaient être fatals à une expédition, surtout si la Jeep tombait en panne et qu'il fallait continuer à pied.

Il fut tenté de tout envoyer au diable et d'ordonner le retour au poste. Après tout, le capitaine Kaleb al-Fassi avait mille fois mérité sa fin. Un bref rapport, disant que le problème était réglé, aurait suffi, mais Malik en faisait une affaire personnelle. Il avait été utilisé par ce gueux de Targui et ne supportait pas l'idée que l'autre s'était moqué de lui sous son sale *litham* en lui racontant cette histoire absurde de « La Grande Caravane ».

— Je l'ai même aidé à bâter son chameau, croyant qu'il préparait un long voyage alors qu'il avait déjà prévu de se cacher derrière la première dune et de revenir dès que possible.

Il lança un regard mauvais du côté de l'erg en se parlant à lui-même.

« Si je te coince, je t'arracherai la peau morceau par morceau. »

Après la prière du soir, Gacel se remit en route, toujours vers l'ouest. Il mangeait ses dattes tout en marchant. L'avance qu'il prendrait cette nuit laisserait ses poursuivants loin derrière lui.

Gras et fort, la bosse rebondie, le chameau avait bu à satiété la veille. Il avait des réserves suffisantes pour tenir une semaine à ce rythme modéré. Une bête comme celle-là pouvait tranquillement perdre cent kilos et continuer.

Son maître, lui, était habitué aux longues chasses où il arrivait souvent qu'il se lançât à la poursuite d'un animal blessé ou d'un beau troupeau en fuite. Il se sentait à l'aise, seul dans le désert ; à vrai dire, c'était le genre de vie qu'il aimait. De temps en temps, Leïla et sa famille lui manquaient, mais il était capable de se passer d'eux jusqu'à ce qu'il eût accompli la tâche qu'il s'était fixée : venger l'offense qu'il avait subie.

La lune s'était même levée. Au milieu de la nuit, il aperçut le reflet argenté d'une *sebhka*, un grand lac salé qui s'étalait devant lui comme une mer pétrifiée dont le rivage opposé se perdait dans le lointain.

Il le longea en restant à bonne distance. Sur les bords marécageux, les moustiques prolifèrent par milliards ; le soir et le matin, ils sont un véritable fléau pour les hommes et les bêtes. Gacel avait vu des chameaux, ivres de douleur, la bouche et les yeux infestés, s'emballer, jeter à terre chargement et cavalier, et disparaître pour toujours.

C'était un terrain qu'il fallait affronter en plein jour, à l'heure où les moustiques se cachent pour ne pas se faire griller les ailes.

Gacel avait entendu parler de ce lac par des voyageurs. Il ne lui semblait pas différent de ceux qu'il connaissait déjà, mis à part sa taille.

L'eau restée dans une multitude de cuvettes, après le retrait de la mer qui recouvrait le Sahara, s'évapore lentement, formant des croûtes de sel dont l'épaisseur atteint parfois, au centre, plusieurs mètres. Les abords marécageux sont des pièges redoutables ; les eaux des rares pluies, en s'infiltrant dans le sous-sol, deviennent nitreuses et rendent le sable humide et saumâtre. Brûlé par le soleil, celui-ci durcit en surface. L'imprudent qui s'y avance risque d'être englouti dans un magma de boue, plus dangereux encore que les sables mouvants, les terribles et imprévisibles *feshfesh*.

En effet, la victime des boues salées, telle une mouche dans du miel, est inexorablement aspirée centimètre après centimètre. Son agonie est la pire qui se puisse imaginer.

Gacel se dirigea donc vers le nord. La blanche étendue serait une barrière supplémentaire entre lui et ses poursuivants. Tout véhicule qui s'aventurerait sur la saline s'embourberait irrémédiablement.

— Moubarak est mort. Ce fils de pute l'a transpercé de son épée. Selon Almalarik, le duel a été honnête, aussi les Sad n'ont-ils pas l'intention de déclencher une guerre tribale. Pour eux, le problème est réglé.

— Dommage qu'on ne puisse pas faire pareil. Bon.

Restez vigilants jusqu'à nouvel ordre.

— Compris, sergent. Terminé.

Malik se tourna vers le Noir.

— Donne-moi la liaison avec le poste de Tidikelt. Je dois parler au lieutenant Rahman. Préviens-moi dès que tu l'auras.

Il s'éloigna et fit quelques pas dans la nuit. Ça allait être dur, mais il se sentait heureux de se

trouver là, au bord de l'erg. Il appréciait cette chasse à l'homme où l'adversaire connaissait le désert infiniment mieux que lui et jouerait avec lui comme le lièvre avec le chameau qui veut l'attraper. Oui, c'était bien ça : une chasse. Il se sentait comme neuf, à nouveau actif, jeune peut-être, comme au temps où il guettait les officiers français dans la Casbah pour les poignarder avant de disparaître dans les ruelles obscures. Ou quand il lançait une bombe dans un café du quartier européen – c'était le jour où ils avaient engagé ouvertement la lutte, convaincus que la liberté était proche.

Ah ! que la vie était belle, excitante et pleine ! Rien à voir avec la monotonie de la caserne, après l'Indépendance, et l'horreur de la relégation, de l'ensablement à Adoras.

« Je veux attraper ce sale Targui, se dit-il, l'attraper vivant, pour lui enlever son voile, voir son visage et qu'à son tour il voie le mien, et qu'il comprenne qu'on ne se moque pas de moi. »

Il avait passé toute une nuit éveillé sur son grabat, rêvant à la « terre vide », à « La Grande Caravane », aux aventures qu'ils partageraient, à tout ce qu'il pourrait apprendre d'un tel homme, qui avait été capable d'y aller non pas une, mais deux fois, et de revenir. Le Targui était devenu son ami le temps d'une nuit ; il lui avait redonné espoir. Et voilà que soudain, le même, refusant qu'il l'accompagnât, égorgeant le capitaine, brisait tous ses rêves.

Non. Il n'était pas né encore, le « Fils du Vent » qui pouvait lui faire cela et rester en vie. Il n'était pas né.

— Sergent ! Le lieutenant à l'appareil.

— Lieutenant Rahman ?

— Oui, sergent. Vous avez attrapé le Targui ?

— Pas encore, mon lieutenant. J'ai l'impression qu'il traverse le grand erg au sud de Tidikelt... Si vous envoyez vos hommes, vous pourrez lui couper le passage avant qu'il s'enfonce dans les montagnes de Sidi el-Madia...

Après un silence, la voix du lieutenant lui parvint, dubitative.

— C'est presque à deux cents kilomètres d'ici, sergent...

— Je sais, mais s'il se cache dans le massif de Sidi el-Madia, toutes les armées du monde ne le trouveront jamais. C'est un vrai labyrinthe.

La réponse se fit attendre. Le lieutenant Rahman méprisait le sergent Malik autant que le capitaine Kaleb al-Fassi dont la mort était pour lui une bonne nouvelle. Pour lui, tous ceux qui échouaient à Adoras représentaient la lie d'une armée qu'il aurait voulue propre et droite. Les canailles de leur espèce n'y avaient pas leur place.

Quelles qu'aient été les motivations du Targui, il avait eu le courage de pénétrer dans cet enfer pour tuer le capitaine et ensuite prendre le large : Rahman était de son côté. Cependant, le prestige de l'armée était en jeu ; s'il ne déférait pas à la demande de Malik et que le Targui s'échappait, le sergent lui en ferait porter la responsabilité.

Le lieutenant Rahman attendait sa promotion de capitaine. S'il contribuait à la capture d'un homme qui avait assassiné un officier – même une pourriture comme Kaleb –, il deviendrait d'autant plus rapidement l'autorité suprême de la région. À contrecœur, il répondit finalement :

— Bien, sergent. Nous partirons à l'aube. Terminé.

Il posa le microphone sur la table, coupa le contact et resta à regarder son appareil, perdu dans ses réflexions.

La voix de Souad le ramena à la réalité :

— Cette mission ne te dit rien qui vaille, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Je ne suis pas policier et cet homme a simplement obéi à la loi de son peuple.

— Cette loi n’a plus lieu d’être, tu le sais, lui fit-elle remarquer en venant s’asseoir à l’autre bout de la table. Nous sommes un pays moderne et indépendant. Si chacun suit ses propres lois, nous serons ingouvernables. Comment concilier les coutumes des gens de la côte, celles des montagnards et celles des Bédouins et Touaregs du désert ? Il faut couper net avec le passé et recommencer sur des bases nouvelles. Sans une législation commune, nous allons à la catastrophe. Tu ne comprends donc pas cela ?

— Si. Cela peut se concevoir quand on vient d’une académie militaire comme moi ou d’une université française comme toi. Mais je doute que ceux qui vivent dans le désert le comprennent, alors que nous n’avons jamais pris la peine de les informer des changements. Quel droit avons-nous de les obliger à abandonner du jour au lendemain un mode de vie plurimillénaire ? Que leur avons-nous donné en échange ?

— La liberté.

— C’est ça la liberté ? Entrer chez quelqu’un, tuer l’un de ses hôtes et enlever le second ? La liberté dont tu parles est une liberté politique, vue par une étudiante qui a fréquenté les campus et les cafés, et non celle d’un homme qui s’est toujours considéré véritablement libre, quel que soit le régime, français, fasciste ou communiste... Le colonel Duperey, si « colonialiste » fût-il, aurait mieux su respecter les traditions de ce Targui qu’un vétéran de l’Indépendance comme ce porc de Kaleb...

— Kaleb n’est pas un bon exemple. C’était une ordure.

— Mais c’est ce genre de pourriture qu’on envoie traiter avec nos populations les plus pures, celles dont nous devrions prendre soin parce qu’elles représentent ce qu’il y a de meilleur dans l’histoire de notre peuple. Des Kaleb, des Malik, des gouverneurs Ben Koufra, alors que les Français, eux, envoyaient l’élite de leurs officiers.

— Allons, ils n’étaient pas tous comme le colonel Duperey. Aurais-tu oublié la Légion étrangère, ses assassins ? Les ravages dont ils ont été les auteurs : nos tribus décimées, leurs puits et leurs pâturages confisqués, ainsi que leurs territoires ?

Le lieutenant Rahman alluma sa pipe, jeta un œil du côté de la cuisine et s’exclama :

— Ta viande est en train de brûler... Non, ajouta-t-il, je n’ai pas oublié la Légion et la brutalité qu’elle a exercée sur les tribus rebelles, mais quand celles-ci eurent été dominées, tout est rentré dans l’ordre. C’était une mission qu’il fallait accomplir. La mienne, demain, sera d’attraper ce Targui qui s’est rebellé contre l’autorité établie.

Il se tut, suivant sa femme des yeux tandis qu’elle retirait la viande du feu. Elle apporta deux assiettes qu’elle posa sur la table.

— La différence, poursuivit-il, c’est que nous nous comportons en temps de guerre comme nos ex-colonisateurs et, contrairement à eux, continuons nos exactions une fois la paix revenue.

— Pas toi, précisa Souad, d’une voix empreinte d’amour. Tu t’intéresses aux problèmes des Bédouins, tu les aides même financièrement... Tu te rends compte, tout l’argent qu’ils te doivent ! Quand vont-ils te rembourser ? Je n’ai pas vu un centime de ta solde depuis des mois alors qu’en venant ici, nous étions censés faire des économies.

D’un geste elle coupa court aux protestations de son mari.

— Ne t’inquiète pas, ce n’est pas pour me plaindre.

Nous avons largement assez. Je veux simplement que tu ne te fasses pas d’illusions : tu ne résoudras jamais tout. Tu n’es que le lieutenant d’une garnison qui ne figure même pas sur les cartes. Prends les choses avec plus de recul... Quand tu seras, comme Duperey, gouverneur militaire du Territoire et ami intime du président de la République, peut-être pourras-tu faire quelque chose.

— Je ne crois pas qu'alors il restera quoi que ce soit à protéger.

Il mastiquait avec application la viande dure et fibreuse. C'était un vieux chameau qu'il avait fait abattre avant qu'il mourût sans aide.

— En une seule génération, depuis l'indépendance, reprit-il, nous aurons anéanti tout ce qui avait réussi à survivre durant des siècles. Que dira de nous l'Histoire ? Que penseront nos petits-fils de l'usage que nous avons fait de notre liberté ?

Il s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais fut interrompu par des coups discrets frappés à la porte.

Le sergent Akhamouk entra, saluant son supérieur.

— Demain nous partons pour le sud, lui notifia le lieutenant. Neuf hommes, trois véhicules. Ils seront sous mes ordres. Vous prendrez le commandement ici. Préparez tout, je vous prie.

— Combien de jours ?

— Cinq. Une semaine au maximum. Le sergent Malik suppose que le Targui est en train de traverser l'erg en direction de Sidi el-Madia.

Devant la grimace de l'autre, il ajouta :

— Moi non plus, ça ne me plaît pas, mais il semble que ce soit notre devoir.

— Avec tout le respect que je vous dois, commença poliment le sergent Akhamouk, vous ne devriez pas tolérer que la racaille d'Adoras vous implique dans ses problèmes...

— Ils font partie de l'armée, Akhamouk, que nous le voulions ou non... Asseyez-vous, je vous prie ! Un gâteau ?

— Merci, je ne voudrais pas déranger.

Souad rapporta à la cuisine les assiettes encore pleines – la viande était pratiquement immangeable et revint avec un plateau de pâtisseries qu'elle avait confectionnées. Les yeux du nouveau venu s'illuminèrent.

— Allons, sergent ! dit-elle, enjouée. Pas de manières. Je les ai sorties du four il y a deux heures.

— Si vous me prenez par les sentiments, madame. Ma femme a beau faire, elle ne les réussit pas aussi bien que vous...

Il planta ses grandes dents blanches dans la pâte d'amande croustillante, qu'il savoura. La bouche pleine, il se tourna vers le lieutenant.

— Je crois bien que vous devriez m'autoriser à vous accompagner. Personne ne connaît cette région mieux que moi.

— Il faut que quelqu'un me remplace ici.

— Vous pouvez compter sur le caporal Mohammed. Sa femme sait se servir de la radio. De toute façon, il ne se passe jamais rien.

Tandis que Souad versait le thé bouillant et parfumé, le lieutenant réfléchit. Il aimait bien le sergent, dont il appréciait la compagnie et qui serait indéniablement le seul capable de capturer le fugitif. C'était la raison pour laquelle, inconsciemment, il cherchait à le tenir à l'écart. Au fond, il n'avait cessé d'être du côté du Targui. Leurs regards se croisèrent par-dessus les verres de thé comme si chacun devinait les pensées de l'autre.

— Si quelqu'un doit l'attraper, insistait le sergent, il vaut mieux que ce soit nous, plutôt que Malik. Dès qu'il le verra, il lui tirera dessus pour que l'affaire soit réglée sans intervention extérieure.

— Vous aussi, vous le croyez ?

— J'en suis sûr.

— Et vous pensez qu'un meilleur destin l'attend si nous le livrons au gouverneur ?

Il n'obtint pas de réponse et continua, d'un ton assuré :

— Le capitaine Kaleb n'aurait pas osé tuer un homme sans le soutien de Ben Koufra. Et ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas fait assassiner aussi Abdoul al-Kébir.

Remarquant l'air sévère et préoccupé qu'avait pris son épouse, il soupira.

— Bien... Ce n'est pas notre problème. D'accord... Il viendra avec moi. Qu'on me réveille à quatre heures !

Mû comme par un ressort, le sergent Akhamouk se mit au garde-à-vous, puis, sans dissimuler sa satisfaction, se dirigea vers la porte.

— Merci, mon lieutenant ! Bonsoir, madame... Et merci encore pour les gâteaux.

Il sortit en refermant derrière lui.

Quelques instants plus tard, Rahman faisait de même. Il alla s'asseoir sur l'avancée devant la maison pour contempler la nuit.

Souad le rejoignit. Ils restèrent ainsi à goûter la fraîcheur de l'air après la chaleur accablante du jour.

Elle rompit le silence :

— Tu ne devrais pas te faire de souci. Le désert est très grand. Il est fort probable que vous ne le trouviez jamais.

— Si je le trouve, j'aurai peut-être ma promotion. Tu y as pensé ?

— Oui, répliqua-t-elle simplement. J'y ai pensé.

— Et... ?

— Tôt ou tard tu l'auras. Il vaut mieux que ce soit pour une raison dont tu puisses être fier, plutôt qu'en faisant le chien policier. Je ne suis pas pressée... Toi, oui ?

— Je voudrais te donner une vie meilleure.

— À quoi bon une étoile de plus et une augmentation de solde puisque tu n'utilises pas d'uniforme et que tu n'arrêtes pas de prêter de l'argent ? On t'en devra plus, c'est tout.

— Peut-être serais-je affecté ailleurs, en ville. Nous retournerions dans notre monde...

Elle s'exclama en riant :

— Allons ! Rahman, qui essaies-tu de tromper ? Ton monde est ici, tu le sais. Toutes les promotions de la terre ne te feront pas quitter cet endroit. Et je resterai à tes côtés.

Il se retourna vers elle avec un sourire.

— Tu sais quoi... ? J'aimerais que nous fassions l'amour comme hier soir... Dans les dunes.

Elle se leva, disparut dans la maison et revint, une couverture sous le bras.

Il arriva à la saline sous un soleil incandescent. Les moustiques étaient déjà réfugiés sous les buissons et les pierres.

En contrebas, à vingt mètres, le gigantesque miroir de sel était si éblouissant que Gacel, pourtant habitué depuis toujours à la violente luminosité du désert, pouvait à peine ouvrir les yeux.

Il fit tomber une grosse pierre au fond. Elle disparut, brisant la croûte. Une masse épaisse de couleur marron clair jaillit, bouillonnante, de la béance.

Il continua ainsi à sonder la résistance de la plaque de sel avec des pierres qu'il lançait de plus en plus loin jusqu'à ce qu'elles rebondissent. Il étudia ensuite soigneusement la corniche sur laquelle il se trouvait, repérant les points d'humidité pour s'assurer une voie d'accès.

Cela accompli, il fit s'agenouiller son méhari, lui donna trois poignées d'orge, dressa son campement et s'endormit aussitôt.

Quatre heures s'écoulèrent. Quand il ouvrit les yeux, le soleil commençait à baisser.

Debout sur son chameau, il fouilla du regard l'horizon. Des véhicules avançant au pas sur la pierraille de l'erg n'étaient pas aisément repérables. Enfin, dans le lointain, il surprit l'éclair d'un reflet métallique. D'après la distance, il évalua à six heures le temps qu'il faudrait aux militaires pour atteindre la saline.

Il mit pied à terre et mena sa bête par la bride, malgré ses protestations, jusqu'au bord du talus. Ils descendirent avec d'innombrables précautions : la moindre chute eût été fatale et les scorpions pullulaient.

Il eut un soupir de soulagement quand il fut en bas de l'escarpement. Toujours sur ses gardes, après avoir éprouvé du pied la solidité de la croûte, il enroula l'extrémité de la bride autour de son poignet ; si par malheur il s'enfonçait, son méhari le tirerait de là.

Les moustiques commençaient à se manifester. Bientôt, ce serait l'enfer.

Sous lui, le sel crissait, ondulait parfois, mais ne cédait pas. Le méhari qui l'avait jusqu'à présent suivi sans protester s'arrêta au bout de quelques mètres, inquiet. Gacel en fut irrité.

— Avance, idiot ! Ne t'arrête pas !

Le méhari blatéra. Des jurons et un mouvement brusque sur la bride le firent repartir. Il sembla se tranquilliser peu à peu à mesure que le sol se faisait plus ferme.

Ils marchèrent ensuite lentement vers le soleil qui se couchait. La nuit venue, Gacel était remonté sur son chameau, somnolant au rythme des balancements, aussi serein qu'il l'eût été dans sa *khaima* auprès de Leïla.

C'était la plus silencieuse des nuits. Même le vent se taisait. L'animal, sur ses pattes ouatées, se déplaçait sans bruit. Pas de hyène ni de chacal. Dans ce vide total, sous la lune pleine et pure qui faisait scintiller les millions de cristaux de sel, le cavalier et sa monture se détachaient, apparition fantasmagorique surgie du néant, en route vers le néant, image de la solitude absolue ; jamais être humain ne fut aussi seul que le Targui dans cette saline.

— Le voilà !

Akhamouk prit les jumelles que lui tendait le lieutenant, les ajusta et vit à son tour le fugitif.

— Oui, il est là, mais j'ai l'impression qu'il nous a vus. Il vient de s'arrêter et regarde par ici.

Rahman observa une nouvelle fois. La blancheur éclatante du sol se réverbérait sur la nappe de

brume qui les séparait de Gacel Sayah. Celui-ci n'avait pas besoin de jumelles pour les voir : les Targuis ont des yeux de faucon.

Piégé au milieu de la *sebhka*, il n'avait aucune chance de s'en sortir.

— Cela a été plus facile que nous ne le pensions, remarqua le lieutenant.

— On ne l'a pas encore attrapé, répliqua Akhamouk.

— Que voulez-vous dire ?

— Exactement ce que j'ai dit : nos véhicules ne peuvent descendre dans la saline. Même si nous trouvons un passage, nous nous enfoncerons dans le sel. Et à pied, inutile d'essayer.

Sans plus attendre, Rahman saisit l'écouteur du radiotéléphone.

— Sergent ! appela-t-il. Sergent Malik ! Vous m'entendez ?

Il y eut un sifflement, un grésillement, puis la voix de Malik al-Haïderi.

— Je vous entends, mon lieutenant.

— Nous l'avons localisé. Nous sommes sur le bord ouest de la *sebhka*, il vient vers nous, malheureusement, je crois qu'il nous a vus.

Le sergent étouffa un juron et précisa :

— Moi, je ne peux plus avancer. Il y a bien un sentier qui permettrait de descendre, mais la couche de sel ne supportera pas le poids de la Jeep.

— Je ne vois pas d'autre solution que d'encercler la saline et d'attendre que la soif l'oblige à se rendre.

— Se rendre ? Un Targui qui a tué deux hommes ne se rend pas. Peut-être se laissera-t-il mourir, mais jamais il ne se rendra.

Akhamouk corrobora du geste les paroles de Malik.

— C'est possible... admit Rahman. Mais il est clair que nous ne pouvons pas aller le chercher. Attendons !

— C'est vous qui commandez, mon lieutenant !...

— Restez à l'écoute. Terminé !

Il éteignit l'appareil et se tourna vers Akhamouk.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous imaginez que nous allons poursuivre un Targui sur un terrain où il a l'avantage et pourra nous tirer dessus ?

Puis s'adressant à l'un des soldats :

— Préparez un drapeau blanc.

Akhamouk ne put réprimer sa surprise.

— Vous voulez parlementer ? Qu'est-ce que ça va vous apporter ?

— Je ne sais pas. Cependant, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il n'y ait plus d'effusion de sang.

— Laissez-moi y aller, demanda le sergent. Je ne suis pas targui, mais c'est la terre où je suis né et je les connais bien.

Son supérieur refusa catégoriquement.

— Je représente la plus haute autorité au sud de Sidi el-Madia, peut-être m'écouterait-il.

On lui remit un drapeau blanc fait avec un mouchoir sale noué à un manche de pelle.

— S'il m'arrive quelque chose, c'est vous qui prenez le commandement. En aucun cas ce ne doit être Malik. C'est clair ?

— Ne vous faites pas de souci.

Il descendit avec circonspection, tantôt dérapant, tantôt hésitant, sous le regard de ses hommes. D'un pas résolu, il marcha en direction du cavalier sur sa monture, priant le ciel que le sol ne se

dérobât pas sous ses pieds.

La saline était une véritable chaudière sur laquelle ne soufflait aucun vent ; les poumons lui brûlaient. Sans arme, son triste drapeau à la main, il s'approchait du Targui.

Celui-ci était descendu de son chameau et l'attendait debout, prêt à faire feu. Le lieutenant commença à regretter sa décision. Son uniforme était trempé par la transpiration, ses jambes ployaient sous son propre poids.

Le dernier kilomètre fut sans aucun doute le plus long de son existence. Il s'arrêta à dix mètres de Gacel pour reprendre haleine.

— Tu as de l'eau ?

Le Targui, sans cesser de le tenir en respect, répondit :

— J'en ai besoin. Tu boiras quand ai retourneras là-bas.

Le lieutenant se passa la langue sur les lèvres où il ne sentit que le goût salé de la sueur.

— Tu as raison. J'ai été stupide de ne pas apporter ma gourde. Comment peux-tu supporter cette chaleur ?

— J'ai l'habitude... Tu es venu me parler du temps ?

— Non. Je suis venu te demander de te rendre. Tu ne peux pas t'échapper !

— Ça, seul Allah peut en décider. Le désert est grand.

— Pas la saline. Et mes hommes l'encerclent.

Ses yeux se posèrent sur la *gerba* plate qui pendait de la selle.

— Tu n'as pas beaucoup d'eau. Tu ne résisteras pas longtemps... Si tu viens avec moi, je te garantis un procès équitable.

— Personne n'a de raison de me juger, fit Gacel avec naturel. J'ai tué Moubarak en duel, selon la coutume de ma race. Le militaire, je l'ai exécuté parce qu'il était un assassin qui a enfreint le principe sacré de l'hospitalité... Selon la loi targaie, je n'ai commis aucun délit.

— Alors pourquoi t'es-tu enfui ?

— Parce que je sais que vous autres, comme les infidèles *roumi* dont vous avez copié les lois absurdes, ne respecterez pas les miennes, bien que nous soyons sur la terre de mes ancêtres. Pour toi, je suis un sale « Fils du Vent » qui a tué l'un des tiens, non un *Imouharh* des Kel Taguelmoust qui a rendu justice d'après un droit remontant à plusieurs milliers d'années. Bien avant qu'aucun d'entre vous ne rêve même de fouler ces terres.

Le lieutenant Rahman s'assit sur le sol dur et continua :

— Pour moi, tu n'es nullement un sale « Fils du Vent ». Tu es un noble et vaillant *Imohag*, je comprends tes principes. Et je les partage. À ta place, j'aurais probablement fait la même chose. Mais j'ai obligation de te remettre aux autorités, sans violence. Je t'en prie ! Ne rends pas les choses plus difficiles.

Il aurait juré que son interlocuteur souriait sous son voile quand il lui répondit avec ironie :

— Difficiles pour qui ? Pour un Targui, les choses commencent à l'être au moment où il perd sa liberté. Notre vie est très dure, mais nous sommes libres. Sans liberté, nous perdons notre raison de vivre. Qu'allez-vous faire de moi ? Me condamner à vingt ans ?

— Pas nécessairement autant...

— Non ? Combien, alors ? Cinq ? Huit ? Pas un jour, tu m'entends ! J'ai vu vos prisons, on m'a raconté comment on y vit, je sais que je ne supporterais pas un seul jour.

D'un geste expressif, il lui signifia qu'il pouvait s'en aller.

— Si tu veux m'attraper, viens me chercher...

Rahman se remit pesamment sur ses pieds. Il allait devoir faire le chemin en sens inverse sous

une chaleur à crever.

— Je ne viendrai pas te chercher... Tu peux en être sûr.

Il tourna les talons, puis s'éloigna en s'appuyant sur le bâton qui avait servi de hampe à son drapeau.

Une fois seul, Gacel planta fusil et *takouba* dans le sol dur, tendit sa couverture et se prépara à affronter les heures les plus torrides de la journée...

Les yeux ouverts, il surveillait le point d'où provenaient les reflets du soleil sur les véhicules. Minute par minute, la chaleur augmentait, la brume s'épaississait, tellement dense, tellement pesante que le chameau lui-même en souffrait.

Il ne pourrait pas survivre longtemps au milieu de la saline. Il restait de l'eau pour un jour. Ensuite, il se mettrait à délirer et la mort viendrait, la plus épouvantable, celle que les Touaregs redoutent dès qu'ils naissent, la mort par la soif.

À la fin de l'après-midi, Akhamouk commença à montrer des signes d'inquiétude. Tour à tour, il parcourait des yeux le ciel, puis les abords de la *sebhka*.

— Dans moins d'une demi-heure les moustiques vont nous dévorer vivants. Nous devons nous retirer.

— Allumons des feux, suggéra le lieutenant Rahman.

— Il n'y a rien à faire contre ce fléau. Dès qu'ils attaqueront, chacun prendra ses jambes à son cou.

Il s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais l'un des soldats, le bras tendu vers la saline, l'interrompit :

— Regardez !... Il s'en va !...

Le lieutenant braqua les jumelles vers le point indiqué. Pas de doute, le Targui avait levé son campement de fortune. Il s'éloignait avec son chameau.

— Où va-t-il ?

— Qui peut savoir ce que pense un Targui ?

— Je n'aime pas ça.

— Moi non plus.

— Il va probablement essayer de nous échapper pendant la nuit. Vous vous posterez au nord avec trois hommes. Saoud au sud... Je me charge de ce secteur-ci. À l'est, il y a Malik... Si nous ouvrons bien l'œil, il ne passera pas.

Le sergent ne répondit pas. À l'évidence, il ne partageait guère l'optimisme de son supérieur. Étant bédouin, il connaissait bien les Touaregs, cependant, il savait aussi ce que valaient les montagnards qu'il avait sous ses ordres. Ils faisaient leur service militaire, ne comprenaient rien au désert et ne voulaient rien y comprendre, d'ailleurs. Certes, les efforts du lieutenant Rahman pour s'adapter étaient louables. Il lui restait cependant beaucoup à apprendre. L'esprit rusé, fruste en apparence, mais en vérité complexe, des « Fils du Vent » était difficile à pénétrer. Derrière ses jumelles, il se concentra encore une fois sur le point qui disparaissait, suivi du balancement régulier du chameau. Il y avait un truc, il le pressentait, mais lequel, il aurait été bien en peine de le dire. Seule une raison impérieuse pouvait décider à bouger un Targui disposant de si peu d'eau.

Un bourdonnement à son oreille le fit sursauter.

— Allons-nous-en ! Les moustiques !

Ils bondirent tous dans les véhicules qui s'éloignèrent de la zone marécageuse aussi vite que le permettait le terrain, puis se séparèrent, chacun dans une direction différente.

Le lieutenant Rahman ordonna aux hommes restés avec lui de dresser le campement et de préparer le dîner. Il appela ensuite le sergent Malik al-Haïderi pour l'informer de ses mouvements et de ceux du fugitif.

— J'avoue que j'ignore ses intentions, mon lieutenant. Tout ce que je sais, c'est qu'il est très malin. Le mieux serait peut-être d'aller le chercher...

— C'est probablement ce qu'il attend. N'oubliez pas qu'il tire très bien. Avec un fusil et un chameau, il nous tiendra à sa merci. Attendons...

Ils guettèrent toute la nuit à la clarté de la lune, le doigt sur la détente, attentifs au moindre changement suspect.

Il ne se passa rien. Le lendemain, de retour au bord de la saline, ils virent, quasiment au centre, le

méhari agenouillé et l'homme, tranquillement endormi à l'ombre de celui-ci.

Des quatre points cardinaux, quatre paires de jumelles équidistantes restèrent braquées tout le jour : Targui et chameau ne remuèrent pas d'un millimètre.

Avant la tombée de la nuit, le lieutenant Rahman s'adressa aux responsables du dispositif par radio :

— Il est toujours immobile. Qu'en pensez-vous ?

Le sergent Malik se souvint des paroles de Gacel : « Il faut vivre comme une pierre, éviter de bouger pour économiser l'eau... Même la nuit, tu dois adopter la lenteur du caméléon. Tu deviens ainsi insensible à la chaleur et à la soif. Si en plus tu es capable de surmonter la panique et que tu gardes ton sang-froid, alors tu auras une petite chance de survivre. »

— Il ménage ses forces... Il profitera de la nuit... Où ira-t-il ? Voilà la question...

— Il lui faudra au moins quatre heures pour atteindre le bord de la *sebhka*, fit remarquer Akhamouk. Et une de plus pour grimper jusque là où nous sommes. À partir de minuit, nous devons redoubler d'attention. Après, il n'aura plus le temps – à supposer qu'il arrive à passer.

— Son chameau s'emballera, rappela Saoud depuis l'extrême sud. Ici, c'est plein de moustiques et d'eau. S'il s'approche, il s'enlisera.

Persuadé que le Targui préférerait mourir dans les sables plutôt que d'être pris vivant, le lieutenant Rahman ne fit aucun commentaire. Il se borna à donner ses instructions.

— Quatre heures de repos. Ensuite, tous sur le qui-vive...

La nuit fut bien longue... L'aube se leva sur une troupe exténuée, les yeux rougis à force de scruter l'obscurité, les nerfs à vif.

Ils trouvèrent le Targui exactement là où ils l'avaient laissé, comme si, depuis la veille, il n'avait pas bougé.

Le lieutenant interrogea ses hommes d'une voix tendue :

— Que pensez-vous de cela ?

— Il est fou, lâcha Malik. Il ne doit plus avoir une goutte d'eau... Comment va-t-il résister encore un jour dans cette fournaise ?

Personne n'avait de réponse. Même pour eux, hors de la saline et avec suffisamment d'eau, l'idée d'une journée supplémentaire sous ce soleil de feu était insupportable. Pourtant le Targui semblait disposé à la laisser s'écouler sans quitter sa posture.

— C'est un suicide, marmonna pour lui-même le lieutenant. Je n'aurais jamais cru qu'un Targui serait capable d'une telle chose... Vouer son âme à la damnation !

Ce fut le jour le plus long de sa vie. Le plus chaud aussi.

Le sel décuplait la cruauté du soleil. Le minuscule abri était devenu dérisoire. Gacel avait attaché les pattes de son méhari, surmontant sa tristesse d'avoir à faire souffrir celui qui l'avait, depuis tant d'années, conduit à travers les sables et les roches.

Il dit ses prières comme dans un rêve et comme dans un rêve il laissa passer les heures. Une mouche l'aurait importuné, il serait resté sans réaction, mais il n'y avait pas de mouche dans cet enfer. Devenir aussi insensible qu'une pierre. Plus d'eau dans ses *gerba*. Sa peau se desséchait, il avait l'étrange impression que son sang se faisait plus épais dans ses veines, coulait de plus en plus lentement.

Au milieu de la journée, il perdit connaissance et resta appuyé contre le corps de la bête, la bouche ouverte, incapable d'aspirer un air trop dense qui semblait refuser obstinément de descendre

dans ses poumons.

Une exaltation proche du délire s'empara de lui, pourtant sa gorge sèche et sa langue violacée ne purent émettre aucun son. Il reprit conscience quand son méhari, dans un spasme, se mit à gémir. La blancheur éclatante de la saline lui fit aussitôt refermer les yeux.

Jamais journée ne lui avait paru aussi longue. Ni aussi chaude. Même quand son fils avait agonisé, dévoré par la tuberculose, crachant son sang et ses poumons sur le sable.

Enfin la nuit vint. La terre commença très lentement à se refroidir, l'air redevint respirable, il put à nouveau ouvrir les yeux sans éprouver la sensation que sa rétine était transpercée par des poignards. Le méhari aussi sortit de sa léthargie ; il blatéra faiblement.

Il aimait cette bête. Sa mort inévitable lui fendait le cœur. En le voyant naître, il avait su tout de suite que ce serait un noble animal, robuste et fougueux. Il en avait pris soin, lui avait donné son affection, tout en lui apprenant à obéir au son de sa voix ainsi qu'à la pression du talon sur son cou – un langage qui leur était propre. Il ne se souvenait pas d'avoir eu à le frapper ; même au printemps, à la période du rut, alors que certains mâles devenaient incontrôlables, jetant à terre chargement et cavalier, R'Orab restait flegmatique.

En vérité, cette belle bête était une bénédiction d'Allah, mais son heure était arrivée.

Quand la lune brilla sur la saline, on y voyait presque comme en plein jour. C'est alors que Gacel sortit sa dague : implacable, avec une fureur contenue, il trancha net le cou immaculé.

Il récita la prière rituelle, puis recueillit dans sa *gerba* le sang qui coulait à flots. Il but lentement le liquide chaud où le cœur de l'animal palpitait encore, lui semblait-il. Réconforté, il attendit quelques minutes. Le courage lui revint. Il palpa délicatement l'estomac du chameau, qui avait accepté la mort sans broncher, la tête baissée. Ayant trouvé le point qu'il cherchait, il essuya sa dague sur la couverture râpée de la selle et la plongea jusqu'à la garde et, d'un mouvement de droite à gauche, pratiqua une large ouverture. Un peu de sang s'écoula quand il retira la lame, suivi d'un jet d'eau verdâtre et malodorante dont il remplit à ras bord la deuxième *gerba*. Il se boucha le nez, appliqua ses lèvres sur la plaie et but directement le breuvage répugnant, mais salvateur, qu'il absorba jusqu'à la dernière goutte. Son estomac était près d'éclater.

Il réprima sa nausée, s'efforçant de penser à autre chose. Il dut faire appel à tout son instinct de survie pour oublier l'odeur et le goût d'une eau qui était restée plus de cinq jours dans le ventre du chameau.

Enfin, il s'endormit.

— Il est mort... pesta le lieutenant Rahman. Il doit être mort. Voilà quatre jours qu'il ne bouge pas. On dirait qu'il s'est changé en statue de sel.

— Voulez-vous que j'aie vérifié ? offrit un soldat qui pensait à ses galons de caporal. La chaleur commence à baisser...

Le lieutenant refusa. Il sortit son briquet à amadou, alluma sa pipe.

— Je me méfie de ce Targui... Je ne veux pas qu'il te tue dans l'obscurité.

— On ne peut pas passer notre vie ici... lui fit remarquer le soldat. Il nous reste de l'eau pour trois jours.

— Je sais... Demain, si rien n'a changé, chacun des quatre groupes enverra un homme. Il ne faut pas nous exposer stupidement.

Une fois seul, il se demanda si le plus grand risque n'était pas justement de rester dans l'expectative ; ce serait faire le jeu du Targui. Il n'arrivait toujours pas à deviner les intentions de ce dernier et avait peine à croire qu'il avait décidé de se laisser mourir sans livrer bataille. Gacel Sayah était, d'après ce qu'il savait, un noble *Imouharh*, presque un prince parmi les siens, l'un de ces rares Touaregs capables d'explorer la « terre vide » et d'en revenir, et dont la conception de l'honneur et de la liberté pouvait l'amener à affronter une armée pour venger une offense. Un tel homme, se sentant piégé, ne saurait demeurer passif. Pour les musulmans, celui qui attende à sa vie renonce au paradis. Peut-être le fugitif n'était-il pas un croyant fervent. Quoi qu'il en soit, le lieutenant Rahman ne l'imaginait pas se tuant d'une balle, se coupant les veines ou attendant tranquillement le trépas sous le soleil.

Il avait un plan. Un plan à la fois machiavélique et très simple pour lequel il allait utiliser ce qu'il avait à sa disposition. Avant même de naître, les Targuis savent tirer parti de la nature. Rahman avait beau se creuser la tête, il ne devinait pas sa stratégie. L'assiégé, à coup sûr, était en train de jouer avec leur fatigue. Il misait d'autre part sur leur certitude qu'aucun être humain ne pourrait résister aussi longtemps à la soif. Son jeu consistait à les persuader qu'ils ne guettaient plus qu'un cadavre. Ainsi, sans s'en rendre compte, ils relâcheraient leur vigilance. Alors, il leur glisserait entre les doigts et disparaîtrait dans l'immensité insondable du désert.

Un tel raisonnement était logique, mais dès que Rahman se persuadait de sa justesse, la chaleur insupportable qu'il avait endurée dans la saline lui revenait en mémoire. Il se mettait à évaluer la quantité d'eau nécessaire à la survie d'un homme, même d'un Targui, dans un endroit pareil, et était obligé d'en déduire que ses supputations ne tenaient pas.

— Il est mort... se répéta-t-il, furieux contre lui-même, contre son impuissance. Le bougre de fils de pute doit être mort !

Or, Gacel Sayah était vivant.

Immobile, aussi immobile qu'il était resté pendant quatre jours et presque quatre nuits, il assista au coucher du soleil.

Avec l'obscurité, il allait agir. C'était comme si son esprit resurgissait de l'étrange assoupissement où il l'avait délibérément plongé dans l'espoir d'abolir tout besoin, de n'être plus que plante laiteuse, roche de l'erg, grain de sel parmi les milliards de la *sebhka*. Il avait cessé de boire, de transpirer et même d'uriner.

C'était comme si les pores de sa peau s'étaient fermés ; il avait l'impression que sa vessie ne communiquait plus avec l'extérieur, que son sang était compact, les battements de son cœur réduits au minimum.

Il avait dû arrêter de penser, de se souvenir, d'imaginer : corps et esprit dépendaient l'un de l'autre, et le simple fait de se remémorer Leïla, de songer à un puits d'eau claire ou de rêver qu'il s'était échappé de cet enfer le tirait de son ataraxie.

Il émergea progressivement, rouvrit les yeux. Son sang se remit à circuler, son esprit redevint actif, ses muscles retrouvèrent leur vigueur et leur souplesse.

Il bougea un bras, l'autre, puis les jambes et la tête, se traîna hors du refuge ; dans l'obscurité, il se mit debout en prenant appui sur le cadavre déjà nauséabond du chameau.

Il prit sa *gerba* et dut faire un effort de volonté pour avaler, une fois encore, le liquide qui ressemblait plus à un mélange de blanc d'œuf et de bile qu'à de l'eau. Après avoir ôté la selle du dos de l'animal, il découpa la peau de sa bosse pour en extraire la graisse blanchâtre et froide qu'il se mit en devoir de manger.

Sa fidèle monture lui rendait un ultime service : morte, elle lui offrait son sang, son eau et son suif.

Une heure plus tard, la nuit était complète. Il rassembla ses armes, ses gourdes et, de son pas régulier, s'achemina vers l'ouest.

Il avait enlevé sa gandoura bleue, ne gardant que la blanche : tache claire glissant silencieusement sur le blanc du sel éclairé par la lune, on n'aurait pas pu le distinguer à plus de vingt mètres.

Il aperçut le talus au moment où les premiers moustiques se manifestaient et s'enveloppa de la tête aux pieds dans ses vêtements pour éviter autant que possible les piqûres des myriades d'insectes qui bourdonnaient furieusement.

La croûte de sel devenant mince et dangereuse, il ne put que s'en remettre à Allah. Enfin son pied se posa sur une roche et, sans plus même se soucier des scorpions, il chercha un passage pour se hisser jusqu'en haut.

Une très légère rafale de vent le cueillit au visage quand il passa la tête au-dessus du rebord de l'erg. Harassé, il se laissa tomber sur le sable, bénissant le Créateur de lui avoir permis d'échapper au piège de sel – ce dont il avait presque douté.

Il prit le temps de se reposer, puis rampa sur cinq cents mètres dans la direction opposée à la saline.

Pas une fois il ne leva la tête au-dessus du niveau des roches, pas même quand un petit serpent fila sous son nez.

Il se mit sur le dos pour évaluer, d'après les étoiles, le temps qu'il restait avant le lever du jour. Il chercha ensuite autour de lui et trouva le lieu approprié : trois mètres carrés de gros gravier complètement entourés de petits rochers noirs. À l'aide de sa dague, il creusa une fosse. Le soleil commençait à poindre quand il s'y coucha et se recouvrit de gravier, ne laissant dépasser que les yeux, le nez et la bouche, qui, aux pires heures de la matinée, seraient protégés par l'ombre des rochers.

Quelqu'un aurait pu uriner à trois mètres sans se douter que là, quasiment sous ses pieds, un homme se cachait.

Chaque matin, quand la Jeep s'approchait de nouveau du bord de la *sebhka*, Rahman était traversé de sentiments contradictoires. La forme immobile serait-elle toujours au même endroit ou

n'y serait-elle plus ?

Le lieutenant, chaque matin, éprouvait fureur et impuissance, maudissant à voix haute ce sale « Fils du Vent » qui se moquait de lui ; mais au fond, il se sentait plutôt satisfait de constater qu'il ne s'était pas trompé au sujet du Targui.

— Il faut beaucoup de courage pour se laisser rôti de cette façon avant d'aller finir en prison. Beaucoup de courage... Et d'ailleurs, il doit être mort.

La voix du sergent Malik lui parvint, impatiente :

— Il est parti, mon lieutenant... Rien n'a changé, d'ici, mais je suis sûr qu'il s'est échappé.

— Dans quelle direction ? répondit Rahman, de mauvaise humeur. Où peut-il aller sans eau et sans chameau ?... À moins que ce ne soit pas un chameau ?

— Si. C'en est un. Et ce qui est à côté semble être un homme, mais ça pourrait aussi être un mannequin. Je demande respectueusement la permission d'aller le chercher.

— D'accord... lâcha son supérieur. Cette nuit.

— Maintenant !

— Écoutez, sergent ! C'est moi qui commande. Vous irez au crépuscule, et je vous veux de retour à l'aube. C'est clair ?

— Très clair, monsieur.

— Pour vous aussi, Akhamouk ?

— Je vous ai entendu, mon lieutenant.

— Saoud... ?

— J'enverrai un homme à la tombée de la nuit.

— Alors d'accord. Demain, je veux rentrer à Tidikelt... J'en ai assez de ce Targui, de cette chaleur et de cette situation absurde. S'il n'est pas mort et qu'il ne veut pas se rendre, tuez-le.

Presque aussitôt, il regretta ses paroles. Malik, qui n'attendait que cette occasion, ne manquerait pas de le prendre au mot, mais il ne pouvait plus se dédire.

C'était sans doute la meilleure solution, puisque le Targui préférait la mort à la prison.

Il se représenta cet homme de haute stature, aux gestes nobles et au discours maîtrisé, dont seul le sens du devoir dictait ses actions, jeté parmi la racaille des pénitenciers ; non, jamais il n'y résisterait.

Rahman ne se faisait pas d'illusions sur ses compatriotes, des gens brutaux et primaires pour la plupart. Pendant plus de cent ans, ils avaient été soumis aux colonisateurs français qui les avaient maintenus dans l'ignorance. Bien qu'ils se considérassent désormais libres, ces années d'indépendance étaient loin d'avoir rehaussé leur niveau. Au contraire, trop souvent, la liberté avait dégénéré en licence pure et simple.

Dans ce climat d'anarchie, de crise et d'instabilité, le pouvoir semblait davantage servir sa propre cupidité que la nation.

Les geôles étaient peuplées autant d'opposants politiques que de bandits. En aucun cas, ce Targui, né pour vivre dans les espaces sans limites, n'y avait sa place.

Sur le front de Gacel, de grosses gouttes de sueur commencèrent à rouler ; l'ombre du rocher avait cessé de le protéger. Il se contenta d'ouvrir les yeux et d'inspecter les alentours.

Il avait dormi sans remuer un grain de sable, insensible à la chaleur, aux mouches et même au passage d'un lézard vert et blanc sur son visage. De ses petits yeux ronds, le reptile, juché sur l'un des rochers, fixa longuement cet étrange animal qu'il venait de fouler.

Gacel prêta l'oreille. Le vent ne portait aucune rumeur de voix humaines. Le soleil à son zénith lui indiqua que c'était l'heure de la *gaila* ; rares sont ceux qui résistent au besoin de piquer un somme. Il souleva la tête, balaya l'horizon du regard. À un kilomètre environ vers le sud, juste au bord de la saline, il repéra un véhicule flanqué d'une grande bâche inclinée que tendaient deux longues cordes attachées à des pierres : il y avait la place sous cet abri pour une demi-douzaine d'hommes.

Il vit, de dos, une sentinelle surveillant la saline, mais ne put distinguer combien de soldats se reposaient.

Les autres véhicules et leurs équipages se trouvant très loin, il n'avait pas lieu de s'en soucier.

Ses ennemis étaient là : ils y resteraient jusqu'à ce que les moustiques les chassent, une fois de plus, vers l'intérieur de l'erg.

Il se prit à sourire en imaginant leur tête s'ils soupçonnaient qu'il les tenait à portée de son fusil et que, à cette heure, il pourrait facilement se glisser comme un reptile de rocher en rocher, égorger la sentinelle et tous ceux qui dormaient.

Il se borna toutefois à replacer l'un des rochers de façon à se protéger de la chaleur qu'atténuait déjà une légère brise. Dans l'erg il était chez lui. Plus d'une fois il était resté ainsi, enterré des journées entières à attendre un troupeau de gazelles broutant la végétation de quelque *grara*. Il les laissait s'approcher presque jusqu'à pouvoir leur cracher sur le museau, puis, levant son fusil, les abattait d'une balle.

Il avait procédé de la sorte pour en finir avec l'énorme guépard qui dévorait ses chèvres. On eût dit que cet animal féroce et rusé pressentait le danger ou qu'il était protégé par un génie maléfique. Il attaquait toujours quand le bétail était gardé par un berger sans défense, se volatilisait dès que Gacel accourait avec son fusil. C'est pourquoi, trois jours durant, il s'était enfoui dans le sable avant que son fils aîné n'arrivât avec le troupeau, et avait guetté le fauve.

Il le vit venir, rampant de buisson en buisson, tellement aplati sur le sol et silencieux que ni l'enfant, ni les chèvres ne se doutaient de sa présence. Au moment où l'animal s'apprêtait à bondir, il fit feu et l'atteignit en pleine tête. Le trophée – l'un de ses motifs de fierté – suscitait l'admiration des visiteurs, et la façon dont il avait tué la bête fit qu'on le surnomma « le Chasseur ».

Des quatre points cardinaux, les quatre hommes se mirent en marche. La consigne était de cerner le Targui à minuit, d'en finir avec lui en dernier recours, et d'être de retour à l'aube.

Le sergent-major Malik al-Haïderi tenait bien sûr à y aller lui-même. Fusil en bandoulière, il s'engagea dans la *sebhka* par le chemin qu'avait frayé le fugitif. Il était cependant convaincu que le sale « Fils du Vent » avait déjà disparu.

Quand et où, bien malin qui aurait pu le dire, d'autant que le puits le plus proche se trouvait près des contreforts des monts Sidi el-Madia, à plus de cent kilomètres.

« Un jour, on retrouvera son cadavre desséché, si les hyènes et les chacals ne l'ont pas dévoré », se dit-il. Néanmoins, il n'oubliait pas que cet homme était allé deux fois dans la « terre vide ». Cent kilomètres d'erg n'étaient sans doute pas au-dessus des forces du Targui, toutefois, Malik l'attendrait au puits.

Le sergent-major faisait de cette traque une affaire personnelle qui dépassait le simple désir d'éviter que les autorités s'en mêlent. L'homme s'était moqué de lui à Adoras, avait égorgé le capitaine sous son nez, l'avait fait courir comme un abruti d'un bout à l'autre du désert et venait de lui tenir la dragée haute pendant cinq jours.

Il n'ignorait pas que ses hommes murmuraient dans son dos. De retour à l'oasis, on raconterait que le terrible sergent-major avait été roulé dans la farine par un Targui analphabète. Sans le climat de terreur qu'il imposait à cette troupe indocile, plus d'un tenterait de fuir. Liquider un sergent ne serait pas difficile quand on pouvait tuer impunément un capitaine...

Au crépuscule, l'ordre fut donné de se retirer vers l'intérieur. Pendant que les soldats démontaient la tente, le lieutenant Rahman braquait nerveusement ses jumelles sur le centre de la saline.

Personne ne posa de question. À quoi bon, puisque les morts n'ont pas l'habitude de marcher ? S'il avait eu le courage de se laisser griller par le soleil, son corps momifié ainsi que celui de son chameau seraient recouverts par le sel. On le découvrirait des centaines d'années après, on s'interrogerait sur la raison qui l'avait poussé à choisir une fin si étrange.

Ainsi, une fois son peuple disparu, il deviendrait le symbole du Touareg.

« On en fera une légende, se dit Rahman, comme pour Omar Mouktar ou Hamodou... Et on se rappellera que, jadis, tous les *Imohags* étaient tels que lui. »

La voix d'un de ses hommes le ramena à la réalité.

— Quand vous voudrez, mon lieutenant...

Le campement fut dressé au même endroit que les nuits précédentes. Tandis que le dîner se préparait, il appela la base. Souad lui répondit aussitôt :

— Tu l'as capturé ?

— Non. Pas encore.

Après un silence, elle avoua :

— Je mentirais si je te disais que je le regrette... Tu rentres demain ?

— Que faire d'autre ? Nous n'avons bientôt plus d'eau.

— Prends soin de toi.

— Quelles nouvelles ?

— Nous avons eu une naissance hier soir... Une petite femelle.

— Voilà une bonne chose. À demain !

Il éteignit la radio, resta quelques instants pensif, l'écouteur en main. Devant lui, l'erg se voilait de teintes grises. Une chamelle était née, et lui, il était là, à poursuivre un insaisissable Targui. À l'évidence, il s'agissait d'une semaine remarquablement active au poste militaire de Tidikelt où il ne se passait jamais rien.

Il se demanda une fois de plus si c'était bien ça qu'il avait espéré en entrant à l'académie militaire. Il repensa au colonel Duperey. Il rêvait d'imiter ses hauts faits, se voyait rédempteur des tribus nomades qui, elles, évitaient tout contact avec les militaires. Pour les indigènes, ils n'étaient qu'étrangers sans vergogne, réquisitionnant les chameaux, occupant les puits, s'en prenant aux femmes.

Le ricanement d'une hyène se fit entendre au loin, les premières étoiles parurent. Rahman ne se lassait pas d'admirer la féerie du ciel nocturne : ce spectacle lui redonnait courage après l'ennui mortel d'une journée à Tidikelt. « Les Touaregs piquent les étoiles à la pointe de leurs lances pour éclairer les chemins... » Cette belle image rendait bien l'impression de proximité qu'on avait en contemplant les astres dans le désert. Depuis son enfance, trois choses l'avaient toujours fasciné : les feux de joie, pour l'extase qu'ils lui procuraient ; la véhémence de la mer contre les rochers, qui le transportait dans le monde de ses souvenirs ; le firmament scintillant, qui lui apportait la paix.

L'éclat métallique jaillit de l'ombre.

Ils n'en croyaient pas leurs yeux. Il ne s'était pas changé en statue de sel, mais se tenait debout devant eux, bien vivant, l'arme à la main, un pistolet d'ordonnance passé dans la ceinture. À son seul regard, ils comprirent qu'il n'hésiterait pas à tirer.

— De l'eau ! ordonna-t-il.

L'un des soldats, d'une main tremblante, lui tendit une gourde. Le Targui avait reculé de deux pas. Son voile légèrement relevé, il but avec avidité, sans les quitter des yeux, le fusil toujours pointé.

Le lieutenant ébaucha un mouvement ; son revolver, dans son étui, se trouvait sur le siège de la Jeep. L'arme du Targui le visa. Il s'immobilisa instantanément, regrettant son geste ; le capitaine Kaleb ne méritait pas qu'on risquât sa vie pour lui.

— Je te croyais mort.

— Je sais. Moi aussi, à un moment, je l'ai cru.

Allongeant le bras, le Targui prit l'assiette de l'un des soldats. Il mangea avec les doigts, son *litham* à peine relevé.

— Mais je suis un *Imohag*, poursuivit-il. Le désert me respecte.

— Je vois. Tout autre y serait resté. Que penses-tu faire à présent ?

Gacel indiqua de la tête le véhicule.

— Tu vas me conduire aux monts Sidi el-Madia. Là, personne ne me trouvera.

— Et si je refuse ?

— Je serai obligé de te tuer et l'un d'eux m'emmènera.

— Pas si je le leur interdis.

Les paroles du lieutenant étaient stupides.

— Ils ne t'obéiront pas lorsque tu seras mort. Je n'ai rien contre eux... Ni contre toi. Il faut savoir quand on gagne et quand on perd. Tu as perdu.

Le lieutenant Rahman acquiesça.

— Tu as raison. J'ai perdu. Demain matin, je t'emmènerai à Sidi el-Madia.

— Non, pas demain matin. Maintenant !

— Maintenant ?... De nuit ?

— La lune se lèvera bientôt.

— Tu es fou ! C'est déjà difficile de rouler sur l'erg en plein jour... Les pierres déchirent les pneus, cassent les essieux. La nuit, on ne fera même pas un kilomètre.

Le Targui ne répondit pas tout de suite. Il s'était emparé de l'assiette du deuxième soldat. Assis par terre, jambes croisées, le fusil appuyé sur le genou, il avalait goulûment, s'étranglant presque.

— Écoute... Si nous arrivons au puits de Sidi el-Madia, tu vivras. Sinon, je te tuerai, même si tu n'es pour rien dans tout ça. Souviens-toi que je suis un *Imouharh* et que je tiens toujours parole.

— Prenez garde, mon lieutenant, dit le plus jeune des soldats. Il est fou. Je le crois capable de faire ce qu'il dit.

Pour toute réaction, le Targui dirigea sur lui son arme.

— Déshabille-toi !

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Que tu te déshabilles... Et toi aussi, ajouta-t-il en visant l'autre.

Ils hésitèrent, tentèrent de protester, mais le Targui avait parlé avec tant d'autorité qu'ils durent obtempérer.

— Les bottes aussi.

Leurs effets furent entassés devant Gacel qui les jeta à l'arrière de la Jeep. Il s'y installa, fit un signe de la tête à Rahman.

— La lune s'est levée... Allons-y !

Le lieutenant considéra ses hommes entièrement nus et se sentit gagné par un profond sentiment de révolte. Un instant, il fut sur le point de s'opposer, échangea un regard de connivence avec eux, mais ils le dissuadèrent d'un geste. Le plus jeune, se voulant rassurant, dit d'un ton fatigué :

— Ne vous en faites pas pour nous, mon lieutenant... Akhamouk viendra nous chercher.

— Mais vous allez mourir de froid à l'aube... Donne-leur au moins une couverture, demanda-t-il à Gacel.

Le Targui sembla près d'accepter, cependant, se ravisant, il lâcha, ironique :

— Qu'ils s'enfouissent dans le sable. Ça protège du froid et c'est recommandé pour maigrir.

Rahman fit à contrecœur le salut militaire. Il mit le moteur en marche, alluma les phares, quand le canon du fusil s'enfonça dans ses côtes.

— Pas de lumière !

Il éteignit, résigné.

— Tu es fou... ! Complètement fou.

Il se donna quelques secondes, de quoi se réhabituer à l'obscurité, puis démarra précautionneusement, penché en avant pour essayer de repérer les obstacles. Au bout de trois heures, Gacel l'autorisa à mettre les phares. Ils roulèrent plus vite, mais ne tardèrent pas à crever un pneu.

Maudissant son sort, le lieutenant, en sueur, changea la roue sous la menace du fusil. L'idée le traversa de lui lancer la manivelle pour provoquer un corps à corps et en finir avec une situation pénible, toutefois, le Targui, plus grand et plus fort, avait sur lui, outre le fusil, un pistolet, une épée et une dague. Mieux valait renoncer à ses galons plutôt que de se faire tuer à vingt-huit ans par quelqu'un dont en plus on partageait les idées.

À minuit pile, les quatre hommes se retrouvèrent autour du chameau mort. Ils ne furent pas étonnés de ne trouver personne. Le sergent-major Malik al-Haïderi laissa éclater sa rage. Contre le

Targui, et surtout contre le « petit lieutenant » qui s'était laissé berner comme un novice.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda un des soldats.

— Ce que veut le lieutenant, je n'en sais rien, mais moi, avec ou sans son accord, je vais guetter ce fils de pute au puits de Sidi el-Madia. Même un Targui ne peut tenir si longtemps sans boire.

Un vétéran, qui avait examiné le cadavre du méhari à la lumière de sa lampe, remarqua la blessure au ventre.

— De l'eau, il en a... corrigea-t-il. Une eau repoussante, qui tuerait n'importe qui, mais les Touaregs sont capables de survivre avec ça. Il a bu aussi son sang. On ne le retrouvera jamais...

D'après le degré de décomposition, le Targui avait sacrifié sa bête deux jours auparavant. À supposer qu'il fût parti tout de suite, son avance serait énorme ; s'il avait attendu une journée de plus pour endormir leur vigilance, il était encore temps de lui couper le passage.

Hors de question de l'intercepter dans l'erg, sans sa monture, il s'enterrerait sous le sable à la moindre alerte. D'un autre côté, l'eau fétide du chameau ne tarderait pas à se corrompre dans son ventre et il lui faudrait impérativement se réapprovisionner. En creusant dans les *abankor* du massif montagneux, on arrivait parfois à tirer quelques gorgées d'un liquide terreux et saumâtre, cependant, pas de quoi survivre.

Si Malik contrôlait le puits, il forcerait la reddition du Targui ou le condamnerait à périr. Dans sa hâte, il courut presque. Tant d'années dans le désert avaient développé son sens de l'orientation. Malgré l'absence de lune, déjà engloutie à l'horizon, il atteignit le talus une heure avant l'aube. Il grimpa comme il put, dans le vrombissement féroce des moustiques. Criant comme un dément, il arriva, hors d'haleine, jusqu'à ses hommes qui l'entourèrent, effrayés.

— Qu'est-ce qui s'est passé... ?

— Il est parti, bien sûr. Tu en doutais ?

— Et maintenant ?

En guise de réponse, le sergent avait allumé la radio et appelait avec insistance :

— Mon lieutenant ! Vous m'entendez ?

Il essaya cinq fois, lâcha un juron, puis mit le moteur en marche.

— Il est tellement stupide qu'il est capable de s'être endormi... Allons-y !

Cap au nord-ouest, la Jeep cahotait si fort sur les pierres que les hommes manquaient à tout instant d'être éjectés.

Au lever du jour, Rahman s'arrêta pour remplir le réservoir. Il vida le bidon et le retourna pour que Gacel vît qu'il ne mentait pas.

— On n'aura bientôt plus d'essence...

Assis à l'arrière, Gacel observait la ligne brisée qui prenait forme à l'horizon. Déjà teinté de rouges et d'ocres, le massif de Sidi el-Madia se dressait devant eux, comme issu des profondeurs de la terre.

Ses sommets, que le vent balayait depuis des millions d'années, n'étaient que roches nues, luisantes, lézardées de crevasses. Les voyageurs assurent que, à l'aube, on y entend des voix et des lamentations : ce sont en réalité les pierres qui éclatent sous l'effet des brusques écarts de température.

Le Créateur semblait s'être obstiné à jeter pêle-mêle sur cette région les rebuts de son œuvre — rochers, salines, sables, « terres vides ».

Pour Gacel, loin d'être maudites, ces montagnes étaient un labyrinthe où une armée entière aurait pu se cacher.

— Combien d'essence reste-t-il ?

— Pour deux heures... Maximum trois. À cette vitesse, sur l'erg, on consomme beaucoup... Je ne pense pas que nous arrivions au puits.

Gacel fit un geste négatif.

— Nous n'allons pas au puits.

— Mais tu as dit... !

— Je sais ce que j'ai dit. Tu l'as entendu aussi bien que tes hommes... Ils le répéteront aux autres. Dans la saline, ces derniers jours, je me suis demandé comment vous aviez fait pour me trouver alors que j'avais une si grande avance sur vous. Hier je t'ai vu parler dans cet appareil et j'ai compris. Comment ça s'appelle ?

— Radio.

— C'est ça, radio. Mon cousin Souleymane s'en est acheté une. Deux mois à transporter des briques pour se procurer une chose qui fait du bruit ! C'est grâce à ça que vous m'avez trouvé, hein ?

Rahman acquiesça en silence. Gacel arracha l'écouteur, le jeta loin, puis, de la crosse de son arme, détruisit ce qui restait de l'appareil.

— Ce n'est pas juste. Je suis seul et vous êtes nombreux. En plus, vous utilisez des méthodes françaises.

Accroupi à trois pas de la Jeep, le lieutenant se soulageait les entrailles.

— Parfois, j'ai l'impression que tu n'as pas bien saisi la réalité, dit-il avec naturel. Il ne s'agit pas d'une lutte entre toi et nous. Tu as commis un délit et tu dois le payer. On ne peut pas assassiner impunément.

Gacel était descendu de voiture pour satisfaire à son tour ses besoins.

— C'est ce que j'ai dit au capitaine. Il n'aurait pas dû assassiner mon hôte... Personne ne l'a puni pour cela.

C'est moi qui ai dû le faire.

— Le capitaine obéissait à des ordres.

— De qui ?

— Des ordres supérieurs, je suppose... Du gouverneur.

— Et qui est le gouverneur pour donner ces ordres ? Quelle autorité a-t-il sur moi, ma famille, mon campement, mes hôtes... ?

— Celle que lui confère sa qualité de représentant du gouvernement dans la région.

— Quel gouvernement ?

— Celui de la République.

— Qu'est-ce qu'une république ?

Le lieutenant soupira. Il choisit la pierre idoine, s'essuya puis, s'étant relevé, attacha lentement son pantalon.

— Je ne vais tout de même pas t'expliquer maintenant comment fonctionne le monde...

Le Targui, lui aussi, s'essuya à l'aide d'une pierre, il se passa ensuite plusieurs fois du sable sur l'anus.

— Pourquoi pas... ? Tu essaies de m'expliquer que j'ai commis un délit, mais tu ne veux pas me dire en quoi il consiste. C'est absurde.

Rahman s'était versé un peu d'eau dans la petite tasse qui pendait d'une chaîne à l'arrière de la Jeep. Le voyant se rincer la bouche et se laver les mains, Gacel l'arrêta.

— Ne la gaspille pas. Je vais en avoir besoin.

— Tu as peut-être raison... Je devrais t'expliquer que nous ne sommes plus une colonie. De même que tout a changé pour les Touaregs quand les Français sont arrivés ; ça a encore changé maintenant qu'ils sont partis.

— S'ils sont partis, c'est que nous pouvons revenir à nos anciennes traditions.

— Non. Ce n'est pas si simple. Ces cent années ne se sont pas écoulées en vain. Beaucoup de choses se sont passées. Le monde entier s'est transformé.

— Ici, rien n'a changé, répondit Gacel, montrant les alentours. Le désert est toujours le même et le restera encore des siècles. Personne n'est venu me dire : « Voici de l'eau, voici de la nourriture, des munitions et des médicaments. Les "Français" sont partis, nous ne pouvons plus respecter tes coutumes, tes lois et tes traditions qui remontent aux ancêtres de tes ancêtres, mais, en échange, nous allons t'en donner des meilleures et faire en sorte que la vie au Sahara soit plus facile, si facile que tu n'auras plus besoin de ces coutumes... »

Assis sur le marchepied de la Jeep, le lieutenant resta quelques instants la tête basse, contemplant ses bottes, comme s'il se sentait coupable.

— C'est juste... On aurait dû te le dire. Mais nous sommes un pays jeune qui vient d'accéder à l'indépendance. Il nous faudra des années avant de tout adapter à la nouvelle situation.

— Dans ce cas... répliqua Gacel avec sa logique implacable, tant que vous ne serez pas en mesure de tout adapter, le mieux serait que vous respectiez ce qui existe déjà. C'est idiot de détruire sans avoir construit auparavant.

Cette réponse réduisit Rahman à quia. Lui-même n'avait pu qu'assister, impuissant, à la détérioration de la société dans laquelle il était né.

— Laissons tomber. On ne sera jamais d'accord... Tu veux manger quelque chose ?

Sur une réponse affirmative de Gacel, il fouilla dans le garde-manger et ouvrit une boîte de corned-beef qu'ils partagèrent avec des biscuits et un fromage de chèvre dur et sec. Le soleil commençait à chauffer la terre ; les roches noires de Sidi el-Madia où il se reflétait apparurent distinctement.

— Où allons-nous ? demanda enfin le lieutenant.

Gacel indiqua un point sur sa droite.

— Le puits est là. Nous, nous allons vers ce pic de l'autre côté.

— Je suis déjà passé au pied. Impossible de l'escalader.

— Moi je peux. Les monts du Huaila sont pareils. Pires, peut-être ! C'est là que je vais chasser des mouflons. Une fois, j'en ai tué cinq. Nous avons eu de la viande séchée pendant un an et mes enfants dorment sur leurs peaux.

— « Gacel le Chasseur » !... s'exclama le lieutenant en souriant. Tu en es aussi fier que d'être un Targui, n'est-ce pas ?

— Si je n'étais pas ce que je suis, je m'arrangerais pour l'être. Et toi, tu n'es pas fier d'être ce que tu es ?

— Pas trop... reconnut son interlocuteur. En ce moment, je préférerais être de ton côté que du mien. Mais ce n'est pas ainsi que l'on construit un pays.

— Si les pays se construisent en faisant des choses injustes, ça va mal finir pour eux... On ferait mieux d'y aller. Nous avons trop parlé.

Ils se remirent en route, crevèrent une nouvelle fois et, deux heures plus tard, le moteur commença à faiblir. Après une série de bruits bizarres, il s'arrêta complètement à cinq kilomètres du pic où se terminait le grand erg de Tidikelt. Devant la paroi cyclopéenne, lisse et noire, Rahman s'exclama :

— Terminus ! Tu penses vraiment que tu vas grimper par là ?

Gacel approuva de la tête. Il sauta de la Jeep, commença à remplir les havresacs de nourriture et de munitions. Il déchargea les armes, s'assurant qu'il ne restait plus une cartouche dans les culasses, puis, ayant choisi le meilleur fusil, abandonna le sien sur le siège.

— Mon père me l'a offert quand j'étais enfant. Je n'en ai jamais utilisé d'autre... Il est vieux maintenant, les balles de ce calibre sont trop difficiles à trouver.

— Je le conserverai comme une pièce de musée, dit le lieutenant. Je mettrai une plaque : « À appartenu à Gacel Sayah, le "bandit-chasseur" ».

— Je ne suis pas un bandit.

Rahman le rassura d'un sourire.

— Ce n'est qu'une plaisanterie.

— Les plaisanteries sont bonnes pour les veillées autour du feu entre amis. Maintenant je vais te dire quelque chose : ne me poursuis plus, parce que si je te revois, je te tue.

— Si on m'en donne l'ordre, je serai obligé de le faire.

Le Targui, qui était en train de nettoyer sa vieille *gerba*, lui demanda, incrédule :

— Comment peux-tu passer ta vie à attendre des ordres ? Comment peux-tu être un homme libre et dépendre sans arrêt de la volonté des autres ? Si on te dit : « Poursuis un innocent », tu le poursuis. Si on te dit : « Laisse en paix un assassin comme le capitaine », tu le laisses en paix. Je ne comprends pas !

— La vie n'est pas aussi simple qu'elle le paraît dans le désert.

— Alors cette vie-là, ne l'apportez pas dans le désert. Ici, on sait clairement ce qui est bon, mauvais, juste ou injuste.

Il acheva de remplir la *gerba* et les gourdes des soldats. Le bidon d'eau était presque vide.

— Tu me laisses sans eau ? demanda le lieutenant, inquiet. Donne-moi au moins une gourde.

La réponse fut sans appel :

— Je veux que tu sentes ce que j'ai vécu dans la saline. Il n'est pas mauvais de savoir ce que c'est que la soif dans le désert.

— Mais je ne suis pas targui. Je ne peux pas retourner à pied à mon campement. Il est très loin. Je me perdrai. S'il te plaît... !

Gacel resta ferme.

— Tu ne dois pas bouger d’ici, lui conseilla-t-il. Quand j’arriverai aux montagnes, tu pourras faire du feu avec les couvertures et les vêtements de tes soldats. Ils verront la fumée et ils viendront te chercher. Tu me donnes ta parole que tu attendras que j’arrive là-haut ?

Le lieutenant acquiesça et, sans un mot, l’observa. Gacel était prêt à partir avec *gerba*, gourdes, havresacs et armes. Sans se soucier du poids ni de la chaleur, il s’éloigna d’un pas rapide et résolu.

Il était déjà à une centaine de mètres quand Rahman donna un long coup de klaxon, l’obligeant à se retourner.

— Bonne chance !...

Le Targui lui fit un signe de la main et continua son chemin.

« Les palmiers aiment avoir la tête dans le feu et les pieds dans l'eau », dit un vieil adage. À El-Akab, plus de vingt mille palmiers déploient avec superbe leurs éventails de verdure, se jouant de la chaleur accablante. Dans le plus bel oasis du Sahara, l'eau fraîche abonde et les puits sont innombrables.

De l'immense bureau du gouverneur Hassan ben Koufra, la vue était spectaculaire. Derrière les épaisses vitres protégées par des voilages d'un blanc immaculé, la température, invariable quelle que soit la saison, était quasiment glaciale. Le gouverneur ne pouvait travailler dans d'autres conditions.

Dans cette pièce, un verre de thé dans une main, un Davidoff dans l'autre, le désert était en quelque sorte supportable. Et même, parfois – au crépuscule, quand le soleil se reposait un moment sur la cime des palmiers avant de se cacher derrière le minaret de la mosquée –, on se serait cru au paradis.

Le jardin sous ses balcons, où les parterres de roses et d'œillets rivalisaient avec les pommiers et les citronniers, avait été dessiné, raconte-t-on, par le colonel Duperey lui-même, à l'époque où il avait fait construire le palais. Les tourterelles, par milliers, roucoulaient dans l'ombre des grands cyprès où s'arrêtaient aussi les oiseaux migrateurs.

El-Akab était la capitale d'une province qui à elle seule couvrait une superficie plus vaste que maint pays européen.

Parfait, à l'image du décor, le geste mesuré, le verbe tranchant, le gouverneur Hassan ben Koufra exerçait sur son empire un pouvoir aussi absolu qu'un vice-roi.

On aurait pu croire, à son sourire, qu'il félicitait quelqu'un.

— Vous êtes un incapable, lieutenant. Si une douzaine d'hommes ne suffissent pas pour vous emparer d'un fugitif armé d'un vieux fusil, que faut-il alors ? Une division ?

— Je n'ai pas voulu risquer des vies, Excellence. Je vous l'ai déjà dit. Avec son vieux fusil, il nous aurait abattus l'un après l'autre sans nous laisser une chance d'approcher. C'est un tireur dont l'adresse est légendaire, contrairement à nos hommes... Nous avons ordre de ne pas gaspiller les munitions.

Le gouverneur, qui se tenait jusqu'alors près de la fenêtre, s'approcha de son imposante table de travail.

— Je sais. C'est moi qui ai donné cet ordre. À quoi bon former des recrues destinées à regagner leurs familles au bout d'un an ? Il n'y a pas de guerre en vue. Du moment qu'ils savent appuyer sur la détente... c'est amplement suffisant.

— Mais cela n'a pas suffi, Excellence, répondit le lieutenant, déglutissant avec peine. Et pardonnez-moi mon audace : dans le désert, la vie d'un homme dépend souvent de sa dextérité à manier les armes. C'était précisément le cas.

Personne n'avait jamais pu faire perdre contenance à Hassan ben Koufra, qui répliqua :

— Écoutez, lieutenant, je vous parle en toute liberté parce que je ne suis pas un militaire. Respecter la vie des soldats me paraît fort louable, mais, dans ce cas précis, ces soldats doivent avant tout faire leur devoir. Il y va de l'honneur de l'armée. Permettre qu'un Bédouin tue un capitaine et l'un de nos guides, dépouille et dénude deux soldats avant de se faire conduire à travers le désert par un lieutenant ! Vous êtes complètement discrédité, ainsi que les forces armées, et moi par la même occasion, en tant qu'autorité suprême de la province.

Le lieutenant Rahman approuva sans mot dire ; il réprima un frisson. Son uniforme était trop léger

pour une pièce climatisée. Il s'efforça néanmoins de parler avec fermeté et calme.

— On a sollicité mon concours pour attraper un homme qui devait être jugé, Excellence, non pour le tuer comme un chien. Il m'aurait fallu des ordres clairs et concrets de mes supérieurs pour que j'agisse en policier. J'ai voulu me montrer coopératif, je reconnais que les résultats sont fâcheux. Sincèrement, je pense qu'il aurait été pire de revenir avec cinq cadavres.

Le gouverneur, du bout des lèvres, fit mine de lui donner raison, puis se renversa dans son siège, comme pour mettre fin à la conversation.

— C'était à moi de décider. D'après les rumeurs qui me parviennent, les cadavres eussent été préférables. Nous avons réussi à hériter du respect que les Français avaient su imposer aux tribus nomades. Voilà que, pour la première fois, grâce à ce Bédouin et à l'ineptie dont vous avez fait preuve, tout cela vole en éclats. Ce n'est pas bon. Non, ce n'est pas bon.

— Je suis désolé...

— Désolé ? Vous allez l'être encore plus, je vous l'assure. À compter d'aujourd'hui, vous êtes muté au poste d'Adoras en remplacement du capitaine Kaleb al-Fassi.

La sueur froide qui envahit Rahman n'avait rien à voir avec la température. Ses jambes s'entrechoquaient presque.

— Adoras ! répéta-t-il, incrédule. C'est injuste, Excellence. J'ai peut-être commis une erreur, mais certainement pas un délit.

— Adoras n'est pas une prison, lui fit remarquer suavement son interlocuteur. Ce n'est qu'un poste avancé. Il entre dans mes attributions d'y envoyer qui me semble convenir.

— Mais tout le monde sait que c'est un lieu réservé aux malfaiteurs... La lie de l'armée !

Avec indifférence, le gouverneur se mit à étudier un rapport auquel il feignit de s'intéresser vivement. Sans lever les yeux, il déclara :

— Ce n'est qu'une opinion, non un fait officiellement reconnu... Vous avez un mois pour vous préparer et organiser votre transfert.

Le lieutenant Rahman s'apprêtait à ajouter quelque chose, cependant, comprenant que c'était inutile, il salua avec raideur et se dirigea vers la porte. Le tremblement de ses jambes s'était accentué ; il priait le ciel de lui donner la force de sortir avant de s'écrouler devant ce fils de chienne.

Une fois dehors, il dut s'arrêter quelques instants, le front appuyé sur l'une des colonnes de marbre ; il ne se sentait pas capable de descendre le majestueux escalier sous l'œil des quelque vingt fonctionnaires qui s'affairaient dans le bâtiment. Il avait l'impression qu'il allait rouler jusqu'en bas.

Quelqu'un passa sans bruit, frappa et pénétra dans le bureau, refermant la porte derrière lui.

Le gouverneur avait délaissé le rapport ; assis dans son fauteuil, il contemplait le minaret. Inclinant légèrement la tête, il s'adressa au nouveau venu qui s'était arrêté avec respect au bord du tapis.

— Que se passe-t-il, Anouar ?

— Aucune nouvelle du Targui, Excellence. Il a disparu.

— Ça ne m'étonne pas... Ces « Fils du Vent » sont capables de parcourir le désert de bout en bout en un mois. Il sera retourné chez les siens. Savons-nous au moins qui c'est exactement ?

— Gacel Sayah, un *Imouharh* des Kel Taguelmoust. Il nomadise sur un vaste territoire autour des monts du Huaila.

Après avoir jeté un regard sur la grande carte fixée au mur, le gouverneur Hassan ben Koufra secoua la tête d'un air pessimiste.

— Les monts du Huaila ! À cheval sur la frontière...

— La frontière dans cette zone est pratiquement inexistante, monsieur. Personne ne l’a déterminée avec précision.

— Rien n’est délimité avec exactitude, là-bas, fit remarquer le gouverneur, se levant pour arpenter l’immense bureau. Chercher un Targui dans ces régions désolées, c’est chercher un poisson dans l’océan.

Il se tourna vers son subordonné.

— Affaire classée.

Anouar al-Mokhri était le diligent secrétaire du gouverneur depuis plus de huit ans ; sa désapprobation s’exprima par une grimace.

— Ça ne va pas leur plaire, aux militaires, Excellence... Il a assassiné un capitaine...

— Le capitaine Kaleb al-Fassi était méprisé, lui rappela le gouverneur en allumant un autre cigare. C’était une fripouille... de même que le sergent Malik al-Haïderi...

— Seules les gens de cette sorte sont capables de maîtriser la racaille d’Adoras.

— Maintenant ce sera au lieutenant Rahman de le faire.

— Rahman ? s’étonna al-Mokhri. Vous avez muté Rahman à Adoras ? Il ne tiendra pas trois mois. C’est pour ça qu’il était près de tourner de l’œil tout à l’heure. Ils finiront par le violer avant de lui couper la gorge.

Le gouverneur s’était laissé tomber dans l’un des profonds fauteuils de cuir noir, à l’angle de la pièce ; il envoya la fumée de son cigare vers le plafond.

— Peut-être pas... Peut-être qu’il se dégourdira, qu’il luttera pour sa vie et qu’il comprendra qu’on ne peut pas venir ici pour lire des romans et imiter Duperey. J’ai été chargé d’une mission : balayer de cette région les vestiges du vieux romantisme décadent et du paternalisme malsain, et mettre tout en œuvre pour le bien de la nation. Ici, il y a du pétrole, du fer, du cuivre, des phosphates et mille autres richesses dont nous avons besoin si nous voulons devenir un pays puissant, progressiste et moderne... Ce n’est pas avec des hommes comme le lieutenant Rahman que j’y arriverai, mais avec des types tels que Malik ou le capitaine Kaleb... Si désolant que soit le constat, les Touaregs n’ont pas de raison d’exister en plein XXe siècle, pas plus que les Indiens d’Amazonie ou, autrefois, les Peaux-Rouges d’Amérique. Imagine-t-on les Sioux en liberté sur la prairie du Middle West, pourchassant les troupeaux de bisons entre les puits de pétrole et les centrales nucléaires ? Certaines formes de vie sont parvenues au terme de leur cycle historique, elles sont condamnées à disparaître. Que nous le voulions ou non, c’est le cas de nos nomades. Ils s’adapteront ou ils seront exterminés.

— Vous êtes dur...

— C’était dur aussi quand nous avons commencé à dire qu’il fallait expulser les Français qui vivaient avec nous depuis cent trente ans. Nombre d’entre eux étaient même des amis personnels, nous avions été à l’école ensemble, je les appelais par leur prénom. Mais le moment était arrivé d’en finir, sans états d’âme ni attendrissement, et nous l’avons fait. Il y a des choses qui passent avant la morale bourgeoise, et celle-ci en est une. Le président a été très clair là-dessus, il me l’a dit comme ça : « Hassan, les nomades sont une minorité condamnée à l’extinction. Transformons-les en travailleurs utiles ou précipitons leur disparition, cela leur évitera des souffrances et à nous des problèmes... »

— Pourtant, dans son dernier discours...

— Allons, Anouar... Ce sont des choses qui ne se disent pas en public, alors qu’une partie de ces nomades écoutent et que le monde entier observe notre évolution depuis que nous sommes indépendants... Les Américains, par exemple, sont devenus les champions des droits de l’homme au

moment même où ils portaient le coup de grâce à leurs derniers Indiens.

— C'étaient d'autres temps.

— Et des circonstances identiques. Une nation nouvelle qui, ayant besoin d'exploiter toutes ses richesses, se voit dans l'obligation de se débarrasser d'une catégorie de population improductive... Nous, au moins, nous leur donnerons l'occasion de s'intégrer. Nous ne les anéantirons pas, nous ne les enfermerons pas dans des réserves...

— Et ceux qui refusent, comme ce Gacel ? Ceux qui continuent à croire que les anciennes coutumes ont force de loi dans le désert ? Qu'allons-nous en faire ? Les massacrer à coups de carabine comme les Peaux-Rouges ?

— Non, bien sûr... Simplement les expulser. N'avez-vous pas dit que les frontières, dans le désert, sont floues, et que ces gens n'en tiennent pas compte ?... Qu'ils les traversent... Qu'ils aillent rejoindre leurs frères des pays voisins... S'ils restent, qu'ils s'adaptent à notre façon de vivre, sinon, ils en assumeront les conséquences.

— Ils ne s'adapteront pas... Je les ai pratiqués à fond et je suis sûr que, si certains d'entre eux s'intègrent, la plupart continueront de s'accrocher à leurs sables et à leurs mœurs.

Anouar al-Mokhri indiqua du doigt le minaret d'où le muezzin appelait les fidèles.

— C'est l'heure de la prière... Vous allez à la mosquée ?

— Oui, répondit le gouverneur en feuilletant les documents qu'il avait consultés. Nous reviendrons ensuite. Qu'une secrétaire reste ; ceci doit partir demain pour la capitale.

— Vous rentrez dîner chez vous ?

— Non. Faites prévenir ma femme.

Ils sortirent. Anouar, après avoir exécuté les ordres, se hâta de rejoindre son patron dans la voiture noire où la climatisation tournait déjà à pleine puissance. Ils n'échangèrent pas un mot pendant le court trajet. Ils prièrent côte à côte ; les autres fidèles étaient des Bédouins qui se tinrent à distance respectueuse. Le gouverneur aimait, en sortant, se promener dans la palmeraie gagnée par l'ombre, parmi les jardins et les puits, quand les oiseaux venaient se poser pour la nuit. C'était sans doute l'heure la plus agréable dans l'oasis, qui n'avait d'égale que la splendeur de l'aube sur le désert.

Les fleurs exhalaient leurs parfums, sortant de la léthargie où les avait plongées la canicule. Roses, jasmins, œillets, le gouverneur Hassan ben Koufra était sûr que nulle part ailleurs leurs fragrances n'étaient aussi exquises que sur ces terres chaleureuses et riches. Il congédia le chauffeur.

En parcourant rêveusement les sentiers, il oubliait les mille problèmes que posait l'administration d'une région désolée, peuplée d'une poignée de sauvages.

Le fidèle Anouar le suivait comme son ombre, connaissant à l'avance où il s'arrêterait pour allumer un havane ou cueillir un bouton de rose, qu'il rapporterait à Tamat, sa femme. Il savait que, dans ces moments, qui étaient devenus un rituel quasi quotidien, son maître préférait le silence.

Leur laissant à peine le temps de jouir des beautés du crépuscule, la nuit tropicale se refermait sur eux, toutefois, les lumières du palais leur suffisaient pour s'orienter dans cet endroit familier.

Ce soir-là, dans la semi-obscurité, surgit une silhouette, comme jaillie d'un palmier ou du sol ; avant même de se rendre compte que l'homme était armé, ils comprirent que c'était lui et qu'il les attendait.

Al-Mokhri voulut crier, mais la bouche noire d'un lourd revolver s'arrêta à deux doigts de ses yeux.

— Silence ! Je ne vous veux aucun mal.

Le gouverneur Hassan ben Koufra garda tout son sang-froid.

— Que cherches-tu alors ?

— Mon hôte. Sais-tu qui je suis ?

— Je crois le savoir. Mais ton hôte n'est pas ici...

Après l'avoir attentivement dévisagé, Gacel Sayah sut qu'il ne mentait pas.

— Où est-il ?

— Très loin. Tu perds ton temps. Tu ne le trouveras jamais.

Au-dessus du voile, les yeux sombres du Targui brillèrent avec intensité. Il serra fortement la crosse de son arme.

— C'est ce que nous verrons...

Puis, s'adressant à Anouar al-Mokhri, il ordonna :

— Tu peux partir. Si dans une semaine, Abdoul al-Kébir ne se trouve pas au *guelta* du nord des monts Sidi el-Madia, libre, en bonne santé et seul, je couperai la tête à ton maître. Tu as compris ?

Anouar al-Mokhri se sentait incapable de prononcer la moindre parole. Ce fut Hassan ben Koufra qui répondit :

— Si c'est bien Abdoul al-Kébir que tu cherches, il vaut mieux que tu me tues sur-le-champ. On ne te le livrera jamais...

— Pourquoi ?

— Le président ne voudra pas.

— Quel président ?

— Qui veux-tu que ce soit ? Le président de la République.

— Même pas en échange de ta vie ?

— Même pas en échange de ma vie.

Sans se démonter, Gacel Sayah se tourna vers Anouar al-Mokhri.

— Contente-toi de transmettre mon message. Et qui que soit ce président, préviens-le que s'il ne me rend pas mon hôte, je le tuerai aussi.

— Tu es fou !

— Non. Je suis targui, trancha Gacel en agitant son arme. Maintenant va-t'en ! Et souviens-toi : dans une semaine au *guelta* du nord des monts Sidi el-Madia.

Il planta le canon du revolver dans les reins du gouverneur et le poussa dans le sens opposé.

— Par ici !

Anouar al-Mokhri fit quelques pas, puis se retourna juste avant qu'ils disparaissent dans la palmeraie.

Alors, il se mit à courir vers le palais illuminé.

— Abdoul al-Kébir a été l'artisan de notre indépendance, un héros national, le premier président de la nation en tant que telle. Est-il possible que tu n'aies jamais entendu parler de lui ?

— Jamais.

— Mais d'où sors-tu ?

— Du désert... Personne ne m'a rien dit.

— Aucun voyageur ne passait ?

— Peu... Et nous discussions de choses plus importantes. Qu'est-ce qui est arrivé à Abdoul al-Kébir ?

— Il a été renversé par l'actuel président qui n'a pas osé le tuer. Ils étaient compagnons d'armes et ont tous deux passé de longues années dans les prisons françaises. Non, certes, il ne pouvait pas le faire tuer... Sa conscience ne le lui aurait pas permis et le peuple ne le lui aurait pas pardonné.

— Il l'a mis en prison, n'est-ce pas ?

— Il a été déporté. Dans le désert.

— Où ?

— Dans le désert. Je te l'ai déjà dit.

— Le désert est très grand.

— Je sais. Mais pas assez grand pour qu'on ne le retrouve pas. Un de ses partisans l'a aidé à fuir. C'est comme ça qu'il a abouti à ta *khaima*.

— Qui était le jeune homme ?

— Un fanatique.

Un long instant, il regarda les braises du feu se consumer, absorbé dans ses pensées. Quand il reprit la parole, ce fut pour monologuer comme si le Targui n'avait pas été à ses côtés :

— Un fanatique qui voulait nous conduire à la guerre civile. Si Abdoul retrouvait la liberté, il organiserait l'opposition depuis l'exil et cela se terminerait par un bain de sang. Les Français, qui l'ont tellement pourchassé jadis, le soutiendraient maintenant. Ils le préfèrent à nous...

Il redressa la tête. Appuyé contre une saillie de la roche dans la grotte étroite, Gacel l'écoutait attentivement. La voix d'Hassan ben Koufra se teinta de sincérité.

— Tu comprends pourquoi je ne cesse de te répéter que tu perds ton temps ? Ils ne l'échangeront jamais contre moi, et je ne peux les en blâmer. Je ne suis que gouverneur, un fonctionnaire dévoué qui fait son travail du mieux qu'il peut, mais pour qui personne ne risquerait une guerre civile... Le souvenir d'Abdoul al-Kébir est encore vif et son charisme intact.

Il prit avec précaution le verre de thé entre ses mains attachées et le porta à ses lèvres en buvant à petites gorgées pour ne pas se brûler.

— Les choses ont été difficiles, ces derniers temps, continua-t-il. Des erreurs ont été commises, ce qui est normal pour une nation nouvellement indépendante et un jeune gouvernement, mais beaucoup ne l'entendent pas de cette oreille... Abdoul a su faire des promesses, s'engager sur des choses que le peuple espérait que nous ferions et que nous ne pourrions jamais lui donner parce qu'elles sont utopiques...

Il reposa le verre sur le sable près du feu et garda le silence. Par-dessus le *litham*, les yeux du Targui le sondaient.

— Tu as peur de lui, conclut Gacel. Vous avez tous une peur épouvantable de lui, n'est-ce pas ?

L'autre ne protesta pas. Il eut un sourire triste.

— Nous lui avons juré fidélité. Je n'ai pas participé personnellement à la conjuration. On m'a mis au courant quand tout était terminé et je n'ai rien dit. On a acheté mon silence avec cette nomination. Gouverneur avec pleins pouvoirs sur un territoire immense ! J'ai accepté avec gratitude. Cependant, tu as raison, au fond, j'ai encore peur de lui. Nous avons tous peur de lui. Nous savons qu'un jour, il reviendra demander des comptes. Abdoul revient toujours.

— Où est-il maintenant ?

— Dans le désert, te dis-je.

— Où exactement ?

— Je ne te le révélerai pas.

Le regard du Targui se fit sévère, sa voix pleine d'assurance :

— Tu me le diras si je le décide. Mes ancêtres étaient connus pour les tortures qu'ils savaient infliger à leurs prisonniers. Nous ne pratiquons plus ce genre de choses, mais les vieilles méthodes se sont transmises de bouche à oreille, par pure curiosité.

Il prit la théière, remplit à nouveau les verres et poursuivit :

— Écoute, peut-être ne comprendras-tu pas, parce que tu n'es pas né ici, mais sache que je ne pourrai pas dormir en paix tant que je ne verrai pas cet homme aussi libre que le jour où il est apparu sur le seuil de ma *khaima*. Si pour cela je dois tuer, détruire, même torturer, je le ferai, bien que je le regrette. Je ne peux rendre la vie à celui que tu as fait assassiner, mais je peux rendre sa liberté à l'autre.

— Tu ne le pourras pas.

Les yeux de Gacel prirent une étrange fixité.

— Tu es sûr ?

— J'en suis sûr. À El-Akab, je suis le seul à savoir où il est. Tu peux me torturer tant que tu veux.

— Tu te trompes, répondit Gacel. Quelqu'un d'autre le sait.

— Qui ?

— Ta femme.

Il avait vu juste ; le visage de Hassan ben Koufra s'altéra. Pour la première fois, il perdit son aplomb.

Il voulut protester timidement, mais Gacel l'interrompit.

— N'essaie pas de me raconter des histoires. Cela fait quinze jours que je te surveille, je t'ai vu avec elle... C'est une de ces femmes avec lesquelles un homme partage tous ses secrets, dans une confiance absolue. Tu ne me contredis pas ?

— Parfois, je me demande si tu es un simple Targui sans aucune éducation, ou s'il ne se cache pas quelqu'un d'autre derrière ce voile.

Gacel sourit.

— On dit que, du temps des pharaons, notre race, qui peuplait l'île de Crète, était déjà intelligente, cultivée et puissante. Si intelligente et puissante qu'elle tenta d'envahir l'Égypte, mais la trahison d'une femme lui fit perdre la bataille décisive. Certains s'enfuirent vers l'est, s'établissant près de la mer, ce furent les Phéniciens, qui dominèrent les océans. D'autres allèrent à l'ouest, dans le pays des sables. Ils furent les maîtres du désert. Des milliers d'années après, vous autres, les barbares arabes, êtes arrivés, sortis de l'ignorance crasse par Mahomet.

— Oui, je connais cette légende qui fait de vous les descendants des Garamantes, et je n'y crois pas.

— Il se peut qu'elle ne soit pas fondée. Ce qui est indéniable, c'est que nous étions là longtemps avant vous et que nous avons toujours été plus intelligents, bien que moins ambitieux. Nous aimons la

vie que nous menons, les autres peuvent en penser ce qu'ils veulent, mais si on nous provoque, nous réagissons.

Sa voix se durcit.

— Vas-tu me dire où est Abdoul al-Kébir, ou faudra-t-il que j'interroge ta femme ?

Le gouverneur Hassan ben Koufra se souvint de la recommandation du ministre de l'Intérieur à la veille de son départ pour El-Akab :

« Méfie-toi des Touaregs. Ne te laisse pas abuser par leur apparence, ils ont le cerveau le plus analytique qui soit et je te garantis qu'on ne trouve pas plus rusés qu'eux. C'est une race à part qui, si elle le voulait, nous dominerait tous. Un Targui est capable de comprendre ce qu'est la mer sans l'avoir jamais vue ou de démêler un problème philosophique dont ni toi ni moi ne saisissons même les termes. Leur culture est très ancienne et, bien que leur groupe se soit détérioré à cause des changements de l'environnement social qui leur ont ôté leur esprit guerrier, en tant qu'individus, ils sont toujours particulièrement remarquables. Fais attention à eux... ! »

Il répliqua enfin :

— Un Targui ne ferait jamais de mal à une femme. Je ne crois pas que tu fasses exception. Le respect de la femme est chez vous presque aussi important que la loi de l'hospitalité. Enfreindras-tu une loi au nom d'une autre ?

— Non, bien sûr. Mais je n'aurai même pas besoin de la toucher. Quand elle apprendra que ta vie en dépend, elle me dira où est Abdoul al-Kébir.

Hassan ben Koufra et Tamat étaient mariés depuis treize ans, ils avaient deux enfants ; le gouverneur savait que le Targui était dans le vrai. Il ferait de même à la place de sa femme. Finalement, révéler où se trouvait Abdoul al-Kébir ne signifiait pas le libérer.

— Il est au fortin de Gérifiès, lâcha-t-il.

C'était la vérité, Gacel n'en douta pas. Il calcula mentalement la distance.

Il réfléchit à voix haute, un brin amusé.

— Il me faudra trois jours pour y aller, plus un pour me procurer chameaux et provisions... Ce qui veut dire que, quand ils me tendront une embuscade au guetta de Sidi el-Madia, je serai à Gérifiès.

Il savoura son thé, puis déclara, avec vivacité :

— Il ne se passera pas plus d'un jour, deux au maximum, avant qu'ils comprennent et qu'ils aillent m'attendre là-bas... J'ai le temps ! Oui. Je crois que j'ai le temps.

— Que vas-tu faire de moi ? demanda le gouverneur.

Sa voix tremblait.

— Je devrais te tuer, mais je te laisserai de l'eau et de la nourriture pour dix jours. J'enverrai quelqu'un – si tu ne m'as pas menti. Sinon, tu mourras de faim et de soif, parce que les liens en peau de chameau, personne ne peut les défaire.

— Comment puis-je savoir que tu enverras vraiment quelqu'un me chercher ?

— Tu ne peux le savoir, mais je le ferai... Tu as de l'argent ?

Le gouverneur Hassan ben Koufra indiqua du menton la poche arrière de son pantalon, où il gardait son portefeuille. Le Targui déchira soigneusement en deux les grosses coupures, en prit une partie et replaça l'autre dans le portefeuille, qu'il abandonna à côté du foyer.

— Je donnerai ces moitiés de billets à un nomade à qui j'expliquerai où il pourra trouver le reste. Pour une somme pareille, n'importe quel Bédouin passera un mois sur son chameau. Ne t'inquiète pas, on viendra te chercher. Maintenant, enlève ton pantalon.

— Et pourquoi ?

— Tu vas passer dix jours dans cette grotte, pieds et mains liés... Si tu restes habillé, tu te souilleras en faisant tes besoins sur toi et tu auras des plaies. Tu seras mieux le cul à l'air...

Son Excellence le gouverneur Hassan ben Koufra, autorité incontestée sur un territoire plus grand que la France, émit un début de protestation, puis ravala son orgueil et sa colère et commença tant bien que mal à défaire sa ceinture.

Gacel l'aida à se dévêtir. Puis il le ligota fermement et le dépouilla de sa montre ainsi que d'une bague ornée d'un gros brillant.

— Ceci paiera les chameaux et les provisions. Je suis pauvre, j'ai dû tuer ma monture. C'était un beau méhari. Jamais je n'en retrouverai un semblable.

Après avoir ramassé ses affaires, il déposa contre la paroi de la grotte une *gerba* d'eau et un sac de fruits secs.

— Garde-les bien, conseilla-t-il au gouverneur. Surtout l'eau. Et n'essaie pas de te libérer, ça te donnera inutilement soif. Tu n'auras peut-être pas assez à boire. Tâche de dormir... C'est ce que tu as de mieux à faire ; quand on dort, on ne consomme pas d'énergie...

Il sortit, s'arrêta un moment sous le ciel sans lune où les étoiles paraissaient accrochées aux sommets des montagnes. Avant tout, trouver des montures, des provisions en abondance, des *gerba* pour transporter autant d'eau qu'il pourrait. Dans l'erg de Tikdabra, il n'y avait pas de puits et, plus au sud, s'ouvrait « la grande terre vide » dont personne ne connaissait exactement les limites.

Il marcha toute la nuit, du pas rapide et souple des Targuis. L'aube le surprit sur le haut d'une colline qui dominait l'ancien lit d'une rivière. Les nomades savaient qu'il suffisait d'y creuser à quelque cinquante centimètres de profondeur pour trouver l'*abankor* qui fournirait assez d'eau pour cinq chameaux. Toutes les caravanes qui, venues du sud, se dirigeaient vers le grand oasis d'El-Akab passaient par cette vallée.

En contrebas, il y avait en effet trois campements. Il observa avec attention, sans être vu : on ranimait les feux, on rassemblait les bêtes qui paissaient sur les versants. Les caravaniers s'apprêtaient à reprendre leur marche.

Quand il fut sûr qu'il n'y avait pas de soldats parmi eux, il se décida à descendre. Il s'arrêta devant la plus grande des *khaima* où quatre hommes buvaient le thé du matin.

— *Metoulem, metoulem !*

— *Salam aleikoum*, répondirent-ils en chœur. Assieds-toi, viens prendre le thé avec nous. Des biscuits ?

Il accepta avec gratitude les biscuits, le fromage presque rance, mais savoureux, et les dattes juteuses qui accompagnaient un thé bien gras et très sucré. Dans le froid du petit matin, il se sentit tout ragaillardi.

Un Bédouin à la barbe clairsemée et aux yeux malins, qui paraissait être le chef, l'avait regardé avec insistance.

— C'est toi, Gacel ? Gacel Sayah des Kel Taguelmoust ?

Gacel hocha la tête. Le Bédouin ajouta :

— Tu es recherché.

— Je sais.

— Tu as tué le gouverneur ?

— Non.

Ils arrêtaient tous de mastiquer, les yeux tournés vers lui. Le Bédouin reprit la parole :

— Tu as besoin de quelque chose ?

— Quatre méharis, de l'eau et de la nourriture.

Puis, tirant la montre et la bague de la pochette de cuir rouge qu'il portait au cou :

— Je paierai avec ça.

Un vieillard maigre prit la bague dans ses longues mains délicates d'artisan et l'étudia d'un œil connaisseur. L'homme à la barbe clairsemée jugeait la lourde montre.

Le premier remit le bijou à son chef.

— Elle vaut au moins dix chameaux. La pierre est bonne.

L'autre, satisfait, rendit la montre à Gacel.

— Prends tout ce que tu veux en échange de la bague. Quant à ceci, ça pourra t'être utile.

— Je ne sais pas m'en servir.

— Moi non plus, mais vends-la... Elle est en or.

— Ta tête est mise à prix, signala l'orfèvre d'un ton neutre. Une forte somme.

— Quelqu'un s'est-il porté candidat ?

— Aucun des nôtres, précisa le plus jeune des Bédouins qui avait contemplé le Targui avec admiration. Tu as besoin d'aide ? Je peux t'accompagner.

Le chef, son père probablement, eut un geste de désapprobation.

— Il n'a pas besoin d'aide. Ton silence lui suffira. Nous ne devons pas nous mêler de cela. Les militaires sont furieux et nous avons déjà eu assez de problèmes avec eux.

Il se tourna vers Gacel.

— Je suis désolé, mais je dois protéger les miens.

Gacel comprenait.

— Tu as déjà fait assez en me vendant tes chameaux, dit-il, regardant le jeune homme avec sympathie. Et tu as raison, votre silence me sera une aide précieuse.

Le jeune, sensible à la bienveillance de Gacel, inclina légèrement la tête avant de se lever.

— Je choisirai pour toi les meilleurs chameaux et je préparerai tout ce dont tu as besoin. Je remplirai aussi tes *gerba*.

Les autres exprimèrent silencieusement leur assentiment tandis qu'il s'éloignait d'un pas rapide. Le chef pouvait être fier de lui.

— Il est vaillant et courageux. Il admire tes prouesses. Tu es en train de devenir l'homme le plus fameux du désert.

— Ce n'est pas ce que je cherche. Je n'ai d'autre ambition que de vivre en paix avec ma famille. Et de faire respecter nos lois.

— Tu ne pourras plus jamais vivre en paix avec ta famille, l'avertit le vieil orfèvre. Tu vas être obligé de quitter le pays.

— Il y a une frontière au sud des « terres vides » de Tikdabra, signala le chef. Une autre à l'est, à environ trois jours des monts du Huaila. Celles de l'ouest sont loin, très loin. Je n'y suis jamais arrivé. Au nord, il y a les villes et la mer. Je n'y suis jamais allé non plus.

— Comment saurai-je que j'ai traversé une frontière et que je suis en sécurité ? demanda Gacel, intéressé.

Ils se regardèrent entre eux, incapables de répondre. Un Noir *akli*, qui s'était tu jusqu'alors, donna son opinion :

— Personne ne peut le dire avec certitude. Personne, répéta-t-il, sûr de son fait. L'an dernier, je suis descendu jusqu'au Niger avec une caravane. Ni à l'aller, ni au retour, nous n'avons su dans quels pays nous nous trouvions.

— Combien de temps avez-vous mis pour arriver au fleuve ?

Le Noir médita sa réponse, essayant de se souvenir. Puis, il hasarda :

— Un mois... ?

Il fit claquer sa langue, comme pour chasser une pensée désagréable et reprit :

— Presque le double au retour. À cause de la sécheresse, les puits étaient sans eau, nous avons dû faire un grand détour pour éviter Tikdabra. Quand j'étais petit, on trouvait de bons puits et de la savane plusieurs jours avant d'arriver au fleuve. Maintenant les sables en menacent les berges, les puits se tarissent, l'herbe a disparu. Les prairies où auparavant paissait le bétail des Peuls ne sont même plus bonnes pour des chameaux affamés, et il ne reste plus trace des oasis peuplées qui étaient autant d'étapes pour le voyageur.

Il fit claquer de nouveau sa langue.

— Et je ne suis pas vieux... Non. Je ne suis pas vieux. C'est le désert qui avance trop vite...

— Peu m'importe que le désert avance. J'y suis bien. Plus il grandira, mieux ça vaudra. Comme ça, peut-être qu'ils nous oublieront et nous laisseront vivre en paix.

— Nous n'aurons jamais la paix, interrompit l'orfèvre. Ils ont trouvé du pétrole : c'est ça qui intéresse les *roumi*. J'ai travaillé deux ans dans la capitale, on ne parlait que de ça.

L'attention de Gacel s'accrut soudain. Pour les Touaregs, les artisans étaient tous d'une caste inférieure, à mi-chemin entre *Imohag* et *ingad*, ce qui veut dire vassal, et même parfois entre *ingad* et *akli*. Toutefois, les orfèvres, qui savaient souvent lire et écrire, et dont certains avaient voyagé au-delà du désert, étaient des gens cultivés.

— Je suis allé une fois à la ville... Une toute petite ville, du temps des Français. Les choses ont-elles beaucoup changé depuis... ?

— Beaucoup. À l'époque, il y avait les Français d'un côté et nous de l'autre. Maintenant, nous nous battons entre frères. Les Français, avant de partir, ont divisé les territoires en traçant des frontières ; les membres d'une tribu, voire d'une même famille, peuvent appartenir à des pays ou à des régimes différents selon que le gouvernement sera communiste, fasciste, monarchiste.

Le vieillard s'interrompit et lui demanda :

— Sais-tu ce que signifie communiste ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. C'est une secte ?

— En quelque sorte... Mais pas religieuse. Seulement politique.

— Politique ? répondit Gacel sans comprendre.

— Ils affirment que tous les hommes doivent être égaux, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs, et les richesses réparties entre tous...

— D'après eux, un homme intelligent serait l'égal d'un idiot, l'*Imohag* de l'esclave, le travailleur du paresseux, le guerrier du poltron... ? Ils sont fous ! Si Allah nous a faits différents, pourquoi prétendent-ils le contraire ? De quoi me servirait d'être né targui ?

— C'est plus compliqué que ça.

— Je suppose... Sinon cela n'aurait pas de sens. As-tu entendu parler d'Abdoul al-Kébir ?

Le chef des Bédouins répondit à la place de l'orfèvre :

— Nous en avons tous entendu parler. C'est lui qui a expulsé les Français. Il a gouverné le pays pendant les premières années.

— Quel genre d'homme est-ce ?

— Un homme juste, même s'il s'est trompé.

— En quoi s'est-il trompé ?

— Se faire arracher le pouvoir par ceux à qui on a fait confiance pour finir en prison, c'est se tromper.

Gacel interrogea de nouveau le vieillard :

— Est-il de ceux qui affirment que nous devons tous être égaux ? Comment les appelle-t-on... ?

— Communistes... ? Non. Je ne crois pas qu'il ait été précisément communiste. On le disait socialiste.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose d'autre.

— Semblable ?

— Je ne sais pas très bien.

Devant la perplexité générale, Gacel renonça à poursuivre la discussion.

— Je dois partir... dit-il simplement en se levant.

— *Salam aleikoum.*

— *Salam aleikoum.*

Il s'achemina vers l'endroit où l'on achevait de bâter ses chameaux, vérifia d'un coup d'œil que tout était en ordre. Enfourchant la bête la plus rapide, il sortit une poignée de billets qu'il tendit au jeune homme.

— Tu trouveras l'autre moitié dans la grotte des gorges de Tatalet, à une demi-journée de marche. Tu la connais ?

— Je la connais. C'est là que tu as caché le gouverneur ?

— À côté des billets. Dans une semaine, quand tu passeras par là en revenant d'El-Akab, libère-le...

— Compte sur moi.

— Merci. Souviens-toi : dans une semaine. Pas avant.

— N'aie aucun souci. Qu'Allah t'accompagne !

Le Targui talonna le cou du méhari qui se redressa, suivi des autres. Ils s'éloignèrent sans hâte et disparurent derrière les rochers.

Alors seulement, le jeune homme revint s'asseoir à l'entrée de la *khaima*. Son père lui sourit.

— Ne t'inquiète pas pour lui. C'est un Targui. Personne au monde ne peut attraper un Touareg solitaire dans le désert.

Le prisonnier fut réveillé par la lumière et le silence.

À travers le grillage de la fenêtre, il vit le soleil. Éclairant les longues rangées de livres, il se reflétait sur le lourd cendrier débordant de mégots. Pas une rumeur ne venait de la cour. La diane n'avait pas été sonnée.

Dans l'horaire spartiate qui, depuis des années, réglait chacun de ses gestes, c'était une anomalie. Il en ressentit une espèce de malaise.

D'habitude, les voix des soldats remplissaient l'air du matin. Il sauta du grabat, enfila son pantalon et s'approcha de la fenêtre.

Personne. Personne près du puits ni le long des créneaux, à l'angle ouest, seule partie du mur d'enceinte visible de la cellule.

— Hé ! lança-t-il, angoissé. Qu'est-ce qui se passe ? Où êtes-vous tous ?

Il insista. Toujours pas de réponse. Il prit peur.

Il crut d'abord qu'ils l'avaient abandonné, qu'ils étaient partis, le laissant mourir de faim et de soif.

Il courut à la porte, fut surpris de la trouver entrouverte. Dans le patio, la blancheur des murs, mille fois chaulés par les soldats qui n'avaient rien d'autre à faire tout au long de l'année, l'éblouit. Personne.

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ?

Rien. Tout paraissait pétrifié, déjà écrasé de soleil.

En deux enjambées, il descendit les marches. Il alla jusqu'au puits, appela dans toutes les directions.

— Capitaine ? Capitaine ? Quelle est cette plaisanterie ? Où êtes-vous tous ?

Une silhouette surgit de la pénombre des cuisines. C'était un Targui, un homme mince, de haute stature. Un fusil dans une main, une longue épée dans l'autre, il avait le visage couvert de son *litham*. Campé à l'entrée du baraquement, il dit :

— Ils sont morts.

— Morts ! ne put que répéter l'autre, hébété. Tous ?

— Tous.

— Qui les a tués ?

— Moi.

— Toi ? Tu voudrais me faire croire que toi, sans aide, tu as tué douze soldats, un sergent et un officier... ?

— Ils dormaient, précisa le Targui avec le plus grand naturel.

Abdoul al-Kébir, qui avait vu mourir des gens par milliers, avait ordonné de nombreuses exécutions et qui haïssait chacun de ses geôliers, dut prendre appui contre le linteau du portail pour ne pas défaillir.

— Tu les as assassinés pendant qu'ils dormaient ? Pourquoi ?

— Parce que mon hôte a été assassiné. Et parce qu'ils étaient trop nombreux. Si l'un d'eux avait donné l'alarme, tu serais mort de vieillesse entre ces quatre murs...

Abdoul al-Kébir commençait à comprendre.

— Maintenant je me souviens de toi... Tu es le Targui qui m'a donné l'hospitalité... Je t'ai vu quand ils m'ont emmené...

— Oui. Je suis Gacel Sayah, tu étais mon hôte et j'ai le devoir de t'amener de l'autre côté de la frontière.

— Pourquoi ?

— C'est la coutume... Tu as demandé ma protection, je dois te protéger.

— Tuer quatorze hommes pour me protéger... c'est excessif, ne trouves-tu pas ?

Le Targui ne daigna pas répondre et se dirigea vers le portail ouvert.

— Je vais chercher les chameaux... Prépare-toi pour un long voyage.

Il sortit. Abdoul al-Kébir ressentit une immense solitude.

Il prêta l'oreille, mais il n'y avait rien à entendre : c'était un jour sans vent et ils étaient tous morts.

Quatorze !

Il se souvenait de chacun d'eux, de leurs noms, de leurs goûts. Le capitaine, toujours cloîtré dans son bureau, blafard, le visage en lame de couteau, le cuisinier et ses grosses joues trempées de sueur, le caporal, moustachu et crasseux, qui nettoyait sa cellule et lui apportait ses repas.

Il avait joué aux dés avec chaque sentinelle, chaque marmiton, avait écrit pour eux des lettres à leurs familles, leur avait lu des romans. On se demandait parfois lequel d'entre eux était le plus prisonnier de ce fortin du bout du monde.

Cet homme avait, comme si de rien n'était, les avoir tous tués dans leur sommeil.

On lui avait appris, à l'université, que les Targuis étaient une race à part, mais personne ne lui avait expliqué que leurs lois les autorisaient à exécuter des gens endormis.

Les paroles de son professeur résonnèrent à ses oreilles :

« La morale est affaire de coutumes.

« Un des grands problèmes de notre continent est que de nombreux peuples africains sont encore plus racistes que les colonialistes eux-mêmes. Des tribus voisines, presque sœurs, se haïssent et se méprisent. Maintenant que nous arrivons à l'époque où chacun revendique son indépendance, il est clair que le Noir n'a pas pire ennemi que son cousin qui parle un autre dialecte. Ne commettons pas la même erreur. Vous qui allez gouverner cette nation, sachez qu'il n'existe aucune hiérarchie entre vous et les Bédouins, les Touaregs ou les Kabyles des montagnes. Ils sont seulement différents... »

Depuis son adolescence, la mort s'était trouvée sur sa route, du temps où il prenait les armes contre les Français, ordonnait des attentats, et encore, durant les premières années de son mandat, quand il dut envoyer à la potence des dizaines de collaborateurs. Il n'avait donc pas lieu d'être effrayé.

Il retraversa le patio, risqua un œil par la fenêtre du baraquement.

Sur chaque grabat, une forme grossière couverte d'un drap sale, toute trace de sang absorbée par les paillasses.

Le silence n'était troublé que par les mouches repues se cognant contre les vitres.

Dix mètres plus loin, le pavillon du capitaine. Quand il ouvrit la porte, le soleil inonda la pièce encombrée et poussiéreuse. Sur le lit du fond, un corps de petite taille, recouvert d'un drap immaculé.

Il explora tous les coins du fortin, pas d'autre cadavre, comme si le Targui avait accompli un rite étrange en les traînant jusqu'à leurs grabats et les drapant d'un linge.

De retour à sa cellule, il rassembla les lettres, les photos de ses enfants et le volume fatigué du Coran, qui l'accompagnait depuis son jeune âge. Il rangea le tout, avec ses quelques effets, dans un sac de toile et alla s'asseoir à l'ombre du porche, près du puits.

Assommé de chaleur, il tomba dans une somnolence inquiète, un faux sommeil dont il s'éveilla en sursaut. Transpirant à grosses gouttes, les tympons presque meurtris, il dut murmurer quelques

paroles pour se prouver que, dans le vide immobile où il se sentait plongé, il existait encore des sons.

Pouvait-on imaginer un lieu plus silencieux que ce grand charnier isolé de tout ?

Loin des pistes et des puits connus, loin des oasis et des frontières, le dérisoire fortin de Gérifiès avait été imaginé comme appui logistique et lieu de repos pour les patrouilles. En guise d'ameublement, on y avait transporté les rebuts de vieilles casernes démantelées. Puis on avait condamné quelques pauvres hères à surveiller le vide. De mémoire d'homme, jamais le moindre voyageur ne s'en était approché. On raconte même que la garnison de la Légion française resta trois mois avant d'apprendre que de force coloniale, elle n'était plus qu'étrangère, et vaincue. Désormais, ce n'était plus qu'un grand cimetière.

Derrière le petit mur crénelé, six tombes, sans nom. Elles avaient depuis des lustres perdu leurs croix : un jour, manquant de bois, un cuisinier les avait brûlées. Abdoul al-Kébir s'était toujours demandé qui étaient ces chrétiens venus mourir là, loin de leur patrie. La septième serait la sienne, se répétait-il. Ses gardiens pourraient alors abandonner le fortin. Le héros de l'Indépendance reposerait pour l'éternité à côté de mercenaires inconnus.

Il n'en avait pas été ainsi. Quatorze tombes seraient maintenant nécessaires. Elles resteraient anonymes, elles aussi : qui se soucierait de savoir où reposaient une poignée d'ineptes gardiens de pénitencier ?

Instinctivement, il tourna son regard vers l'endroit où les quatorze hommes qui avaient été son unique compagnie pendant si longtemps gisaient. N'avait-il pas été lui-même tenté d'en étrangler quelques-uns de ses propres mains ? Ses geôliers, pénalisés après sa première évasion, étaient pressés de se débarrasser de lui pour mettre un terme à cet enfermement partagé. Plus d'un aurait voulu provoquer un « accident ».

Il restait assis à l'ombre, son baluchon à la main. Le seul souvenir des tourments qu'il allait devoir affronter de nouveau dans la chaleur intolérable l'épouvantait et il se demanda pourquoi il attendait cet homme.

Comme par magie, le Targui fut soudain à côté de lui. Ses quatre chameaux chargés de provisions le suivaient sans un bruit, aussi solennels que s'ils pénétraient dans un mausolée.

Abdoul al-Kébir désigna du menton le baraquement.

— Pourquoi as-tu porté les sentinelles dans leurs lits ? Crois-tu qu'elles y seront mieux que là où tu les as tuées ? Quelle importance maintenant ?

— Les oiseaux charognards repèrent un cadavre dans les deux heures qui suivent la mort. Mais il faudra trois jours pour que l'odeur traverse ces murs et, à ce moment, nous ne serons plus très loin de la frontière.

— Quelle frontière ?

— Ne se valent-elles pas toutes ?

— Celle du sud et celle de l'est, oui. Mais si je traverse celle de l'ouest, on me pendra sur-le-champ.

Gacel continua à tirer de l'eau du puits pour abreuver les insatiables animaux. Il remarqua le sac de toile.

— Tu n'emportes rien d'autre ?

— C'est tout ce que j'ai...

— C'est peu pour celui qui a été président d'un pays... fit Gacel à part lui.

Puis à voix haute :

— Va à la cuisine et rapporte des provisions. Remplis d'eau tous les récipients que tu pourras

trouver. L'eau sera notre principal problème.

— Dans le désert, ça l'est toujours, non ?

— Oui, bien sûr, mais là où nous allons plus que nulle part ailleurs.

— Et où allons-nous, si je peux le savoir ?

— Là où personne ne pourra nous suivre : dans la « grande terre vide » de Tikdabra.

— De quel côté peuvent-ils être allés ?

Personne ne répondit au ministre de l'Intérieur. Ali Madani, un homme grand et fort, portait les cheveux plaqués et d'épais verres fumés derrière lesquels il essayait de cacher ses petits yeux autant que ses intentions. Il parcourut un à un les visages de ses interlocuteurs.

— Allons, messieurs ! insista-t-il. Je n'ai pas fait mille cinq cents kilomètres pour venir vous regarder. Vous êtes les spécialistes des questions sahariennes et des coutumes des Touaregs. Je répète : de quel côté a-t-il pu aller ?

— De n'importe quel côté... répliqua un colonel, la mine sévère. S'il s'est dirigé vers le nord, c'est pour chercher une zone rocheuse où il ne laissera pas de trace. À partir de là, tout le désert lui appartient.

— Vous prétendez, grogna le ministre, contenant son indignation, qu'un Bédouin – un seul Bédouin ! peut pénétrer dans un de nos fortins, égorger quatorze hommes, libérer l'ennemi le plus dangereux de l'État et disparaître avec celui-ci dans un désert qui, apparemment, « est à lui » ?... Le désert, jusqu'à preuve du contraire, est « à nous », colonel. Et le pays est sous l'autorité de l'armée et des forces de l'ordre.

— Le pays se compose de désert à quatre-vingt-dix pour cent, Excellence, intervint le général, commandant en chef de la région, manifestement agacé. Néanmoins, les dix pour cent restants, la côte, accaparent toutes les richesses et tous les efforts. Je suis chargé de contrôler une région aussi grande que la moitié de l'Europe avec le rebut de l'armée et un approvisionnement minimal. Nous avons moins d'un homme pour mille kilomètres carrés et ces effectifs réduits sont consignés dans des oasis et des fortins dispersés ici et là sans aucune logique. Croyez-vous sérieusement, Excellence, que de cette manière on peut considérer que le désert nous appartient ? Notre pénétration et notre influence sont si nulles que ce Targui ne savait même pas, plus de vingt ans après, que nous sommes une nation indépendante... Le seul maître du désert, c'est lui.

Le ministre Madani sembla lui donner raison, ou du moins préféra ne pas avoir à répondre directement. Il se tourna vers le lieutenant Rahman qui se tenait respectueusement debout dans un coin, à côté du sergent-major Malik al-Haïderi.

— Vous, lieutenant, qui manifestement êtes celui qui a eu le plus de contacts avec ce Targui, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Qu'il est très rusé, monsieur. Ses agissements sont toujours imprévisibles.

— Décrivez-le-moi.

— Il est grand et mince.

— Mais encore ?

— Rien de plus, Excellence. Ses vêtements le couvrent entièrement. On ne voit que ses yeux, sombres, et ses mains, fortes...

— Par tous les diables ! Nous affrontons un fantôme ? Grand, mince, yeux sombres, mains fortes... Voilà tout ce que nous savons de l'homme qui tient l'armée en échec, préoccupe le président, a enlevé le gouverneur, emmené Abdoul al-Kébir ? C'est une histoire de fous !

— Non, Excellence... fit remarquer de nouveau le général. Ce n'est pas une histoire de fous. Nos lois autorisent les Touaregs à se cacher le visage selon leurs traditions. La description correspond donc à un Targui... Sachant qu'on évalue leur population à quelque trois cents mille, dont un peu plus du tiers habite de ce côté-ci de nos frontières, il nous faut admettre que cette description vaut pour au

moins cinquante mille hommes adultes.

Le ministre se tint coi. Il ôta ses lunettes, se frotta les yeux, l'air profondément soucieux. Au cours des dernières quarante-huit heures, il n'avait pratiquement pas dormi. Le long voyage et la chaleur d'El-Akab l'avaient exténué, mais il ne songeait guère à aller se reposer. S'il ne retrouvait pas immédiatement Abdoul al-Kébir, il perdrait son poste et ne serait plus qu'un obscur fonctionnaire.

Si Abdoul al-Kébir traversait la frontière et arrivait jusqu'à Paris, où les Français lui fourniraient les moyens qu'ils lui avaient jadis refusés, il deviendrait une bombe à retardement qui, en moins d'un mois, ferait voler en éclats le gouvernement. Avec un tel appui et sa popularité aidant, rien ne pourrait s'opposer à lui. Ceux qui l'avaient trahi auraient juste le temps de faire leur valise. Où qu'ils aillent, sa vengeance les rattraperait.

Ali Madani ne se sentait pas capable de supporter de nouveau une telle angoisse. Il fallait mettre la main sur lui coûte que coûte et le liquider. Ah ! si le président avait suivi ses conseils et l'avait fait fusiller après sa première évasion, rien de tout cela ne se serait passé.

— Nous devons les retrouver, dit-il enfin. Demandez tout ce que vous voudrez, des hommes, des avions, des tanks, n'importe quoi, mais retrouvez-les... C'est un ordre !

— Monsieur... !

Il leva la tête vers celui qui avait parlé.

— Oui, sergent ?

— Monsieur, répéta d'une voix tenue le sergent Malik, je suis sûr qu'ils se sont enfoncés dans la « terre vide » de Tikdabra.

— La « terre vide » ? Autant dire qu'ils sont fous...

Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— J'ai vu les traces qui sortaient du fortin de Gérifiès. Quatre chameaux très chargés. Et à l'intérieur, il n'y avait plus aucun récipient susceptible de contenir de l'eau. Si ce Targui avait l'intention de fuir rapidement, il n'emporterait pas quatre chameaux, surtout si chargés...

— Mais les traces se dirigeaient vers le nord... Et la « terre vide » est au sud, si je ne m'abuse.

— C'est exact, monsieur. Cependant, ce Targui nous a leurrés plus d'une fois. Il a peut-être décidé de perdre une journée en direction du nord pour effacer ses traces et revenir ensuite à Tikdabra. Une fois de l'autre côté, il est en sécurité.

— Aucun être humain n'a jamais traversé cette région... lui fit observer le colonel. C'est pour cela même qu'elle a été choisie comme frontière. Elle n'a pas besoin de protection.

— Aucun être humain ne survivrait sans eau au centre d'une saline pendant cinq jours, mais j'ai vu comment ce Targui a survécu, mon colonel, répliqua Malik. Avec tout le respect que je vous dois, c'est un homme hors du commun. Sa capacité de résistance est inimaginable.

— Mais il n'est pas seul. Et Abdoul al-Kébir est presque un vieillard, affaibli par sa dernière évasion et les années de prison. Sérieusement, vous le voyez supporter trente jours de soif à plus de soixante-dix degrés ? S'ils sont assez insensés pour s'y risquer, je vous garantis que nous n'aurons plus à nous soucier d'eux.

Le sergent-major Malik al-Haïderi n'osa plus contredire son supérieur et ce fut le ministre qui prit la parole à sa place.

— Tout cela est peut-être dément, mais le sergent et le lieutenant sont ici parce qu'ils sont les seuls à avoir eu affaire à ce sauvage. Leur avis nous intéresse beaucoup... Lieutenant ?

— Gacel est capable de n'importe quoi, monsieur... Même de maintenir en vie un vieillard au prix de son propre sang... Pour lui, protéger son hôte est plus important que sa propre vie ou celle de sa famille. S'il considère Tikdabra comme un meilleur refuge, il ira dans la région de la « terre

vide ».

— D'accord. Nous irons donc le chercher là-bas... Bon, vous avez mentionné sa famille. Que sait-on d'elle ? Si nous la trouvions, nous pourrions peut-être lui proposer un échange...

— Ils ont abandonné leurs zones de pacage... signala le général, irrité et mal à l'aise. Et il me paraît peu digne d'impliquer des femmes et des enfants. Que va-t-on penser de l'armée si nous recourons à ces méthodes ?

— Vous resterez en dehors de tout cela. Mes hommes s'en chargeront. Bien qu'à mon avis... la réputation de l'armée ne peut pas être plus mauvaise qu'elle ne l'est déjà.

Le général ravala sa fureur. Il n'était qu'un simple militaire récemment promu ; Ali Madani, lui, était le bras droit du président, donc l'homme le plus influent du pays. L'absurdité de la situation était le fait de l'incurie des politiques tels que le ministre, mais le moment était mal choisi pour engager une polémique. Il préféra se taire. Madani aurait disparu de la scène politique quand lui deviendrait général de brigade. Il l'entendit demander au colonel :

— Combien d'hélicoptères avons-nous ?

— Un.

— J'en ferai venir trois de plus. Combien d'avions ?

— Six. Mais nous ne pouvons les utiliser. Leur autonomie est insuffisante.

— J'aurai une escadrille. Ils ratisseront toute la zone de Gérifiès. Et que deux régiments soient postés de l'autre côté de la « terre vide » de Tikdabra.

— Mais c'est en dehors de nos frontières ! protesta le colonel. Ce sera considéré comme une invasion...

— Laissez ces problèmes au ministre des Affaires étrangères et occupez-vous d'exécuter mes ordres.

Il s'interrompit, contrarié : quelqu'un venait de frapper à la porte. Une ordonnance parut et chuchota à l'oreille du secrétaire Anouar al-Mokhri qui avait assisté en silence à la réunion. Le visage visiblement altéré, ce dernier referma la porte.

— Pardonnez-moi, Excellence, mais je viens d'apprendre que le gouverneur est là.

— Ben Koufra... ! s'exclama Madani. Vivant ?

— Oui, monsieur. En mauvais état, mais vivant... Il est dans son bureau.

Le ministre se leva d'un bond, quitta la salle sans un mot, traversa la haute galerie, suivi d'Anouar al-Mokhri et des regards effrayés des fonctionnaires, puis s'engouffra dans la semi-obscurité du vaste bureau, claquant la porte au nez du secrétaire.

Le gouverneur Hassan ben Koufra était l'ombre de l'homme fier et arrogant qui était parti prier à la mosquée : sale, amaigri, avec une barbe de dix jours, il était affalé dans un des lourds fauteuils, contemplant sans la voir la palmeraie, comme si son esprit était encore dans la grotte où il venait de vivre l'expérience la plus traumatisante de son existence. Il ne bougea même pas quand Madani entra.

— Je ne pensais pas te revoir, fit le ministre.

Les yeux rougis de fatigue, comme dilatés par l'épouvante, le gouverneur, hagard, dut faire un effort pour le reconnaître.

— Moi non plus... murmura-t-il enfin, d'une voix à peine audible, en montrant ses poignets déchirés. Regarde !

— Estime-toi heureux de n'être pas mort... À cause de toi, quatorze hommes ont été assassinés et le pays est en danger.

— Je n’imaginais pas qu’il y arriverait... J’étais sûr que ceux de Gérifiès auraient raison de lui. C’étaient nos meilleurs éléments.

— Les meilleurs ? Il les a égorgés l’un après l’autre, comme des poulets... Et maintenant, Abdoul est libre. Tu te rends compte de ce que ça signifie ?

— Nous le rattraperons.

— Comment ? Cette fois-ci, ce n’est pas un blanc-bec de fanatique qui l’accompagne, mais un Targui qui connaît le désert mieux que personne.

Il s’assit sur le sofa, se lissa les cheveux d’un geste mécanique.

— Quand je pense c’est moi qui ai insisté pour que tu aies ce poste...

— Je suis navré.

Ali Madani eut un rire amer et méprisant.

— Navré ? Si au moins tu étais mort, je pourrais dire que tu as été torturé jusqu’aux limites de la résistance humaine. Mais tu es ici, vivant, à exhiber des plaies qui cicatriseront en quinze jours. Le moindre étudiant turbulent résiste plus à mes hommes. Tu étais plus endurant, avant.

— Oui. J’étais jeune. Les tortionnaires étaient les parachutistes français. Je croyais en quelque chose, à l’époque. La cause était juste. L’incarcération à perpétuité d’Abdoul ne m’est pas apparue comme telle.

— Ce n’était pas le cas quand tu as accepté ta nomination de gouverneur. Ni quand nous avons décidé de son sort. Il n’était pas « Abdoul », alors, il était l’ennemi, le diable, celui qui menait le pays au chaos parce qu’il voulait nous écarter du gouvernement, nous, ses intimes. Non, Hassan, n’essaie pas de me raconter des histoires, je te connais. La réalité, c’est que le pouvoir, les années et le confort t’ont rendu mou et peureux. On peut être un héros et résister quand on n’a rien d’autre à perdre que l’espoir d’un avenir meilleur. Pas quand on vit dans un palais et qu’on a un compte en Suisse comme toi... Ne nie pas. N’oublie pas que c’est mon devoir d’être informé et je sais combien te paient les compagnies pétrolières pour ta collaboration.

— Moins que toi, probablement.

— Bien sûr... admit Madani sans se scandaliser. Mais pour le moment, c’est toi qui es sur la sellette, pas moi...

Il alla à la fenêtre pour voir le muezzin qui appelait les fidèles. Sans se retourner, il continua :

— Prie pour que je puisse réparer ta bétise, sinon tu risques de perdre un peu plus qu’un poste de gouverneur.

— Tu veux dire que je suis destitué... ?

— Naturellement ! Et je te garantis que si je ne retrouve pas Abdoul, je te ferai juger pour trahison.

Le gouverneur Hassan ben Koufra s’absorba dans la contemplation de ses poignets, songeant avec morosité que, quelques jours auparavant, c’était lui qui, dans ce même bureau, jugeait sévèrement un autre à cause de ce Targui qui était devenu l’obsession de tous.

Il se remémora les heures et les jours d’angoisse passés dans la grotte à se demander si son ravisseur n’allait pas le laisser mourir, comme un chien, de faim, de terreur et de soif.

Le Targui s’était montré plus intelligent que lui. Il ne lui avait pas été très difficile de trouver son point faible et n’avait même pas eu à le torturer.

Il en conçut de la haine pour cet homme ; une haine d’autant plus farouche qu’il avait tenu parole et avait effectivement envoyé quelqu’un le délivrer.

Madani sembla lire dans les pensées du gouverneur.

— Peux-tu me dire, demanda-t-il, pourquoi un homme qui tue avec autant de froideur t’a laissé

libre... ?

— Il l'avait promis.

— Et un Targui tient toujours parole, je sais... Toutefois, j'ai du mal à admettre que l'auteur de tels meurtres puisse en même temps se sentir lié par une promesse faite à un ennemi. Parfois, je me demande si nous vivons tous dans le même pays. Nous avons si peu en commun. Bel héritage que nous ont laissé les Français ! Ils nous ont mélangés comme un gigantesque pudding, pour après nous couper en morceaux et nous diviser à leur guise. Vingt ans plus tard, nous voilà assis, à essayer de comprendre quelque chose aux nomades.

— Ça, nous le savions déjà, répondit Hassan ben Koufra d'un air las. Nous étions tous parvenus à la même conclusion, mais aucun d'entre nous ne s'est contenté d'un pays moins vaste et plus homogène... L'ambition nous aveuglait, nous voulions toujours plus de territoire, sachant pertinemment que nous serions incapables de le gouverner. D'où notre politique : si nous n'obtenons pas des Bédouins qu'ils s'adaptent à notre mode de vie, nous devons les détruire. Qu'aurions-nous fait si, autrefois, les Français avaient agi de même avec nous ?

— Conquérir notre indépendance, ce qui est finalement arrivé... Peut-être est-ce cela, l'avenir des Touaregs : l'indépendance.

— Tu les imagines indépendants ?

— Et les Français ? Ils n'ont commencé à le croire qu'après nos premiers attentats contre eux. Ce Gacel a démontré qu'il pouvait être plus fort que nous. Si tous les siens s'unissaient, je te garantis qu'ils nous jetteraient hors du désert. Alors le monde entier serait prêt à les aider, avec tout le pétrole que contiennent leurs terres... Nous ne devons pas leur donner l'occasion de s'apercevoir qu'ils pourraient échanger leurs chameaux contre des Cadillac en or.

— C'est pour ça que tu es venu ?

— Oui. Et pour en finir une fois pour toutes avec Abdoul al-Kébir.

Un océan de corps féminins, nus, allongés au soleil, la peau dorée, cuivrée, ou même rouge sur les crêtes les plus anciennes. Les seins pointant parfois à plus de deux cents mètres de haut, avec des fesses de un kilomètre de diamètre, des jambes longues, interminables, inaccessibles, que les chameaux gravissaient en protestant, manquant à chaque instant de rouler jusqu'en bas.

Les *gassi*, entre les dunes, se perdaient en labyrinthes tortueux, s'interrompaient abruptement ou revenaient à leur point de départ. Il fallait le sens de l'orientation infailible de Gacel pour continuer jour après jour vers le sud.

Abdoul al-Kébir se flattait de connaître à fond un pays qu'il avait gouverné pendant des années, mais n'avait jamais imaginé, fût-ce dans ses pires cauchemars, une si vertigineuse étendue. Juché sur le sommet de la plus élevée des *rhourds*, on n'en voyait pas la fin. Pourtant, à en croire le Targui, il existait, au-delà de cette effroyable et absolue pétrification, quelque chose de « pire ».

Ils laissaient s'écouler les heures torrides à l'abri d'une grande toile décolorée qu'ils partageaient avec les chameaux, pour reprendre leur marche à la brune jusqu'à ce que les ombres et les clairs de l'aube les surprennent.

Le cinquième matin, Abdoul al-Kébir s'inquiéta de savoir quand commençait la « terre vide ». Gacel ne put que lui dire :

— Personne n'en est jamais revenu.

— Alors, nous allons vers la mort... ?

— Cela ne veut pas dire que c'est impossible.

— La foi que tu as en toi m'étonne. Je commence à avoir peur.

— Dans le désert, la peur est le plus grand ennemi. Elle mène au désespoir et à la folie, et la folie à l'abrutissement et à la mort.

— Tu n'as jamais peur ?

— Du désert ? Non. J'y suis né et j'y ai passé toute ma vie... Nous avons quatre chameaux. Les femelles donneront du lait aujourd'hui et demain. L'harmattan ne semble pas se lever. Si le vent nous respecte, nous avons de l'espoir.

— Combien de jours d'espoir ?

La question d'Abdoul resta en suspens. Il finit par s'endormir. Un lointain bourdonnement le réveilla à la mi-journée. La première chose qu'il vit fut la silhouette de Gacel, agenouillé à l'entrée de la tente : il surveillait le ciel.

— Des avions... fit-il sans se retourner.

À quelque cinq kilomètres de distance, un petit avion de reconnaissance s'approchait en décrivant des cercles.

— Est-ce qu'il peut nous voir ?

Gacel le rassura. Il alla vers les chameaux, leur attacha les pattes.

— Le bruit les effraie... S'ils se mettent à courir, nous serons découverts.

Ensuite, il attendit patiemment que l'avion disparût derrière le sommet de la dune la plus proche pour se mettre à recouvrir de sable les parties les plus visibles de leur abri.

Au bout d'un quart d'heure, l'appareil se fonda dans l'horizon ; il ne les avait survolés qu'une fois.

Les bêtes cessèrent de s'agiter. Assis contre l'une d'elles, Gacel sortit une poignée de dattes d'une sacoche de cuir et commença à manger aussi tranquillement que s'il était dans sa *khaima*.

— Tu peux vraiment leur reprendre le pouvoir si tu parviens à traverser la frontière ? s'enquit-il, sans avoir l'air de se préoccuper de la réponse.

— Eux, ils le croient. Moi, je n'en suis pas si sûr. La plupart de mes partisans sont morts ou en prison... D'autres m'ont trahi.

Il accepta les dattes que lui offrait le Targui.

— Ce ne sera pas facile... ajouta-t-il. Mais si j'y arrive, tu pourras me demander ce que tu voudras... Je te dois tout.

— Tu ne me dois rien. C'est moi qui suis ton débiteur, à cause de la mort de ton ami, et pour le restant de mes jours... Jamais je ne pourrai lui rendre la vie qu'il m'a confiée.

Abdoul plongea son regard dans les yeux sombres et profonds de Gacel, l'unique partie de son visage qu'il avait vue jusqu'alors.

— Je me demande ce qui fait que certaines vies ont tant d'importance pour toi, et d'autres si peu. Tu n'étais pour rien dans cet assassinat et, cependant, son souvenir te tourmente. En revanche, avoir égorgé les soldats te laisse complètement indifférent.

Le Targui continua simplement de manger ses dattes.

— Es-tu mon ami ?

Abdoul avait posé la question à brûle-pourpoint. Gacel le regarda, surpris.

— Oui. Je suppose que oui.

— Les Touaregs enlèvent leur voile devant leurs proches et leurs amis... Tu ne l'as pas encore fait devant moi.

Gacel réfléchit un instant, puis leva lentement la main et fit tomber son voile, révélant un visage aux traits fins et vigoureux, profondément buriné. Il sourit.

— Ma figure n'a rien de particulier.

— Je t'imaginais différent.

— Différent ?

— Peut-être plus vieux... Quel âge as-tu ?

— Je ne sais pas. Ma mère est morte quand j'étais petit et ces choses n'intéressent que les femmes. Je ne suis pas aussi fort qu'avant, mais je ne sens pas encore la fatigue.

— Je ne t'imaginais pas fatigué. Tu as de la famille ?

— Une femme et quatre fils. Ma première épouse est morte.

— J'ai deux enfants. Et ma femme est morte aussi, bien qu'on ne m'ait jamais dit quand.

— Depuis quand es-tu en prison ?

— Quatorze ans.

Gacel garda le silence. Il avait beau essayer, il n'avait aucune idée de ce que représentaient quatorze ans dans une vie d'homme, et encore moins quatorze ans d'enfermement.

— Tu les as passés au fortin de Gérifiès ?

— Ces quatorze ans, oui. Mais avant, j'en avais passé huit dans les prisons françaises. Quand j'étais jeune et que je luttais pour la liberté.

— Et malgré tout, tu veux recommencer et t'exposer de nouveau à la trahison et à la prison ?

— J'appartiens à une race d'hommes qui ne peuvent être qu'au sommet ou au fond du trou.

— Pendant combien de temps as-tu été au sommet ?

— Au pouvoir ? Trois ans et demi.

— Ça n'en vaut pas la peine. Quels que soient les avantages du pouvoir, trois ans et demi ne compensent pas vingt-deux années d'incarcération. Non. Même vingt-deux ans de pouvoir ne justifieraient pas trois ans et demi de prison. Pour nous, les Touaregs, la liberté est et sera toujours ce

qu'il y a de plus important. C'est pourquoi nous ne construisons pas de maisons en pierre. Les murs nous étoufferaient. J'aime savoir qu'il me suffit de soulever l'un des côtés de ma *khaima* pour voir l'immensité du désert. J'aime sentir le vent à travers les roseaux des *zéribas*... Allah ne peut nous voir si nous nous cachons sous des toits de pierre.

— Allah voit tout. Même au plus profond des cachots. Il mesure nos souffrances et nous en donnera réparation si nous les endurons pour une cause juste. La mienne l'est.

— Pourquoi ?

— Comment, pourquoi ?

— Pourquoi ta cause est-elle plus juste que la leur ? Vous recherchez tous le pouvoir, n'est-ce pas ?

— Il existe plusieurs manières d'exercer le pouvoir. Certains l'utilisent pour leur profit personnel. D'autres pour être utiles à leur prochain et assurer un meilleur avenir à leur peuple. Telle était mon intention. C'est pourquoi ils n'ont pu retenir aucune charge contre moi et n'ont pas osé me fusiller.

— Ils avaient bien une raison, pour te trahir.

— Je leur interdisais de détourner les fonds publics. Je voulais former un gouvernement d'hommes intègres, sans me rendre compte que de telles personnalités sont très rares. Maintenant, ils ont tous des yachts, des propriétés sur la Riviera, des comptes en Suisse. Quand nous luttions ensemble, nous avons fait le serment de combattre la corruption avec l'esprit qui nous guidait contre les Français. C'était un serment idiot. Il est facile de combattre un ennemi extérieur alors que la corruption peut naître à l'intérieur de chacun de nous. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Je suis un Targui, pas un imbécile. Nous, les Touaregs, nous nous penchons sur votre monde, nous l'observons, nous le comprenons. Après, nous prenons nos distances. Il n'en est pas de même de votre côté : notre monde vous est étranger. C'est la raison pour laquelle nous vous serons toujours supérieurs.

Abdoul al-Kébir n'avait pas souri depuis longtemps. La déclaration de Gacel le dérida.

— Vous continuez à vous considérer comme la race élue ?

— Quel autre peuple aurait pu survivre deux mille ans dans les sables ? répliqua le Targui en montrant l'horizon. Même sans eau, je resterai en vie alors que toi, tu seras déjà dévoré par les vers. N'est-ce pas la preuve que les dieux nous ont choisis ?

— C'est possible... Et si c'est vrai, c'est le moment où jamais de solliciter toute leur aide. Ce que le désert n'a pas pu faire en deux mille ans, les hommes le feront en vingt. Ils veulent vous détruire, vous éliminer de la face de la terre. Bien qu'ils soient incapables de construire quoi que ce soit sur vos tombes.

L'avertissement ne sembla pas émouvoir Gacel. Fermant les yeux, il dit :

— Personne ne pourra jamais détruire les Touaregs hormis les Touaregs eux-mêmes. Voilà des années que la paix règne parmi nous.

Il s'interrompit et ajouta, sans ouvrir les yeux :

— Maintenant, il vaut mieux que tu dormes. La nuit va être longue.

Dès le moment où un soleil en fusion fut absorbé par la brume qui flottait sur les crêtes, jusqu'à ce qu'il réapparût à l'est, disque parfait jetant ses rayons sur un paysage immuable d'odalisques couchées, ils marchèrent.

Leurs prières dites, ils scrutèrent ensemble l'horizon.

— Combien de temps encore ?

— Nous atteindrons la « terre vide » demain. Les vrais problèmes vont commencer.

— Comment le sais-tu ?

Comment le Targui pouvait-il expliquer ce qu'on ne peut expliquer, l'imminence de la tempête de sable, la chaleur qui va augmenter jusqu'aux limites du supportable, le troupeau d'antilopes sur le point de surgir ou la direction à prendre sur un chemin inconnu ?

— Je le sais.

— Enfin ! J'en ai assez de monter et de descendre des dunes.

— Ne te réjouis pas si vite. Ici, il y a de la brise, peu ou prou, elle donne de la fraîcheur et permet de respirer. Les passages que nous suivons existent grâce au vent. Les « terres vides » sont des chaudrons de mort où tout est inerte. L'air y est épais, le sang bout dans les veines, les poumons et la tête éclatent. Nul animal, nulle plante ne peut y vivre. Personne ne les a jamais traversées.

Abdoul al-Kébir, plus ébranlé par le ton de Gacel que par ce qu'il disait, ne souffla mot. Il avait appris à le connaître, avait observé chacune de ses réactions, son impassibilité, sa sérénité face aux dangers. C'était un homme hermétique et distant, qui ne se départissait jamais de sa hauteur. Toutefois, le respect avec lequel il évoquait la « terre vide » était troublant.

Pour quiconque, l'erg qu'ils étaient en train de traverser aurait signifié la fin de toutes les errances, le début de toutes les folies, la mort. Il semblait que leur voyage, en regard de ce qui les attendait, avait été jusque-là « confortable ». À la simple pensée de ce que cet homme entendait par « problèmes », Abdoul al-Kébir perdait tous ses moyens.

Gacel, quant à lui, se demandait s'il ne surestimait pas ses forces en n'obéissant pas à l'interdit séculaire des Touaregs : « De Tikdabra tu t'éloigneras ».

Tikdabra, comme Roub al-Khâli, au sud de la péninsule arabe, compte parmi les régions les plus arides de la planète. Ces lieux maudits sont hantés, dit-on, par les esprits des pires criminels, les infanticides, les violeurs et les âmes tourmentées de ceux qui ont déserté pendant les guerres saintes.

Depuis l'enfance, Gacel Sayah avait appris à ne pas croire aux esprits, fantômes et autres apparitions. Connaissant cependant des « terres vides » moins fameuses et moins terribles que Tikdabra, il savait qu'ils s'apprêtaient à pénétrer en enfer.

Il observa son compagnon. Quelque chose avait attiré son attention depuis le premier moment : l'éclair d'épouvante dans ses yeux lorsqu'il lui avait révélé le meurtre de ses gardiens. Un homme qui ne s'avouait pas vaincu après tant d'années de captivité ne pouvait qu'être d'une trempe peu ordinaire, mais il en fallait plus pour affronter le désert. Avec ce dernier, on ne luttait pas. Il était invincible. Il fallait lui résister, lui mentir, le tromper, afin de lui ôter des mains ce qu'il croyait tenir. Nul besoin de héros de chair ; il s'agissait de devenir pierre, aussi insensible qu'une pierre. Abdoul al-Kébir, il en avait peur, n'était pas de cette espèce-là.

Il était de ceux qui ne craignent pas les hommes, mais que cette nature muette, à l'agressivité insidieuse faite de courbes tranquilles et de couleurs suaves, écrasait ; là, ni fauve, ni scorpion, ni serpent. Pas un moustique pour vous importuner le soir tombé. Ce milieu abiotique, d'où toute odeur était oblitérée, sentait la mort.

Face à la mer de sable, alors que les véritables tourments les attendaient encore, il avait commencé à montrer des signes de faiblesse. Son poulx s'accélérait dans les escalades ; il s'énervait chaque fois que les chameaux regimbaient, jetaient au sol leur chargement ou se laissaient tomber comme s'ils n'allaient plus se relever.

Comment ferait-il pour supporter la suite de leurs épreuves ?

Gacel fut soulagé quand deux avions les survolèrent sans les voir, tandis qu'ils montaient la tente vers le milieu de la matinée. Cette épée de Damoclès stimulait Abdoul.

Elle rendait le péril plus tangible : la prison de nouveau, la mort, autre, mais plus infamante – tel

était le sort que lui réservaient à coup sûr ses poursuivants.

Alors que s'ils succombaient tous deux, ils entreraient dans la légende, celle de « La Grande Caravane », celle des héros qui ne se rendent pas. Cent ans passeraient avant que le peuple qui l'aimait perdît l'espoir que le mythique Abdoul al-Kébir réapparût. Ses ennemis, qui n'auraient jamais la preuve de sa mort, devraient perpétuellement affronter son fantôme.

Les avions rompaient le terrible silence ; les relents de kérosène qu'ils semblaient laisser ravivaient des souvenirs.

Quand ils s'éloignèrent, tournoyant comme des vautours, Gacel et Abdoul sortirent pour les suivre des yeux.

— Ils se doutent de notre destination. Ne devrions-nous pas faire demi-tour et tenter de nous échapper par l'autre côté ?

Ce n'était pas l'avis du Targui, qui répondit calmement :

— Il n'est pas dit qu'ils nous trouveront, ils n'ont aucune certitude. S'ils nous trouvent, il faudra qu'ils viennent nous chercher. Personne ne le fera. Le désert est désormais notre seul ennemi, mais il est aussi notre allié. Mets-toi ça dans la tête et oublie le reste.

C'était trop demander à Abdoul al-Kébir. Pour la première fois de sa vie, il ressentait ce qui devait être véritablement de la terreur.

À perte de vue, une étendue chauffée à blanc, sans la moindre aspérité. Par un caprice inexplicable de la nature, les dernières dunes s'alanguissaient, longues vagues anémiées expirant sur une plage sans fond.

L'absence de sons désespérait de plus en plus Abdoul. Il entendait distinctement les battements de son cœur. Chaque pulsation résonnait à ses tempes. Fermant en vain les yeux, il voulut chasser de son esprit cette vision de cauchemar, mais il avait l'impression que l'image même du néant s'imprimait sur sa rétine et que son heure avait sonné. *Inch'Allah !*

Gacel avait raison. Le vent cessait là où les dunes s'arrêtaient. Dans l'atmosphère raréfiée, la température avait brusquement augmenté de quinze degrés. C'était pire qu'avant.

Attendre la nuit pour marcher ne soulagea pas leurs souffrances. L'air raréfié était à peine respirable, comme s'ils avaient échoué sur une autre planète. Les chameaux eux-mêmes blatéraient de désespoir.

Abdoul montait l'une des bêtes que ne semblait pas encore avoir affecté la dure traversée tandis que Gacel, qui se guidait en suivant toujours la même étoile, était à pied, avançant avec la régularité d'une machine. La lune, en se levant, projeta sur le groupe fantomatique sa pâle clarté.

À l'aube, Gacel fit s'agenouiller les bêtes, puis étendit sur elles la toile beige.

Malgré l'ombre, Abdoul al-Kébir suffoquait.

— De l'eau... haleta-t-il.

Gacel se contenta d'ouvrir les yeux et de secouer négativement la tête.

— Je vais mourir... !

— Non.

— Mais je vais mourir... !

— Arrête de bouger. Il faut que tu restes tranquille. Comme les chameaux. Comme moi. Calme-toi. Ton cœur doit battre le plus lentement possible, tes poumons absorber le minimum d'air. Ne pense à rien.

— Une gorgée seulement... supplia l'autre. Une gorgée... !

— Cela te ferait du mal. Tu boiras à la fin de la journée.

Abdoul fut horrifié.

— À la fin de la journée ! Encore huit heures à attendre !

Puis, comprenant qu'il était inutile d'insister, il ferma les yeux, fit le vide dans sa tête, s'efforça de détendre chacun de ses muscles, d'oublier l'eau et tout ce qui l'entourait. Ne plus se souvenir de la terreur qui lui tordait l'estomac.

Il lui fallait séparer son esprit de son corps afin que ce dernier restât seul, adossé au chameau, comme le Targui qui lui-même semblait avoir réussi à se changer en pierre. Il se vit divisé en deux : une partie de lui-même devenant un simple témoin totalement étranger à la soif, à la chaleur, au désert ; l'autre n'étant plus qu'une carcasse, une enveloppe humaine incapable de sentir.

Il ne parvint pas à s'endormir complètement, mais s'évada dans des lieux très lointains, dans des temps passés, plus heureux. Il se souvint de ses enfants qu'il n'avait connus que très jeunes et qui étaient maintenant devenus adultes.

La réalité et les fantasmes se mélangeaient dans son esprit ; des scènes intensément vécues se heurtaient à d'autres, en apparence plus authentiques, qui n'étaient que le fruit de son imagination débridée.

À deux reprises, il s'éveilla, pris d'angoisse en croyant se trouver encore en prison. Prenant conscience que sa liberté n'était pas une illusion, il en fut bouleversé : du fait même qu'il existait, il était prisonnier, plus qu'avant. Du monde physique.

Le Targui était là, devant lui. Aussi immobile qu'une statue, il ne respirait pratiquement pas. Cet homme était pour Abdoul al-Kébir un mystère. Il ne parvenait pas à démonter les mécanismes de son cerveau.

Gacel lui faisait peur. Il le craignait et le respectait à la fois ; il lui était reconnaissant de l'avoir libéré. Sa confiance tranquille était une chose admirable ainsi que sa droiture, cependant, il y avait une sorte de barrière entre eux – les quatorze cadavres, peut-être.

Ou était-ce la différence de race et de culture ? Gacel n'avait-il pas lui-même assuré qu'un homme de la côte n'apprendrait jamais à connaître un Targui ni à accepter ses coutumes ?...

Seuls parmi les peuples islamiques, les Touaregs, bien que fidèles aux enseignements de Mahomet, prônent l'égalité des sexes. Leurs femmes, à la différence des hommes, ne se voilent pas le visage ; en outre, elles jouissent d'une liberté absolue jusqu'à leur mariage, n'ont à rendre compte de leurs actes ni à leurs parents, ni à leur futur époux qu'elles choisissent à leur guise.

La « fête d'accordailles », ou *ahal*, est célèbre. On se réunit autour d'un feu, on dîne en se racontant des histoires, en jouant de l'*imzad* à une corde, puis garçons et filles dansent jusqu'à l'aube. Les jeunes femmes signifient, par des dessins sur les paumes de l'heureux élu, la manière dont elles désirent que celui-ci leur fasse l'amour, chaque couple se retirant dans les dunes à la faveur de l'obscurité.

De telles mœurs, pour un Arabe jaloux de la virginité de sa future femme ou de l'honneur de sa fille, étaient plus que scandaleuses. Abdoul connaissait des pays comme l'Arabie ou la Libye, voire certaines régions de sa propre patrie, où l'on était lapidé, décapité pour beaucoup moins.

Malgré l'influence grandissante de l'islam, les *Imohags* avaient toujours défendu la liberté de leurs femmes en matière de sexe, d'habillement, et leur place au sein de la famille.

Être le chef d'un tel peuple, certes difficile à gouverner mais farouchement indépendant, ne pouvait qu'être un motif de fierté.

Les Touaregs auraient su accepter et comprendre ce qu'Abdoul al-Kébir avait à offrir. Ayant juré obéissance à un *aménoukal*, ils l'auraient défendu jusqu'à la mort contre les traîtres.

Les hommes de la côte, eux, auxquels il avait donné une patrie, ceux qui étaient venus en foule l'acclamer après sa victoire sur les Français, n'avaient pas été fidèles à leur serment.

— Qu'est-ce que c'est, être socialiste ? lui avait demandé Gacel, la première nuit, quand, chevauchant ensemble, ils avaient encore envie de parler.

— C'est vouloir la même justice pour tous.

— Tu es socialiste ?

— Plus ou moins.

— Tu crois qu'*Imohags* et *akli* sont égaux ?

— Devant la loi, oui.

— Je ne parle pas de la loi. Je te demande simplement si serviteurs et maîtres sont égaux.

— D'une certaine manière... nuança Abdoul, sans s'engager, tâchant de deviner jusqu'où l'autre voulait l'entraîner. Vous, les Touaregs, vous êtes les derniers sur terre à avoir des esclaves et vous vous en enorgueillissez. L'esclavage est une pratique injuste.

— Je n'ai pas d'esclaves. J'ai des serviteurs.

— Vraiment ? Alors que fais-tu si l'un d'eux s'échappe et ne veut plus travailler pour toi ?

— Je le rattrape, je le fouette et je le ramène au bercail. Il est né chez moi, je l'ai nourri et

protégé tant qu'il ne pouvait pas se suffire à lui-même. Quel droit a-t-il de l'oublier et de partir quand il n'a plus besoin de moi ?

— Le droit à sa propre liberté. Tu accepterais d'être le serviteur d'un autre simplement parce qu'il t'a nourri quand tu étais petit ? Doit-on, sa vie durant, payer une telle dette ?

— Ce n'est pas le cas. Je suis né *Imohag*. Ils sont nés *akli*.

— Qui a établi qu'un *Imohag* était supérieur à un *akli* ?

— Allah. S'il en était autrement, il ne les aurait pas faits lâches, voleurs et serviles. Il ne nous aurait pas faits fiers, loyaux et courageux.

— Diable ! Tu aurais été le plus fanatique des fascistes...

— Qu'est-ce qu'un fasciste ?

— Celui qui affirme que sa lignée est supérieure à toutes les autres.

— Alors, je suis fasciste.

— Tu l'es, en effet. Bien que, si tu savais vraiment ce que cela signifie, tu y renoncerais.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas une chose que l'on peut expliquer quand on est là à brinquebaler sur un chameau qui a l'air ivre. Il vaut mieux que nous laissions cela pour une autre fois.

Il n'y eut pas d'autre fois. De jour en jour, l'issue devenait plus improbable ; ils étaient tous deux éreintés. Chaque parole commençait à leur coûter un effort surhumain.

Quand Abdoul s'éveilla de sa rêverie, Gacel avait achevé de charger trois des dromadaires.

— Nous allons devoir tuer celui-ci, dit-il en désignant du menton le quatrième.

— Les vautours vont être attirés, puis ce sera les avions. On va se faire repérer.

— Les vautours ne s'aventurent pas dans la « terre vide ». L'air est trop chaud.

Il remplit une petite casserole d'eau qu'il tendit à Abdoul. Après avoir bu goulûment, celui-ci en redemanda, mais le Targui avait déjà refermé la *gerba*.

— Fini.

— C'est tout ? protesta Abdoul. Ça ne m'a même pas humecté la gorge.

Gacel montra de nouveau l'animal.

— Cette nuit, tu boiras son sang et tu mangeras sa viande. Demain commence le ramadan.

— Le ramadan ? Crois-tu que nous soyons en condition de respecter le jeûne ?

Il aurait juré que le Targui souriait.

— Les conditions actuelles ne sont-elles pas idéales ? Ne serait-ce pas la meilleure légitimation à nos tourments ?

Les bêtes s'étaient levées. Il aida Abdoul à se mettre debout.

— Allons-y ! Le chemin est long.

— Combien de jours va durer ce martyre ?

— Je ne sais pas. Je te donne ma parole que je ne sais pas. Prions pour qu'Allah abrège nos souffrances. Il n'est cependant pas en son pouvoir de rendre le désert moins grand. Ça, j'en suis sûr. Le désert est immense.

— Personne ne tirera de l'eau de ce puits, ni d'aucun autre à cinq cents kilomètres à la ronde, jusqu'à ce qu'on sache où se cache la famille de Gacel Sayah.

Le vieillard eut un geste d'impuissance.

— Ils sont partis. Ils ont levé le camp, ils s'en sont allés. Comment savoir où ?

— Vous, les Touaregs, vous savez tout ce qui se passe. Dès qu'un chameau meurt, dès qu'une chèvre est malade, la rumeur se propage dans le désert. Tu me prends pour un imbécile en essayant de me faire croire qu'une famille entière avec ses *khaima*, ses animaux, ses enfants et ses esclaves s'est déplacée sans que personne ne s'en aperçoive.

— Ils sont partis.

— Où ?

— Je ne sais pas.

— Il va falloir que tu le saches si tu veux de l'eau.

— Mes animaux vont mourir, et ma famille aussi.

— Je n'y serai pour rien.

Le doigt accusateur s'approcha de la poitrine du vieillard ; celui-ci fut sur le point de saisir sa dague.

— Un des tiens, un sale assassin, a tué plusieurs des miens. Des soldats, qui vous protègent des bandits, vous creusent des puits, les entretiennent, qui, au péril de leur vie, partent à la recherche des caravanes égarées. Non, vous pouvez crever, pas d'eau tant qu'on n'aura pas retrouvé Gacel Sayah.

— Gacel n'est pas avec sa famille.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que vous êtes en train de le chercher dans la « terre vide » de Tikdabra.

— Nous pouvons nous tromper. De toute façon, un jour ou l'autre, il devra retourner auprès des siens.

La voix du sergent-major Malik al-Haïderi se fit conciliante.

— Nous ne voulons aucun mal à sa famille. Nous n'avons rien contre sa femme ou ses enfants. C'est lui que nous voulons, personne d'autre. Puisque c'est ainsi, nous nous contenterons de l'attendre... Tôt ou tard, il se montrera.

Le vieillard secoua la tête.

— Il ne se montrera jamais si vous êtes dans les parages. Il connaît le désert mieux que quiconque. En outre, des guerriers ou des soldats qui se respectent ne mêlent pas femmes et enfants aux luttes entre hommes. Cette tradition a force de loi. Elle est aussi vieille que le monde.

— Écoute, le vieux ! répliqua Malik, d'un ton dur et menaçant. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour recevoir des leçons de morale. Ce porc – qu'Allah le confonde ! – a assassiné un capitaine sous mon nez, enlevé le gouverneur, égorgé dans leur sommeil de pauvres jeunes gens, et il croit qu'il peut se moquer de tout un pays. Ça ne va pas se passer comme ça ! Je te le jure. Alors, choisis.

Sans un mot, le vieillard se leva, s'éloigna lentement du puits. Il n'avait pas fait cinq pas que Malik lui cria :

— N'oublie pas que mes hommes ont besoin de manger ! Nous abattons chaque jour un de tes chameaux. Tu pourras présenter la note au nouveau gouverneur, à El-Akab !

Le vieillard s'arrêta un instant, mais ne se retourna pas ; il continua lourdement son chemin vers l'endroit où l'attendaient ses enfants et ses animaux.

Malik héla un soldat noir :

— Ali !

Celui-ci accourut.

— Oui, sergent...

— Tu es noir, comme les esclaves de cet idiot. Lui ne dira rien, parce qu'étant targui, il croit que son honneur en sera souillé pour toujours. Les *akli*, eux, parlent volontiers. Ils aiment bien raconter ce qu'ils savent. Il y en aura bien un qui sera prêt à gagner quelques dinars. Il tirera son maître d'affaire par la même occasion. Cette nuit, apporte-leur un peu d'eau et à manger, comme si ça venait de toi. La solidarité entre frères de race, tu sais... Tâche de revenir avec l'information dont j'ai besoin.

— S'ils me soupçonnent de venir comme espion, ces Touaregs sont capables de me couper la gorge.

— Mais s'ils ne le font pas, tu deviendras caporal. Persuade-les avec ça, souffla-t-il en lui glissant dans la main une poignée de billets froissés.

Le sergent-major Malik al-Haïderi connaissait aussi bien les Touaregs que leurs esclaves. Il venait à peine de s'endormir quand il entendit des pas à l'extérieur de sa tente.

— Sergent !

Il passa la tête dehors et ne fut guère surpris de voir un visage noir réjoui.

— Le *guelta* des monts du Huaila. Près du tombeau d'Ahmed el-Ainin, le marabout.

— Tu connais l'endroit ?

— Non, mais on m'a expliqué comment y arriver.

— C'est loin ?

— Une journée et demie.

— Préviens le caporal. Nous partirons à l'aube.

Le Noir sourit de plus belle.

— Maintenant, je suis caporal... Caporal-chef.

— C'est exact. Tu es désormais caporal-chef. Que tout soit prêt au lever du soleil... Et apporte-moi le thé un quart d'heure avant.

Le pilote n'arrivait pas à convaincre le lieutenant Rahman.

— Écoutez, mon lieutenant... Nous avons survolé ces dunes à moins de cent mètres d'altitude. S'il y avait eu le moindre rat, on l'aurait vu, mais non, rien. Rien du tout. Vous avez une idée des traces que laissent quatre chameaux dans le sable ? S'ils étaient passés, on aurait aperçu quelque chose.

— Pas si celui qui conduit les chameaux est un Targui. Et encore moins quand ce Targui est celui que nous recherchons. Il ne les aura pas fait marcher en file, mais de front. Le vent efface vite les traces. Les Touaregs voyagent la nuit et s'arrêtent à l'aube. Vous, vous ne décollez jamais avant huit heures du matin, ce qui veut dire que vous n'êtes arrivés à l'erg que vers midi... Quatre heures suffisent pour qu'il ne reste rien de visible.

— Quatre chameaux et deux hommes... Où se cachent-ils ?

— Allons, capitaine ! Vous survolez ces dunes tous les jours. Des centaines, des milliers, peut-être des millions de dunes ! Une armée entière pourrait s'y camoufler... ! Ne me racontez pas que vous n'êtes pas au courant... Un creux, une bâche de couleur claire avec un peu de sable par-dessus... Et le tour est joué !

— D'accord... D'accord... Qu'est-ce que vous voulez, alors ? Qu'on retourne brûler de l'essence et perdre notre temps ? On ne les trouvera jamais. Jamais !

Le lieutenant Rahman les apaisa d'un geste, puis s'approcha de la grande carte fixée au mur du hangar.

— Non... Je ne veux pas que vous retourniez à l'erg, mais que vous m'amenez à la vraie « terre vide ». Si mes calculs sont justes, ils ont dû déjà y arriver. On peut atterrir ?

Les deux pilotes se regardèrent, l'air sceptique.

— Vous vous rendez compte de la température là-bas... ?

— Naturellement... Le sable peut atteindre quatre-vingts degrés à midi.

— Vous savez ce que ça signifie pour des vieux coucous mal entretenus comme les nôtres ? Le moteur qui n'arrive plus à refroidir, sans compter les turbulences, les trous d'air... et les problèmes au redémarrage ! Nous pourrions atterrir, bien sûr, mais nous risquons de ne plus jamais décoller... ou d'exploser à l'allumage... Je refuse.

Il ne faisait pas de doute que son compagnon était du même avis. Néanmoins, Rahman insista :

— Même si l'ordre vient d'en haut ? Savez-vous qui nous recherchons ? demanda-t-il en baissant instinctivement la voix.

— Oui. On a entendu des rumeurs, mais ces histoires, c'est de la politique ; on ne devrait pas nous impliquer nous, les militaires. Si on m'ordonne d'atterrir n'importe où dans ce désert parce que la patrie est en guerre ou qu'elle a été envahie, je le ferai sans hésiter. Mais pas pour traquer Abdoul al-Kébir, parce que je suis sûr qu'Abdoul al-Kébir ne me demanderait jamais une telle chose.

Le lieutenant Rahman se raidit. Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil discret aux mécaniciens qui, à l'autre extrémité du hangar, s'affairaient sur les avions. À voix basse, il mit son interlocuteur en garde :

— C'est dangereux, ce que vous venez de dire.

— Je sais, répondit le pilote. Mais je crois qu'après toutes ces années, il est temps de dire ce qu'on pense. Si vous ne le capturez pas dans Tikdabra, et ça me paraît très difficile, Abdoul al-Kébir reviendra très bientôt. Alors, le moment sera venu, pour chacun, de clarifier sa position.

— On dirait que ça vous fait plaisir de ne pas l'avoir trouvé ?

— Ma mission était de le chercher ; je l'ai accomplie de mon mieux. Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas réussi. Au fond, j'ai peur quand je pense à ce qui pourrait arriver. Abdoul al-Kébir en liberté, ça veut dire la division du pays, des affrontements et, peut-être, la guerre civile. Personne ne souhaite cela.

Les paroles du pilote ne cessèrent de trotter dans la tête de Rahman cependant qu'il regagnait son logis. Jamais auparavant quelqu'un n'avait osé évoquer cette horrible perspective : que deux factions d'un même peuple séparé par un seul homme se déchirent.

Après plus d'un siècle de colonisation, les classes sociales n'étaient pas clairement définies et ne répondaient pas encore aux catégories classiques de l'analyse marxiste. Soixante-dix pour cent de la population était analphabète. Si l'on ajoutait à cela la longue tradition de soumission, il était évident que le charisme et l'éloquence d'un homme politique pouvaient tout faire basculer.

Abdoul al-Kébir, avec ses traits nobles, son expression d'honnêteté, inspirait confiance. Il avait le verbe facile et était capable de soulever les foules. Personne n'oubliait qu'il avait libéré le pays du colonialisme.

Rahman se demanda quel camp il choisirait le moment venu. De son lit, il regardait sans le voir le vieux ventilateur qui brassait l'air en vain. L'Abdoul al-Kébir de sa jeunesse avait été son héros ; son portrait tapissait les murs de sa chambre. En repensant à Hassan ben Koufra et à sa coterie, le

lieutenant sut que sa décision était prise depuis longtemps.

L'image du Targui remplaça les autres. Un homme étrange, qui avait défié la soif et la mort, qui s'était proprement payé sa tête. Où était-il, qu'était-il en train de faire ?... Il se l'imagina conversant avec Abdoul, lorsque, harassés par leur longue marche, les fugitifs s'arrêtaient enfin pour se reposer.

« Je ne sais pas pourquoi je les pourchasse, se dit-il. À la vérité, j'aimerais m'échapper avec eux... »

Ils avaient bu le sang du chameau. Ils avaient mangé sa viande. Gacel se sentait fort ; son courage et son énergie recouvrés, il était prêt à affronter la « terre vide ». Les angoisses de son compagnon le préoccupaient cependant. Ce dernier s'enfonçait dans son mutisme. Chaque fois que le soleil se levait sur un paysage qui était invariablement le même, sa désespérance grandissait.

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !

Il ne prononça plus une seule parole.

Gacel dut l'aider à descendre de la chamelle, il le traîna sous l'abri, le fit boire comme un enfant en lui soutenant la tête. La vue de l'espace infini exerçait sur lui un pouvoir maléfique.

C'était un homme prématurément vieilli, qui avait passé de longues années entre quatre murs et qui n'était plus guère capable d'autre chose que de penser. Comment lui avouer que les véritables difficultés étaient encore devant eux ?

Il leur restait encore de l'eau. Et trois chameaux dont ils pourraient boire le sang. Il se passerait encore quelques jours avant que brillent, comme mille soleils au fond des yeux, les phosphènes, symptômes indubitables de la déshydratation, mais le chemin était long, très long. Et l'espoir d'arriver au bout, infime. Seule une volonté invincible de survie les sauverait.

« De Tikdabra tu t'éloigneras. »

Il devait être encore dans le ventre de sa mère, qu'il connaissait déjà cet adage, et voilà qu'il y était, en plein milieu de Tikdabra, traînant derrière lui une épave. Seul, avec ses quatre chameaux, Gacel Sayah « le Chasseur », *Imohag* des Kel Taguelmoust, sortirait vainqueur de l'épreuve, il en était convaincu.

Il serait le premier à réussir un tel exploit, sa renommée courrait de bouche en bouche comme une légende, mais enchaîné comme il l'était, il allait à la catastrophe. Ce débris d'homme auquel s'était réduit Abdoul al-Kébir en moins d'une semaine était pour Gacel le boulet que le maître attache à la cheville de l'esclave rebelle.

Tôt où tard, il le craignait, s'il voulait éviter une mort certaine, il serait contraint d'abrégier le calvaire de l'ex-président, se donnant ainsi la possibilité de s'en tirer lui-même.

« Il me demandera de le tuer, se dit-il. Quand il sera à bout de forces, il me suppliera, et je devrai le faire... »

Si celui qui avait été son hôte l'en priait, il avait le droit d'accéder à sa requête. Dès lors, dégagé de toute responsabilité, il se consacrerait à son propre salut.

« Je lui donne cinq jours... S'il résiste plus longtemps, il sera trop tard pour tous les deux. »

Le dilemme était terrible : allait-il s'efforcer de maintenir en vie son compagnon, nourrir ses espoirs, tenter tout ce qui était humainement possible pour le sauver, alors que chaque jour, chaque heure qu'il lui donnerait en plus représentait autant de moins pour lui-même ? La constitution d'Abdoul al-Kébir ainsi que son manque d'habitude du désert lui faisaient consommer trois fois plus d'eau que Gacel. Seul, le Targui quadruplerait ses chances.

En plongeant son compagnon dans un sommeil éternel, il le débarrasserait des terreurs à venir et lui permettrait de mourir avec l'illusion qu'il était libre et qu'il franchirait la frontière.

Elle était quelque part, devant, ou déjà derrière eux, cette frontière que personne au monde n'aurait su déceler là où une simple présence humaine était inconcevable et une quelconque limitation, plus encore.

La « terre vide » était frontière en soi : entre des pays, des régions, entre la vie et la mort. Gacel

se rendit compte que, d'une certaine manière, il l'aimait. Il s'y trouvait par sa propre volonté ; peut-être était-il le premier être humain à connaître ce que signifiait défier le « désert des déserts ».

« J'aurai raison de toi, murmura-t-il avant de s'endormir profondément. Je me sens capable de te vaincre et d'en finir avec ta légende... »

Pendant son sommeil, une voix lui répéta inlassablement : « De Tikdabra tu t'éloigneras », jusqu'à ce que la silhouette de Leïla surgît de la nuit. Elle lui caressa le front, lui apporta à boire l'eau d'un puits profond. Elle chanta à son oreille comme elle avait chanté le soir de l'*ahal* où elle avait tracé sur sa main des signes que seuls les Touaregs savaient interpréter.

— Leïla !

La jeune femme pilait du millet. Elle leva ses immenses yeux noirs vers le visage ridé de Soueilem qui montrait du doigt la hauteur avoisinante.

— Des soldats, se contenta-t-il de dire.

C'étaient en effet des soldats. Ils descendaient de partout, armés jusqu'aux dents, comme s'ils s'apprêtaient à attaquer une dangereuse position ennemie et non un misérable campement nomade où il n'y avait que des femmes, des vieillards et des enfants.

Elle comprit instantanément la situation, se tourna vers le vieux serviteur et lui ordonna :

— Va te cacher. Il faut que ton maître sache ce qui s'est passé.

Soueilem se glissa entre les *khaima* et les *zéribas*, puis disparut dans les roseaux de l'étang.

Leïla réunit autour d'elle les fils de son époux, les femmes et les serviteurs, prit son bébé dans ses bras et attendit, la tête haute. L'homme qui semblait commander le groupe se planta devant elle.

— Que cherches-tu dans mon campement ? demanda-t-elle, connaissant la réponse.

— Gacel Sayah. Tu le connais ?

— C'est mon mari. Mais il n'est pas ici.

Le sergent Malik prit le temps de contempler la belle et fière Targuie. Aucun voile ne dissimulait son visage ; ses bras, la naissance de ses seins et ses jambes vigoureuses étaient dénudés. Rares étaient les occasions, dans le désert, de voir une femme comme celle-là. Il fit un effort pour chasser son trouble et répliqua en souriant :

— Je sais bien qu'il n'est pas ici. Il est très loin. Dans le désert de Tikdabra.

Elle dissimula son tressaillement. Personne ne devait jamais s'apercevoir qu'une Targuie avait peur.

— Si tu sais où il est, que viens-tu faire ?

— Vous protéger... Il va falloir que vous veniez avec nous. Ton mari est devenu un dangereux criminel. Les autorités craignent que vous soyez la cible de la vindicte populaire.

Leïla faillit éclater de rire devant le culot de l'individu. Elle montra l'horizon :

— Il n'y a pas âme qui vive à deux jours de marche dans toutes les directions !

Le sourire de Malik al-Haïderi se fit inquiétant ; il commençait à franchement s'amuser.

— Les nouvelles vont vite dans le désert. Tu le sais aussi bien que moi. Les gens ne vont pas tarder à affluer. Il est de notre devoir d'éviter les incidents qui pourraient provoquer des guerres entre tribus... Vous allez venir avec nous.

— Et si nous refusons ?

— Vous y serez obligés.

Il parcourut du regard ceux qui étaient présents.

— Vous êtes tous là ?

Personne ne répondit. Il poursuivit :

— Bien. Alors en route.

Leïla s'inquiéta.

— Il faut que nous levions le camp.

— Votre campement restera ici... Mes hommes y attendront ton mari.

Pour la première fois, Leïla sembla perdre son calme. Sa voix contenait des accents suppliants :

— Mais c'est tout ce que nous avons !

Malik se moqua, méprisant :

— Ce n'est certes pas beaucoup... Mais là où vous allez, vous n'aurez même pas besoin de ça. Il faut que tu comprennes que je ne peux pas me promener dans le désert, chargé de couvertures, de tapis et de quincaillerie comme un artisan itinérant.

Il ordonna à l'un de ses hommes de s'occuper des Touaregs, puis s'adressa à Ali :

— Toi, tu restes ici avec quatre hommes. Tu sais ce que tu dois faire si le Targui se montre !

Leïla contempla une dernière fois, au creux du ravin, ce qu'elle abandonnait : l'eau du *guelta*, *khaima* et *zéribas*, l'enclos des chèvres, et le coin, près des roseaux, où paissaient les chameaux. Avec son mari et l'enfant qu'elle tenait dans ses bras, c'était tout ce qu'elle possédait au monde. Un pressentiment l'assaillit : allait-elle jamais revoir son foyer, son époux ? Elle se tourna vers Malik qui s'était arrêté à côté d'elle.

— Que veux-tu vraiment faire de nous ? Je n'ai jamais vu qu'on utilise des femmes, des vieillards et des enfants dans les affaires d'hommes... Ton armée est-elle si faible que tu aies besoin de te servir de nous contre Gacel ?

— Il tient quelqu'un que nous voulons. Maintenant, nous tenons quelqu'un qu'il veut... Nous utilisons ses méthodes. Estime-toi heureuse que nous ne vous ayons pas égorgés pendant que vous dormiez. Nous lui offrirons un échange : un homme contre toute une famille.

— Si l'homme dont vous parlez est celui qui a été son hôte, Gacel n'acceptera pas. Notre loi l'interdit.

— Votre loi n'existe plus !

Malik al-Haïderi s'assit sur une pierre et alluma une cigarette tandis que la colonne de soldats et de prisonniers commençait sa descente vers le plateau où attendaient les véhicules.

— Votre loi, reprit-il, faite par les Touaregs pour l'usage exclusif des Touaregs, n'est pas valable face aux lois nationales.

Puis, après avoir soufflé sa fumée à la figure de Leïla :

— Ce qu'a fait ton mari en s'abritant derrière sa tradition et sa connaissance du désert est répréhensible. Il s'est refusé à admettre qu'il avait tort ; dorénavant, nous utiliserons la force. Il reviendra un jour, et, ce jour-là, il devra reconnaître sa responsabilité. S'il veut voir sa femme et ses enfants libérés, il devra se rendre pour être jugé.

— Il ne se rendra jamais, répliqua Leïla sans hésitation.

— Dans ce cas, fais-toi à l'idée que tu ne seras plus jamais libre.

Elle ne répondit rien, fouilla du regard les roseaux où s'était caché Soueilem, puis, comme si elle tournait définitivement le dos à son passé, emboîta le pas à sa famille.

Malik al-Haïderi, émoustillé, suivit des yeux le balancement harmonieux des hanches de la jeune femme. Il termina sa cigarette, jeta le mégot et se décida à aller prendre la tête du convoi.

Il crut d'abord à une illusion. Le jour était naissant. En s'approchant, il fut de plus en plus sûr qu'il y avait quelque chose, quelque chose qui dépassait à peine de la surface uniformément plane du sol.

C'était l'heure de faire halte, et la chamelle, qui boitait depuis minuit, risquait de ne plus pouvoir continuer. La curiosité l'emportant, Gacel exigea un dernier effort de ses bêtes. Ils se rapprochèrent de l'objet.

Il prit le temps de mettre à l'abri les animaux et son compagnon, qui n'était déjà plus qu'un poids mort, et poursuivit à pied. Il avait envie de courir, mais s'obligea à marcher sans hâte pour économiser le peu de forces qui lui restait.

Bientôt, il n'eut plus de doute : devant lui, une tache blanche, plus blanche que la « terre vide », se détachait. Presque intacte, grâce à la sécheresse de l'atmosphère, gisait la dépouille d'un grand chameau, encore harnaché.

Sous les orbites béantes, le lugubre sourire de la mort laissait apparaître des dents énormes. La peau craquelée ici et là ne recouvrait qu'ossements décharnés.

Il était agenouillé, le cou allongé sur le sable, la tête dirigée vers le point d'où venait Gacel, c'est-à-dire vers le nord-est. Cela signifiait qu'il était parti du sud-ouest ; les chameaux, quand ils vont mourir de soif, s'orientent, dans un ultime sursaut, du côté où ils étaient censés aller.

Le squelette du méhari rompait la monotonie du paysage, cependant, le soulagement de Gacel se mua vite en inquiétude. La présence de l'animal prouvait qu'il n'y avait pas d'eau plus loin.

À un kilomètre de là, la chamelle boiteuse ne tarderait pas à mourir, deviendrait momie à son tour, regardant sans voir en sens inverse, chaque cadavre marquant une borne à mi-trajectoire. Entre le nord et le sud de la « terre vide » de Tikdabra, la mort ; peut-être les « vaisseaux du désert » n'étaient-ils capables que d'en parcourir la moitié.

Alors lui, avec ses deux montures harassées et la loque pitoyable qu'il avait du mal à maintenir en vie, pouvait-il faire mieux ?

Il préféra ne plus y penser et essayer de retrouver le propriétaire du blanc méhari.

Il étudia de plus près la peau parcheminée et les parties découvertes du crâne. N'importe où ailleurs dans le désert il aurait été capable de déterminer depuis quand l'animal était mort, mais par une telle chaleur, dans une région où ni homme ni bête ne pouvaient surmonter la sécheresse, il n'aurait su dire si cela faisait trois ans ou un siècle. En outre, c'était une momie et Gacel ne s'y entendait guère en matière de momies.

Quand il eut du mal à supporter la température, il revint sur ses pas et se réfugia sous la tente. Le visage d'Abdoul al-Kébir n'augurait rien de bon ; il était sur le point d'étouffer. Gacel égorgea la chamelle pour lui faire boire, dans la casserole de laiton, le sang et ce qui restait du liquide de l'estomac, moins de six doigts, putride. Fort heureusement, Abdoul était toujours inconscient, sinon jamais il n'aurait pu absorber une telle infection. Les Touaregs, eux, avaient l'habitude de boire de l'eau croupie, pas les autres. Peut-être était-il temps d'achever Abdoul. Il se ravisa et se dit qu'après tout, si l'autre ne mourait pas de dégoût, il avait ses chances.

Contrairement à l'ordinaire, il eut du mal, malgré la rude journée, à trouver le sommeil. La dépouille du chameau mort l'obsédait. Elle lui apparaissait effroyablement solitaire. Qui était ce Targui fou qui, parti de Gao ou de Tombouctou en quête des oasis du nord, avait défié Tikdabra ?

Le méhari avait gardé son équipement, mais perdu sa selle et son chargement. Son maître était donc mort avant lui, l'animal avait continué seul son chemin. Les Bédouins comme les Touaregs ont

pour coutume de libérer de leur harnais les bêtes qui sont sur le point de mourir. C'est leur façon de leur témoigner leur respect et leur reconnaissance pour les services rendus. Celui-ci n'avait pas eu le temps de le faire.

Cette nuit ou le lendemain, il le retrouverait, les orbites caves tournées vers le nord-est, cherchant désespérément la fin du désert.

Il n'y avait pas un cadavre, mais des centaines. Il trébucha sur eux dans l'obscurité. À la lune montante, la scène devint fantasmagorique ; leurs formes remplissaient la pénombre. Quand le jour se leva de nouveau, ils étaient tous autour de lui, une multitude d'hommes et de bêtes, à perte de vue. Alors, Gacel Sayah, *Imouharh* des Kel Taguelmoust, celui que l'on appelle « le Chasseur », comprit qu'il était le premier être humain à avoir trouvé les vestiges de « La Grande Caravane ».

Des lambeaux de tissus couvraient à moitié les corps. Les mains étaient encore refermées sur les armes et les *gerba*. Sur les bosses des chameaux, on reconnaissait, décolorés par le soleil, des harnachements touaregs ornés d'argent et de cuivre. Éventrés par le temps, des ballots de marchandises avaient déversé leur précieux contenu.

Défenses d'éléphants, statuettes d'ébène, soieries qui tombaient en poussière au moindre contact, monnaies d'or et d'argent et, probablement, dans les bourses des marchands les plus riches, des diamants gros comme des pois chiches. Elle était là, « La Grande Caravane » de la légende, le vieux rêve de tous les aventuriers du désert, mille et une richesses que Shéhérazade elle-même n'aurait jamais imaginées.

Elle était là. Il n'en ressentit aucune joie. Juste une profonde émotion. Contempler les momies de ces pauvres êtres le plongeait dans une angoisse insupportable. La terreur et la souffrance que leurs visages exprimaient seraient, lui semblait-il, dans dix ou vingt ans, les siennes. Il se vit, la peau diaphane, regardant le néant, sans yeux, la bouche ouverte dans un ultime cri, à cent, mille, un million d'années de là.

Il pleura. Si loin qu'il se souvînt, il ne l'avait jamais fait. Il était parfaitement conscient que c'était stupide, parce que ces gens étaient morts depuis tant de temps, toutefois le désespoir qui avait été le leur était si tangible que son équanimité en fut ébranlée.

L'un d'eux devait être son oncle. Gacel, qui avait monté son campement au beau milieu de la caravane fantôme, médita sur le sort de son ancêtre mythique. Sa tâche avait été de la défendre contre les attaques des brigands, il n'avait pu la protéger de son véritable ennemi : le désert.

Il passa la journée en compagnie des défunts ; c'était la première fois que quelqu'un était près d'eux depuis que la mort les avait surpris en chemin. Peut-être leurs esprits étaient-ils présents, condamnés à une errance éternelle ; il leur demanda de l'aide pour échapper à un si tragique destin. Ils lui montreraient peut-être la direction qu'ils n'avaient su trouver de leur vivant.

Les morts lui parlèrent. Leurs bouches sans langues, leurs orbites creuses, leurs mains osseuses agrippées au sol ne bougèrent pas. Cependant, la longue file de momies qui se perdait au sud-ouest lui cria que la route qu'il suivait n'était pas la bonne, qu'elle ne conduisait qu'à des jours et des jours de solitude et de soif sans retour possible.

Son seul espoir serait de se dévier vers l'est, puis de dériver vers le sud. Au moins, en suivant cette orientation, il pouvait escompter que les limites de la « terre vide » seraient plus proches.

Un guide touareg égaré persiste jusqu'au bout dans son erreur. Il a alors perdu toute notion de l'espace, il ne sait plus où il est et les distances se brouillent. Il ne lui reste plus d'autre choix que de continuer droit devant lui, en se fiant à son instinct pour le mener jusqu'à l'eau. Ce sont des gens qui détestent changer de cap sauf s'ils sont sûrs de leur destination. Ils savent, depuis des siècles, qu'il n'y a rien de pire et de plus démoralisant que d'errer dans le désert sans but précis. Ce fut sans doute

ce qui arriva au guide de « La Grande Caravane ». À la suite de circonstances qui resteront énigmatiques, il se retrouva tout à coup dans l'univers inconnu de la « terre vide » et décida de continuer vers le nord-est, s'en remettant à Allah.

Cette leçon, Gacel l'entendit.

À la fin de l'après-midi, il quitta l'ombre de son refuge et alla remplir sa bourse de lourdes pièces d'or et de gros diamants.

À aucun moment, il n'eut la sensation d'être en train de dépouiller les trépassés de leurs biens. Selon la loi non écrite du désert, tout ce qui était là appartenait à son inventeur. Les âmes qui avaient été admises au paradis y auraient trouvé toutes les richesses dont on peut rêver ; quant aux autres, il aurait été étonné qu'on les autorisât à errer pour l'éternité avec les poches pleines.

Ensuite, il répartit l'eau qui restait entre Abdoul, qui n'ouvrit même pas les yeux pour le remercier, et la plus jeune des chamelles, la seule qui était en état de tenir encore quelques jours. Il but lui-même le sang de l'autre animal, attacha le vieillard sur la monture et reprit sa marche, abandonnant la toile qui leur servait d'abri. C'était à présent un poids inutile. Il était clair qu'ils ne s'arrêteraient plus, ni de jour, ni de nuit, et que la seule possibilité de salut était que homme et animal fussent capables d'avancer sans se reposer jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de cet enfer.

Il pria pour lui, pour Abdoul, pour les morts qu'il regarda une dernière fois avant de partir. La chamelle le suivit sans une protestation, comme si elle avait compris que seule une confiance aveugle dans l'homme qui la tenait par la bride pouvait la sauver.

Les jambes de Gacel se mouvaient comme celles d'un automate. Il ne sut si c'était la nuit la plus courte ou la nuit la plus longue de sa vie. Une volonté surhumaine avait de nouveau fait de lui une pierre. L'une de ces « pierres voyageuses » du désert, de lourdes roches qui, étrangement, se déplacent en laissant un large sillage derrière elles et dont on se demande si elles sont mises en branle par des forces magnétiques, les esprits maléfiques ou le simple caprice d'Allah.

La première chose que fit le caporal Abdel Ousmane en ouvrant les yeux fut de pester contre son sort. L'ardeur du soleil rôtiissait déjà la terre, ou plutôt cette horrible plaque de sable blanc, quasi pétrifié, sur laquelle ils campaient depuis six jours. En treize années de service dans le désert, jamais il n'avait tant souffert de la chaleur.

Il se retourna sur son lit de camp, regarda le gros Kader qui s'agitait dans son sommeil, respirant bruyamment comme s'il luttait pour ne pas revenir à l'affreuse réalité qui l'attendait.

Les ordres avaient été catégoriques : « Ne pas quitter cet endroit, surveiller la “terre vide” jusqu'à ce qu'on vienne les relever. Ce pouvait être demain, dans un mois, dans un an, mais, s'ils en bougeaient, ils seraient fusillés. »

Il y avait un puits non loin : l'eau était trouble, nauséabonde et provoquait des diarrhées. On trouvait quelque gibier là où s'achevait la « terre vide » et commençait la *hamada*, avec ses gros rochers, ses buissons, ses anciens lits de fleuves qui coulaient jadis vers le Niger ou jusqu'au lac Tchad. De bons soldats – et Abdel, comme Kader, l'étaient – se devaient de survivre coûte que coûte et de résister aussi longtemps que nécessaire.

Que l'isolement et la chaleur les rendent fous n'entraînait pas dans les considérations des officiers qui, assurément, n'avaient jamais connu, fût-ce de loin, le Sahara.

La première goutte de sueur de la journée mouilla sa grosse moustache, lui coula le long du cou, alla se perdre sur sa poitrine velue. Il se redressa en grommelant, puis, assis sur la couverture sale, promena ses yeux entrouverts tout autour.

Son cœur fit un bond, il saisit ses jumelles qu'il braqua droit devant lui.

— Kader... ! appela-t-il d'une voix impatiente. Kader... ! Réveille-toi, maudit fils de chienne !

Le gros Mohammed Kader ouvrit les yeux de mauvaise grâce. Il ne s'offensa point de l'insulte, les épithètes dont le caporal avait l'habitude d'accompagner son nom étaient presque une marque d'affection, après tant d'années de vie commune.

— Qu'est-ce qui se passe, merde ?

— Regarde, et dis-moi ce que ça peut être...

Il lui passa les jumelles. Kader, toujours appuyé sur son coude, les dirigea sur le point que l'autre lui indiquait. Il répondit, sans se frapper :

— Un homme et un chameau.

— Tu es sûr ?

— Sûr.

— Morts ?

— On dirait...

Le caporal Abdel Ousmane s'était mis debout. Il grimpa à l'arrière de la Jeep et, appuyé contre la mitrailleuse, braqua de nouveau les jumelles. Ses mains tremblaient légèrement.

— Tu as raison... conclut-il. Un homme et un chameau... L'autre n'est pas avec eux.

— Ça ne m'étonne pas...

Kader, calmement, commençait à ranger les couvertures sur lesquelles ils avaient dormi, le petit réchaud qui leur servait à faire bouillir l'eau du thé et à préparer leurs repas.

— Ce qui m'étonne, précisa-t-il, c'est que « celui-ci » ait réussi à arriver jusqu'ici.

Ousmane le dévisagea, perplexe.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Ben, on va le chercher.

— Ce Targui est dangereux. Foutrement dangereux.

Kader avait tout rangé dans le véhicule.

— Tu vises et je conduis, dit-il en montrant la mitrailleuse. Au moindre geste, tu le bousilles.

Après un instant d'hésitation, Ousmane acquiesça :

— Ça sera toujours mieux que de rester à attendre... S'il est vraiment mort, on pourra se casser aujourd'hui. Allons-y !

Tandis qu'il apprêtait l'arme, Mohammed Kader démarra, tournant lentement le volant pour orienter la Jeep face à l'endroit où se trouvaient les deux corps.

Le caporal gardait la cible dans sa ligne de mire. Kader arrêta soudain la voiture, prit les jumelles.

— Pas de doute, c'est le Targui.

— Il est mort ?

— Avec tous ces vêtements sur lui, impossible de savoir s'il respire ou pas. Le chameau, lui, est mort. Il a commencé à gonfler...

— Je lui balance une rafale ?

— Non.

Le caporal était son supérieur, mais, à l'évidence, Mohammed Kader était le plus intelligent des deux. Son calme, son sang-froid – ou sa placidité – étaient célèbres dans le régiment.

— Ce serait mieux de l'attraper vivant. Il pourrait nous dire où est Abdoul al-Kébir... Le commandant apprécierait...

— Peut-être qu'il nous fera monter en grade.

— Peut-être... reconnu du bout des lèvres le gros Kader qui ne tenait nullement à voir ses responsabilités augmenter. Ou peut-être qu'on nous accordera un mois de permission à El-Akab.

Le caporal, comme s'il prenait une décision :

— Bien... Approche-toi encore !

Quand ils furent à cinquante mètres, ils constatèrent qu'il n'y avait aucune arme à côté du Targui ; ses deux mains reposaient ouvertes, de chaque côté de son corps. Ses forces avaient dû l'abandonner alors qu'il tentait de poursuivre son chemin seul, car il se trouvait à une certaine distance du chameau.

La mitrailleuse visa la poitrine, prête à tirer. Ils continuèrent de rouler, s'arrêtèrent tout près. Mohammed Kader sauta de la Jeep, sa mitraillette à la main, contourna le chameau pour éviter d'être dans la ligne de tir du caporal et s'approcha du Targui. Le turban avait légèrement glissé par-dessus le *litham* crasseux. Kader planta le canon de son arme dans l'estomac. Pas un mouvement, pas un son, même quand il frappa de sa crosse. Il se pencha pour écouter les battements du cœur.

Derrière la mitrailleuse, le caporal trépinait :

— Qu'est-ce qui se passe ?... Il est mort ou vivant ?

— Plus mort que vif... Il respire à peine et il est complètement déshydraté. Si on ne lui donne pas à boire, il ne tiendra pas longtemps.

— Fouille-le... !

L'homme n'avait pas d'arme sur lui. En explorant minutieusement les replis de la gandoura, Kader trouva une bourse de cuir dont s'échappèrent pièces de monnaie et diamants en quantité incroyable.

— Merde... !

Le caporal Abdel Ousmane bondit à ses côtés, la main tendue vers ce trésor qui roulait sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est que ça... ? Le fils de pute est riche... ! Fichtrement riche... !

Le gros Mohammed Kader posa son arme, ramassa le tout, qu'il remit dans la bourse. Il se contenta de dire, sans regarder le caporal :

— Oui, mais il est le seul à le savoir. À part nous.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ne sois pas idiot, répondit Kader, l'air entendu. Admettons qu'on le livre vivant ; on aura notre permission d'un mois. Lui, entre-temps, il se sera remis et il réclamera son argent. Le commandant comprendra tout de suite qui l'a gardé. Par contre, on aurait pu ne trouver qu'un cadavre, un peu plus tard...

— Tu serais capable de laisser un type mourir, comme ça ?

— C'est plutôt un service qu'on lui rendrait. Qu'est-ce que tu crois qu'il va lui arriver quand ils l'auront entre les pattes, après tout ce qu'il a fait ? Il va passer un mauvais quart d'heure, ils vont le rouer de coups et ils finiront par le pendre. Tu n'es pas d'accord ?

— Ce n'est pas mon problème. Je fais mon devoir.

Le caporal Ousmane écarta le voile qui couvrait le visage de l'homme.

— Regarde-le bien ! Tu vas l'assassiner ?

Mohammed Kader jeta un coup d'œil distrait sur le visage émacié, ridé, et s'en détourna immédiatement. Cependant, sous les croûtes et la barbe hirsute, quelque chose retint son attention. Après l'avoir examiné une nouvelle fois, il s'exclama soudain :

— Ce type ne peut pas être le Targui... ! C'est Abdoul al-Kébir !

Il empoigna son arme, comme si cette découverte lui avait fait sentir le danger. À cet instant précis, deux coups de feu détonèrent. Le caporal Abdel Ousmane et le soldat Mohammed Kader furent projetés en l'air à la manière de deux marionnettes désarticulées, puis s'affalèrent, l'un sur le corps d'Abdoul al-Kébir, l'autre, face contre terre.

Pendant quelques secondes, ce fut le calme complet. Le caporal releva maladroitement la tête : Mohammed Kader, non loin, avait le front percé d'un trou. Lui-même ressentit une douleur lancinante sous la cage thoracique, à la naissance de l'estomac. Il parvint néanmoins à se tourner et à se redresser au prix d'un grand effort, cherchant dans toutes les directions l'auteur des coups de feu.

S'étendant à l'infini, il n'y avait que le désert, les mêmes espaces arides et désolés que d'habitude. Rien qui pût servir de cachette à un franc-tireur. C'est alors que, sans crier gare, devant ses yeux qui commençaient à se brouiller, surgit, comme issu des entrailles de la chamelle morte, tenant son arme d'une main ferme, la haute silhouette d'un homme dans la force de l'âge, couvert de sang, à demi nu.

L'extra-terrestre le regarda en passant, juste pour s'assurer qu'il n'était pas dangereux, poussa du pied la mitrailleuse et se dirigea rapidement vers la Jeep. Il se mit à chercher avec des gestes fébriles jusqu'à ce qu'il trouvât une gourde d'eau. Il but longuement sans quitter des yeux le blessé.

Il but et rebut, le liquide dégoulinait sur son corps, il s'étrangla, toussa, recommença à boire, comme s'il ne l'avait pas fait depuis des années. Enfin, il n'y eut plus une goutte, il rota bruyamment et s'appuya contre la roue de secours pour reprendre haleine après ce terrible effort.

Il prit ensuite une autre gourde, s'approcha d'Abdoul al-Kébir. Il lui releva la tête. L'eau qu'il fit couler entre ses lèvres inertes se répandit à moitié à l'extérieur. Il lui mouilla la figure et se tourna vers le blessé :

— Tu veux de l'eau ?

Le caporal Ousmane acquiesça. Le Targui le traîna par les épaules et l'installa à l'ombre, près du véhicule. Il lui offrit la gourde, l'aida à boire. Il se pencha sur la blessure qui saignait abondamment.

— Je crois que tu vas mourir... dit-il, pessimiste. Tu as besoin d'un médecin et il n'y en a pas.

Ousmane, qui avait du mal à parler, dit seulement :

— Tu es Gacel, n'est-ce pas ? J'aurais dû m'en souvenir... me souvenir de ce vieux truc de chasseur. Mais j'ai été piégé par les vêtements, le turban et le voile.

— C'était mon intention.

— Comment as-tu su que nous viendrions ?

— Je vous ai aperçus dès les premières lueurs de l'aube et j'ai eu le temps de tout préparer.

— Tu as tué le chameau ?

— De toute façon, il serait mort.

Le caporal toussa ; un filet de sang s'échappa de sa bouche. La douleur était insoutenable. Il ferma les yeux pour les rouvrir tout de suite, montrant la bourse de cuir qui était restée à côté du cadavre du gros Mohammed.

— Tu as trouvé « La Grande Caravane » ?

Gacel confirma ; il étendit le bras vers l'intérieur de la « terre vide ».

— Elle est là, à trois jours de distance.

La tête du caporal dodelina. Était-il incrédule ou s'émerveillait-il que cette légende fût une réalité ? Il fut secoué de spasmes, ferma les yeux, se tut. Dix minutes plus tard, il était mort.

Tandis qu'il agonisait, Gacel demeura agenouillé auprès de lui. Il attendit que sa tête retombât sur sa poitrine pour se lever. Alors, malgré sa faiblesse extrême, il tira le corps d'Abdoul al-Kébir toujours inconscient et le plaça à l'arrière de la Jeep.

Il dut s'arrêter pour souffler un moment. Il débarrassa Abdoul des vêtements dont il l'avait affublé, puis se rhabilla. Cette simple tâche le laissa un peu plus exténué. Son turban et son voile ajustés, il but derechef, s'étendit à côté de la Jeep, le seul endroit abrité du soleil, et s'endormit aussitôt, près du corps du caporal Ousmane.

Il fut réveillé trois heures plus tard par les battements d'ailes des premiers vautours. Quelques charognards avaient commencé à dévorer les viscères de la bête morte, d'autres tournaient autour du cadavre du soldat.

En levant les yeux, il vit que les oiseaux, sortis d'on ne sait où, étaient déjà nombreux. Ces rapaces diurnes devaient avoir leurs repaires là où la « terre vide » se terminait, dans les buissons et les arbustes de la *hamada* proche.

Les cercles qu'ils dessinaient dans l'air pouvaient être aperçus de très loin. C'était inquiétant : il se demandait où était postée la patrouille suivante.

Il y avait bien des pioches et des pelles dans le véhicule, avec lesquelles il aurait pu creuser une fosse où enterrer les cadavres des deux hommes et de la chamelle, mais le sable était trop dur ; au reste, il ne se sentait pas en état de se livrer à ce travail. Il étudia le visage d'Abdoul. Bien que la respiration de celui-ci fût plus régulière, il ne semblait pas près de reprendre connaissance. Il lui redonna de l'eau, s'assura que l'équipement comportait des bidons pleins, ainsi qu'un jerrican d'essence et des réserves de nourriture en abondance. Il réfléchit longuement ; il fallait qu'il quittât les lieux le plus tôt possible. Pas moyen d'utiliser la Jeep qu'il ne savait pas faire fonctionner et qui, entre ses mains, n'était guère qu'un tas de ferraille inutile.

Le lieutenant Rahman conduisait un véhicule identique. Il essaya de se souvenir. Il avait remarqué qu'il tournait d'un côté, puis de l'autre le volant ; il appuyait aussi sur les pédales qui étaient au sol et remuait constamment la longue perche surmontée d'une boule noire qu'il avait à sa droite.

Il s'assit sur le siège du conducteur, s'efforçant d'imiter chacun des mouvements du lieutenant. Il manipula le volant, enfonça d'abord toutes les pédales à la fois, et, l'un après l'autre, le frein,

l'embrayage, l'accélérateur, déplaça à plusieurs reprises la boule noire. Le moteur restait muet. Il n'arrivait pas à en sortir le moindre son. Tous ses gestes étaient faits pour conduire ; il dut se rendre à l'évidence : il ne savait pas comment démarrer.

Il se pencha sur le tableau de bord pour examiner attentivement les petits leviers, clés, boutons et autres cadrans, appuya par mégarde sur le klaxon, ce qui eut pour effet d'effaroucher les vautours. Le pare-brise fut aspergé d'eau et, l'instant d'après, nettoyé par le va-et-vient intempestif des essuie-glaces. Il n'entendait toujours pas le rugissement tant espéré.

Enfin, il découvrit qu'il y avait une clé dans une serrure. Quand il la retira, il ne se passa rien, quand il la réintroduisit, non plus. Il la fit tourner. Le monstre mécanique s'ébroua, hoqueta à trois reprises, tressaillit de toute sa carcasse et retomba dans le silence.

Il était sur la bonne voie. Tout excité, il recommença, la clé dans une main, en agitant comme un fou le volant de l'autre. Le résultat fut identique : quintes de toux, soubresauts, silence.

Il n'obtint rien non plus avec la clé et le levier de vitesse en même temps.

Encore moins avec la clé et la pédale gauche.

En utilisant à la fois la clé et la pédale de droite, il parvint à faire crier le moteur qui se mit à tourner à plein régime sans s'arrêter. Alors, très doucement, il relâcha la pression de son pied et constata avec satisfaction qu'il continuait de ronronner de façon rassurante.

Encouragé par cet indéniable succès, il se mit à essayer toutes les commandes : d'abord le frein, puis l'accélérateur ; le levier du frein à main, les interrupteurs des phares, le changement de vitesses. Il était sur le point de renoncer quand le véhicule fit soudain un bond en avant, écrasa de ses roues arrière le corps du caporal Ousmane et stoppa net trois mètres plus loin.

Les charognards s'égaillèrent lourdement avec de grands bruits d'ailes.

Il réitéra la manœuvre, progressa encore sur une courte distance, et ainsi de suite. À la fin de l'après-midi, il avait parcouru moins de cent mètres ; il dut se résoudre à abandonner la partie.

Il mangea, but. Avec des biscuits, de l'eau et du miel, il confectionna une bouillie légère qu'il réussit à faire ingurgiter à Abdoul al-Kébir. La nuit s'était installée. Il se pelotonna sur une des couvertures à même le sol et, l'instant d'après, il avait plongé dans un profond sommeil.

Ce ne furent pas les rapaces qui le réveillèrent peu avant l'aube, mais les grognements des hyènes et des chacals se disputant les charognes. Pendant de longues minutes, il écouta la sinistre mêlée, le craquement des os broyés par les puissantes mandibules, le bruit des chairs qui se déchirent sous les coups de dents.

Gacel détestait les hyènes. Vautours et chacals étaient pour lui des animaux immondes, cependant, il ressentait à l'encontre des hyènes une sorte d'aversion irrépressible qui remontait au temps où, tout jeune encore, il avait vu, un matin, comment celles-ci avaient dévoré un chevreau nouveau-né et sa mère. Ces bêtes boiteuses étaient des êtres répugnants et infects, lâches, fourbes et cruels. Pour peu qu'elles se réunissent en nombre suffisant, elles étaient même capables d'attaquer un homme sans défense. Il n'avait jamais pu s'expliquer pourquoi Allah les avait créées.

Abdoul, qui n'était pas sorti de son état comateux, respirait désormais normalement. Son compagnon le fit boire à nouveau, puis s'assit pour attendre le lever du jour. Il repassa dans sa mémoire les épreuves des jours passés. Lui, Gacel Sayah, allait entrer dans l'histoire du désert – et dans sa légende – comme l'homme ayant vaincu la « terre vide » de Tikdabra.

Un jour, peut-être, on apprendrait aussi qu'il avait découvert « La Grande Caravane ».

« La Grande Caravane » ! Il aurait suffi que les guides infléchissent légèrement leur itinéraire vers le sud pour être sauvés, mais Allah n'en avait pas décidé ainsi. Nul autre que Lui ne pouvait savoir quels terribles péchés les membres de l'expédition avaient commis pour avoir subi un destin

si épouvantable. La vie et la mort de chacun reposait entre Ses seules mains. On ne pouvait qu'accepter avec soumission tous Ses décrets. Dans Sa très grande miséricorde, Il avait bien voulu que Gacel et son hôte ne périssent point. Il fallait lui rendre grâce. *Inch 'Allah !*

En principe, la frontière avait été franchie. Abdoul et lui se trouvaient maintenant dans un autre pays, hors de danger, mais les soldats représentaient toujours l'ennemi et la traque n'avait apparemment pas cessé.

Il n'y avait aucune possibilité de s'échapper. Les restes du dernier chameau étaient la proie des charognards, il faudrait plusieurs jours avant qu'Abdoul al-Kébir pût mettre un pied devant l'autre. Seule la masse de métal inanimée dont il n'arrivait pas à tirer quoi que ce soit aurait pu les éloigner du péril. Son impuissance et son ignorance le remplissaient d'une sourde rage.

Lui, Gacel Sayah, *Imouharh* dont personne ne contestait l'intelligence, le courage et la ruse, était aussi désarmé qu'un enfant face à la complexité diabolique de l'indéchiffrable machine. Il avait pourtant vu que des véhicules beaucoup plus grands, des camions chargés de ciment, par exemple, pouvaient être conduits par de simples soldats, des Bédouins déguenillés, voire des *akli* affranchis qui avaient vécu quelque temps avec les « Français ».

Les objets avaient toujours été ses ennemis. Il les haïssait. Il en possédait une vingtaine, guère plus, ceux qui étaient strictement nécessaires à une vie de nomade, et cela lui paraissait encore trop. À un homme tel que lui, libre, chasseur solitaire, ses armes, sa *gerba* d'eau et le harnachement de sa monture suffisaient. Tandis que, à El-Akab, il attendait le moment propice pour s'emparer du gouverneur Hassan ben Koufra, il avait été confronté sans transition à un univers déconcertant dans lequel d'authentiques Touaregs, jadis aussi austères que lui, paraissaient corrompus par les « choses », des choses qui leur étaient inconnues et sans utilité auparavant, mais dont on eût dit qu'elles leur étaient désormais indispensables, à l'instar de l'eau ou de l'air qu'ils respiraient.

Parmi les plus pressants de ces besoins, il y avait, d'après ce qu'il avait pu observer, l'automobile. On voyait les jeunes nomades circuler d'un endroit à un autre, pour le simple plaisir de rouler en voiture. Ils ne se contentaient plus de la sagesse de leurs parents. Les longues marches où la hâte et l'anxiété n'avaient pas leur place, des jours et des semaines dans le désert. On était sûr que le point de destination était là, au bout de la piste, et qu'il n'en bougerait pas durant des siècles et des siècles. On avait le temps.

Voilà que Gacel, qui méprisait tant les objets et éprouvait une véritable répulsion pour tout ce qui était véhicule à moteur, se retrouvait, par une étrange ironie du sort, couché au pied de l'un d'eux, maudissant son ignorance de la mécanique. Sa vie en dépendait. La liberté était à portée de la main. Il n'était capable que de donner des coups de pied à une machine qui refusait obstinément de se mettre en marche.

Le jour chassa les hyènes et les chacals. Les vautours, par contre, des dizaines de vautours, couvraient le ciel de leurs cercles de mort. Leurs becs acérés mettaient en pièces les cadavres qui reposaient là depuis vingt-quatre heures. Leurs cris annonçaient au monde qu'aux confins de la *hamada* et de la « terre vide » de Tikdabra, l'être humain avait déchaîné, une fois de plus, une tragédie.

— C'est sur ce même grabat, là où tu es assise en ce moment, que ton mari, à peu près à cette heure-ci, quand nous dormions tous, a égorgé notre capitaine. Depuis, tout est devenu plus compliqué.

Instinctivement, Leïla voulut se lever, mais le sergent Malik al-Haïderi l'en empêcha, posant sur son épaule une main autoritaire.

— Je ne t'ai pas donné la permission de bouger, ajouta-t-il. Il va falloir que tu commences à t'habituer à l'idée qu'ici, à Adoras, jusqu'à ce qu'un nouvel officier prenne la relève, c'est moi qui commande.

Il alla s'installer à l'autre bout de la pièce dans le vieux rocking-chair où Kaleb al-Fassi, de son vivant, passait des heures à lire et à rêver. Le sergent Malik, à son tour, s'y balança, sans quitter des yeux la jeune femme.

— Tu es très jolie... dit-il enfin, d'une voix un peu rauque. La plus jolie Targuie que j'aie jamais vue... Quel âge as-tu ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas targuie. Je suis *akli*.

— *Akli*... ? Fille d'esclave ! Eh ben... ! Le Targui devait être fou de toi pour t'avoir épousée. Je le comprends. Tu dois être bonne au lit. Je me trompe ?

Il n'obtint pas de réponse. Il n'en attendait pas, d'ailleurs ; il prit une cigarette dans la poche de sa chemise, l'alluma avec le briquet qui avait appartenu au capitaine. Il avalait lentement la fumée, tout en contemplant la jeune femme qui le toisait, droite et pleine de défi.

— Sais-tu depuis combien de temps je n'ai pas vu une femme nue ? lui demanda-t-il avec un sourire amer. Comment le saurais-tu ? Moi-même, j'ai fini par ne plus m'en souvenir.

Il montra du menton un vieux calendrier suspendu au-dessus du lit.

— Cette grosse pouffiasse sur la photo, reprit-il, c'est tout ce que j'ai eu des années durant ; si tu savais comme je me suis masturbé en la regardant, sans oser imaginer qu'un jour comme celui-ci arriverait !

Il s'épongea le cou avec un mouchoir crasseux.

— Et aujourd'hui, tu es devant moi, plus désirable et plus jeune encore...

Il s'interrompit avant de terminer sa phrase, sans élever la voix, mais d'un ton ferme :

— Déshabille-toi.

Leïla resta immobile, comme si elle n'avait pas entendu. Une lueur de crainte apparut au fond de ses immenses yeux noirs ; ses doigts se crispèrent sur la toile rugueuse et malpropre de la paillasse.

Malik al-Haïderi termina sa cigarette, la posa soigneusement par terre, sous le fauteuil, avec lequel il écrasa le mégot. Il resta quelques instants pensif, basculant d'avant en arrière, puis fixa Leïla droit dans les yeux.

— Écoute... ! lança-t-il. Il n'y a pas trente-six façons de régler ce genre d'affaires : ce sera de gré ou de force. Pour ma part, je préférerais la première solution, parce que c'est toujours plus amusant pour les deux. Si tu collabores, nous passerons un moment agréable, et, à mon tour, je collaborerai en rendant ta captivité plus supportable. Si tu résistes, j'obtiendrai de toute manière ce que je veux et, en outre, je me désintéresserai complètement de ce qui pourra arriver après... Ou de ce qui arrivera à ta famille...

Puis, avec un sourire menaçant :

— Ton mari a deux fils qui sont plutôt jolis garçons... De beaux adolescents... ! Tu as remarqué comment certains de mes hommes les regardent ? Eux aussi, ça fait des années qu'ils sont enfermés

ici. J'en connais au moins huit qui seraient très contents si je fermais les yeux et permettais, cette nuit, quand tout le monde dormira, qu'ils mettent la main sur ces jeunes gens...

— Tu es un porc.

— Pas plus que n'importe qui après un séjour prolongé dans ce maudit désert.

Le fauteuil cessa de se balancer ; le sergent se cala confortablement. À travers la petite fenêtre, on ne voyait que les dunes qui encerclaient l'oasis.

— D'ici, poursuivit-il, la vision qu'on a du monde se modifie, les années passant. On perd peu à peu tout espoir de jamais quitter ce lieu... Quand on a compris qu'on ne suscite plus ni intérêt ni compassion, on cesse de ressentir de l'intérêt ou de la compassion pour les autres. Moi, on ne me donnera jamais rien. Ce que je ne prends pas moi-même, personne ne me l'offrira. Je te garantis que dès que les autres te verront, ils essaieront eux aussi...

Il la foudroya du regard et répéta :

— Déshabille-toi !

Cette fois, c'était un ordre.

Leïla hésita.

Tout son être se rebellait ; elle s'apprêta à le repousser farouchement, mais le sergent-major Malik al-Haïderi était capable de tout. Elle l'avait compris dès l'instant où elle l'avait vu. Il ne mentait pas et laisserait ses hommes abuser des fils de son époux, que celui-ci lui avait appris à aimer comme ses propres enfants.

Elle se leva finalement. Croisant les bras, elle saisit les bords de son modeste vêtement qu'elle souleva avec lenteur, ôta en le passant par-dessus sa tête et jeta dans un coin. Son corps juvénile apparut, ferme, la peau sombre ; ses seins étaient petits, ses fesses hautes. Le sergent Malik la dévorait des yeux en continuant de se balancer. Il n'était pas pressé, il savourait ce moment qu'il prenait plaisir à prolonger.

Quand Gacel aperçut, à l'ouest, la colonne de poussière, le soleil était déjà très haut. La puanteur des cadavres commençait à devenir insupportable. Les vautours de plus en plus nombreux étaient impossibles à chasser.

Le nuage de sable s'approchait rapidement. Gacel grimpa sur la Jeep, comptant sur la mitrailleuse pour se défendre. C'est alors qu'il distingua la tache grise d'un autre véhicule qui s'avavançait du sud, plus lent, massif et pesant. Sa petite tourelle était couronnée d'un canon léger à tir rapide.

Contre une telle arme, toute tentative de résistance était vaine. La partie semblait perdue. Il s'était battu jusqu'au bout. Au moins, il aurait vaincu Tikdabra, le désert des déserts. Il pouvait se dire que sa défaite n'était due qu'à sa fidélité inébranlable envers son hôte.

Il s'avança, son fusil à la main, jusqu'aux abords de la *hamada*, ne prenant même pas la peine de se cacher derrière les rochers ou les buissons. Il avait mis Abdoul al-Kébir en sécurité, hors d'atteinte des balles.

Il attendit, l'arme apprêtée, que la Jeep fût à bonne distance. Quand elle fut plus proche, il la coucha en joue, se demandant s'il allait abattre en premier le conducteur ou le servent de la mitrailleuse. À l'instant précis où il allait tirer, il y eut une déflagration au loin, suivie du sifflement d'un obus. Touchée de plein fouet, la Jeep vola en éclats, comme si elle s'était écrasée contre un mur invisible.

Un cadavre déchiqueté atterrit à plus de quarante mètres du point d'impact, l'autre semblait

n'avoir jamais existé, il s'était désintégré. En quelques secondes, la Jeep ne fut plus qu'un amas de ferraille fumant.

Gacel Sayah, *Imouharh* du peuple des Kel Taguelmoust, qu'on surnommait « le Chasseur », resta cloué au sol, abasourdi, et, peut-être pour la première fois de sa vie, dans la confusion la plus totale.

Pendant ce temps, l'autochenille continuait, implacable, sa marche. Gacel ne bougea pas ; le blindé s'arrêta à vingt mètres de lui, exactement à l'endroit où la *hamada* se terminait et laissait place à la « terre vide ».

Un homme de haute taille en descendit. Sa moustache était soignée, son uniforme couleur sable. Il avait des étoiles sur la manche et s'avança d'un pas décidé vers le Targui.

— Abdoul al-Kébir ? s'enquit-il.

Gacel lui fit comprendre qu'il était quelque part derrière lui.

L'officier eut l'air soulagé d'un grand poids.

— Au nom de mon gouvernement et en mon nom propre, je vous souhaite la bienvenue dans notre pays. Ce sera pour moi un honneur de vous escorter au poste militaire et d'accompagner personnellement jusqu'à la capitale le président Kébir...

Ils marchèrent ensemble. Gacel s'arrêta, effaré, devant les restes calcinés de la Jeep. Une question muette se lisait sur son visage.

— Nous sommes un petit pays pauvre et pacifique, expliqua l'officier, et nous n'apprécions pas que nos voisins violent nos frontières.

Abdoul al-Kébir se trouvait toujours dans le véhicule. L'officier l'examina attentivement. Il fut rassuré de voir qu'il respirait normalement et que sa vie ne semblait plus en danger. Alors, il parcourut du regard la plaine infinie qui s'étendait devant lui.

— Jamais je n'aurais cru que quelqu'un – qu'un être humain – fût capable de traverser ce lieu maudit !

Gacel répondit avec humour :

— Accepte un conseil : « De Tikdabra tu t'éloigneras ! »

Ils devaient avoir roulé pendant trois heures. Gacel posa sa main sur l'avant-bras de l'officier et lui dit :

— Arrête-toi...

La voiture fit halte. L'autochenille qui suivait stoppa à son tour.

— Que se passe-t-il... ?

— Je descends ici.

— Ici... ?

De la rocaille, plantée de quelques rares buissons, c'était tout ce qu'il y avait autour d'eux.

— Qu'est-ce que tu vas faire ici ? demanda-t-il au Targui.

— Rentrer chez moi... Tu vas vers le sud. Moi, je dois rejoindre ma famille. Elle est là-bas au nord-est, très loin, dans les monts du Huaila...

Le militaire était interloqué.

— À pied ? Et seul... ?

— Je trouverai bien quelqu'un qui me vendra un chameau.

— Si tu longes la « terre vide », ce sera un très long voyage.

— C'est pourquoi je dois partir tout de suite.

L'officier désigna Abdoul al-Kébir endormi.

— Tu n'attends pas qu'il se réveille ? Il va vouloir te remercier personnellement...

Gacel répondit simplement que ce n'était pas la peine. Il prit ses armes et sa *gerba* d'eau, et descendit.

— Me remercier de quoi ? Il voulait traverser la frontière... Il l'a traversée. Maintenant, il est ton hôte... Souhaite-lui bonne chance de ma part.

Il salua chaleureusement l'officier qui sentit que sa décision était prise et qu'il était inutile d'essayer de l'en dissuader.

— As-tu besoin de quelque chose ? s'inquiéta-t-il. De l'argent ou des provisions ?

— Maintenant, je suis un homme riche et j'ai vu qu'il y avait beaucoup de gibier dans cette région. Je n'ai besoin de rien.

Il attendit, immobile, que les véhicules redémarrent et s'éloignent vers le sud. Après que la poussière qu'ils avaient soulevée fut retombée et que la rumeur des moteurs se fut évanouie, il fouilla du regard les environs pour s'orienter, malgré l'absence totale de relief. Il marcha aussi tranquillement qu'un promeneur traversant un pré et admirant le paysage dans une douce campagne vallonnée au crépuscule. Le moindre brin d'herbe, le plus petit caillou, lui paraissait digne d'intérêt ; il suivait des yeux le vol de chaque oiseau, les serpents qui fuyaient devant lui.

Il avait de l'eau, un bon fusil, des munitions. Il retrouvait son univers, le vrai désert, celui qu'il aimait. Le voyage serait long, mais agréable, il le sentait, et au bout, il retrouverait sa femme, ses enfants, ses esclaves, ses chèvres et ses chameaux.

Le soir, les animaux du plateau quittèrent leurs refuges pour aller brouter, sous la brise, les feuilles des arbustes. Avec du bois de tamaris, il fit un feu et dîna d'un beau lièvre. Les étoiles vinrent un peu plus tard lui tenir compagnie et l'entraîner du côté des souvenirs – ce fut d'abord Leïla, son visage, son corps, puis les rires et les jeux de ses enfants ; enfin la voix profonde de son ami Abdoul al-Kébir, son intelligence, leurs conversations passionnantes. Et surtout, la magnifique, l'inoubliable aventure qu'il venait de vivre, au seuil de la maturité, métamorphosant son existence.

Les vieux la raconteraient longtemps encore ; les enfants écouterait, fascinés, les prouesses du seul homme qui avait défié une armée entière ainsi que la « terre vide » de Tikdabra.

Il décrirait à ses petits-enfants la journée qu'il avait passée au milieu des esprits de « La Grande Caravane », comment il leur avait dit sa peur de mourir de la même mort qu'eux, comment les momies lui avaient indiqué, de leurs voix étouffées et de leurs doigts sans chair, le chemin qu'il fallait suivre, ce qu'il fit pendant trois jours et trois nuits sans s'arrêter une seule fois, parce que sinon, ni lui ni la bête n'auraient pu reprendre leur marche, indifférents à la chaleur, à la soif et à la fatigue. Sa volonté indomptable avait fait d'eux de véritables machines.

Allongé sur le sable moelleux, sa *gerba* pleine d'eau à portée de la main, le fumet du lièvre lui chatouillant délicieusement les narines et, pour compléter le tableau, la bourse d'or qui était attachée à sa ceinture, il était en paix avec lui-même et avec le monde entier. Il se sentait fier d'être un homme, d'être targui, et particulièrement fier d'avoir fait la preuve que personne, pas même un gouvernement, ne pouvait se permettre de mépriser les lois et les coutumes de son peuple.

Il réfléchit sur ce que serait son avenir loin des pâturages et des lieux qui lui étaient familiers depuis l'enfance. L'idée d'émigrer au-delà des frontières ne l'effrayait pas. Le désert était le même, identique quel que soit le pays qui s'y établît, et cela sur des milliers de kilomètres. Il n'avait aucune raison de craindre que l'on vînt lui en disputer les sables, les rochers et les cailloux ; ceux qui choisissaient cette vie étaient de moins en moins nombreux.

Finies la guerre et la lutte ; il aspirait à la quiétude de sa *khaima*. Il passerait de longues journées à chasser. La nuit venue, à la veillée, il écouterait encore et encore les histoires du vieux Soueilem, les mêmes qu'il écoutait déjà tout petit et que son serviteur dévoué ne cesserait de raconter que lorsqu'il s'éteindrait.

Le soir du troisième jour, il arriva près d'un puits où se dressaient des *khaima* et des *zéribas*. C'étaient des Touaregs.

Gacel fut accueilli avec amitié par ces gens modestes qui appartenaient au « Peuple de la Lance » et qui acceptèrent de lui vendre leur meilleur méhari. Un agneau fut sacrifié en son honneur, on prépara pour lui le plus savoureux des couscous qu'il eût mangé depuis bien longtemps. Une fête était prévue pour la nuit suivante : ils insistèrent pour qu'il y assistât.

Refuser aurait été considéré comme une offense. Il tira de la petite bourse de cuir rouge qu'il portait en sautoir une lourde pièce d'or et la posa devant lui.

— J'accepte votre invitation à la condition que vous me laissiez payer les moutons. Voilà mon prix.

Intrigué par l'aspect inhabituel de cette monnaie, le chef du campement la soupesa, l'examina avec soin.

— Il n'y en a plus tellement comme celle-là en circulation. On ne voit maintenant que des billets crasseux dont la valeur change d'un jour à l'autre. Qui te l'a donnée ?

— Un vieux conducteur de caravane... répliqua Gacel sans dire la vérité, tout en ne mentant pas. Il en avait beaucoup.

— C'est avec ça qu'on payait les guides et les chameliers... qu'on achetait les bêtes et les provisions...

Il eut un petit sourire entendu.

— Tu sais, je m'étais engagé pour faire partie de « La Grande Caravane », mais, dix jours avant le départ, j'ai commencé à cracher du sang et ils n'ont pas voulu que j'aille avec eux, ils m'ont dit

que j'avais la tuberculose et que je n'arriverais jamais jusqu'à Tripoli. Le destin est parfois bizarre, vois-tu, j'ai aujourd'hui quatre-vingt-dix ans et de « La Grande Caravane », il ne reste rien.

— Comment as-tu fait pour guérir ? demanda Gacel. Mon fils aîné et ma femme en sont morts.

— J'ai conclu un arrangement avec un boucher de Tombouctou. J'ai travaillé un an gratis pour lui ; en échange, il me donnait la bosse de tous les chameaux qu'il abattait et je les mangeais crues. Je suis devenu aussi gros qu'un tonneau, mais j'ai fini par ne plus cracher mon sang... Presque deux cents bosses ! De ma vie, je ne me suis plus jamais approché d'une de ces maudites bêtes et je préférerais marcher pendant trois mois plutôt que d'en monter une...

— C'est la première fois que j'entends un *Imohag* dire du mal des chameaux.

— C'est possible... Mais je suis aussi le premier *Imohag* à s'être remis d'une tuberculose...

Une belle jeune femme à la poitrine altièrre, coiffée de fines tresses, prit son violon à une corde. Ses mains étaient chargées de bagues, ses paumes rougies de henné. Elle accorda l'instrument ; un son aigu pareil à une lamentation ou à un rire s'en échappa. Alors, fixant son regard sur Gacel, l'étranger, auquel elle semblait vouloir dédier son histoire, elle commença ainsi :

« Allah est grand. Loué soit-il... Cela ne s'est pas passé dans le pays des *Imohags*, ni dans celui des Teknas, ni à Marrakech, à Tunis, à El-Djezaïr ou en Mauritanie, mais en Arabie, près de la ville sainte de La Mecque, ce lieu où tout croyant doit se rendre en pèlerinage au moins une fois dans sa vie. Il y a bien longtemps, dans la riche et populeuse cité de Mir, trois astucieux marchands, qui avaient amassé une quantité d'argent appréciable en travaillant ensemble, décidèrent de placer leur fortune dans un nouveau négoce.

« Toutefois, se méfiant les uns des autres, ils décidèrent de confier la bourse où ils gardaient leurs richesses à la propriétaire de la maison qu'ils occupaient, avec la recommandation expresse de ne la remettre à aucun d'entre eux, à moins que les deux autres fussent présents.

« Peu de temps après, ils eurent à envoyer une lettre d'affaires dans la ville voisine, mais se trouvèrent sans parchemin. L'un d'eux dit :

— Je m'en vais le quérir auprès de la bonne dame, qui ne manquera pas d'en avoir.

« Il entra dans la maison et demanda :

— Rends-moi la bourse que nous t'avons donnée car nous en avons besoin...

— Je n'en ferai rien, répondit la dame, puisque tes amis ne sont pas avec toi.

« Il insista, elle refusa encore. Voyant cela, le rusé marchand déclara :

— Penche-toi à la fenêtre et tu verras que mes amis te prieront de me la donner...

« Tandis que la dame faisait ce qu'il lui demandait, il descendit dans la rue où ses associés l'attendaient.

Il leur chuchota dans l'oreille :

— Elle a le parchemin dont nous avons besoin et elle ne me le donnera que si vous le lui demandez.

« Ne se doutant pas du piège, ils crièrent à la dame de faire ce que l'autre lui disait, et c'est ainsi qu'elle remit à celui-ci la bourse, avec laquelle le voleur s'enfuit de la ville.

« Quand les deux marchands comprirent, ils accusèrent la pauvre dame qu'ils emmenèrent chez le caïd pour demander justice.

« Ce juge était un homme sage et intelligent. Il écouta les plaignants et, après mûre réflexion, rendit son jugement :

— Je pense que vous avez raison, dit-il aux deux hommes. Il est légitime que cette femme rende

la bourse, ou qu'elle restitue le montant correspondant à son contenu... Mais comme le pacte qui vous lie exige que, pour que la bourse soit rendue, vous soyez tous présents, j'estime juste que vous partiez à la recherche du troisième d'entre vous. Quand vous reviendrez avec lui, je m'occuperai de faire en sorte que l'accord soit honoré...

« C'est ainsi que la justice et la raison triomphèrent, grâce à l'esprit avisé du magistrat.

« Veuille Allah qu'il en soit toujours de même. Loué soit-il. »

Le récit se conclut par quelques notes de violon. Puis, sans quitter Gacel des yeux, la jeune femme ajouta :

— Toi qui sembles venir de très loin, pourquoi ne nous raconterais-tu pas, à ton tour, une histoire ?

Gacel posa son regard bienveillant sur les jeunes hommes et les jeunes filles rassemblés autour du feu. Deux énormes moutons rôtissaient, appétissants, ruisselants de graisse.

— Quel genre d'histoire voulez-vous entendre ?

— La tienne... repartit vivement la conteuse. Comment se fait-il que tu sois seul, si loin de chez toi ? Pourquoi paies-tu ce que tu achètes avec des vieilles monnaies d'or ? Quel secret dissimules-tu derrière ton voile ? Tes yeux révèlent un monde étrange...

— Ce sont les tiens qui veulent voir du mystère là où il n'y a que de la fatigue. J'ai fait un voyage. Le voyage le plus long, peut-être... J'ai traversé la « terre vide » de Tikdabra.

Un grand gaillard au crâne rasé venait de rejoindre la fête. Une longue cicatrice balafrait sa joue, il louchait légèrement. Aux paroles de Gacel, il s'exclama d'une voix étranglée :

— Serais-tu par hasard Gacel Sayah, *Imoubarh* des Kel Taguelmoust, dont la famille campait dans le *guelta* des monts du Huaila... ?

— Oui. C'est moi, répondit ce dernier, le cœur battant.

— J'ai de mauvaises nouvelles pour toi... J'arrive du nord... De tribu en tribu, de *khaima* en *khaima*, la rumeur se propage : les soldats ont enlevé ta femme et tes enfants... Tous les tiens. Seul un vieux serviteur noir s'est échappé. Il dit qu'ils t'attendent au *guelta* du Huaila pour te tuer...

Un sanglot monta du fond de sa gorge. L'effort qu'il dut faire pour le réprimer lui coûta plus que ce qu'avait exigé de lui sa volonté de survivre dans la « terre vide ».

— Où les ont-ils emmenés ? parvint-il enfin à articuler d'une voix faussement maîtrisée.

— Personne ne sait. Peut-être à el-Akab... Peut-être encore plus au nord, à la capitale... Ils veulent que tu leur livres Abdoul al-Kébir en échange de leur liberté...

Accablé de douleur, le Targui se leva et s'éloigna. Un silence respectueux régnait sur l'assemblée ; toute joie s'était envolée. Personne ne semblait se souvenir qu'un instant auparavant, le campement bruissait d'enthousiasme et d'allégresse. L'un des moutons commençait à brûler. Le grigri du malheur, surgi des flammes, avait répandu son haleine corrosive.

Gacel se laissa choir de tout son long dans l'obscurité. Le sable recueillit sa plainte, il y enfouit son visage pour ne pas la laisser éclater et, de ses ongles, griffait jusqu'au sang la paume de ses mains.

Il n'était plus un homme riche regagnant son foyer après une longue aventure. Ni le héros qui avait arraché Abdoul al-Kébir à la fureur de ses ennemis et à l'enfer de la « terre vide » pour l'emmener en sécurité de l'autre côté de la frontière. Désormais, il n'était plus qu'un pauvre imbécile. Par la stupide obstination qui l'avait poussé à défendre des traditions périmées, il avait tout perdu, mis en péril ce qu'il possédait de plus cher au monde, et cela en vertu de principes chimériques.

Un frisson parcourut son dos, une horrible vision le glaça jusqu'aux os : Leïla entre les pattes de ces hommes, leurs sales uniformes et leurs bottes puantes. Il revit leurs visages quand, devant sa

khaima, ils le tenaient sous la menace de leurs armes. La laideur de leur campement, l'arrogance avec laquelle ils traitaient les Bédouins à El-Akab. Il luttait de toutes ses forces contre sa détresse, mais ne put retenir le long gémissement qui s'échappa de ses lèvres. De rage, il se mordit le dessus de la main.

— Laisse-toi aller... Ne te retiens pas. Le plus vaillant des hommes a le droit de pleurer dans un moment comme celui-ci.

La belle jeune femme aux cheveux tressés était venue s'asseoir près de lui et lui parlait, caressant son visage, telle une mère qui rassure son enfant apeuré.

— C'est passé, fit-il.

— Je ne te crois pas, répondit-elle, ce n'est pas passé. Ces choses ne disparaissent pas, elles restent en nous comme une balle qu'on n'a pu extraire. Je le sais. Mon mari est mort il y a deux ans ; chaque nuit, mes mains continuent de le chercher.

— Elle n'est pas morte. Personne n'oserait lui faire du mal... C'est presque une enfant... Dieu ne permettrait pas qu'elle souffre.

— Il n'y a pas d'autre Dieu que celui dont nous voulons qu'il existe. Tu peux t'en remettre à lui si tu le désires, ce n'est jamais de trop. Mais si tu as été capable de vaincre la « terre vide » de Tikdabra, il te sera donné de retrouver ta famille, j'en suis sûre.

— Comment le pourrais-je ? Tu as entendu ce qu'ils ont dit : ils veulent Abdoul al-Kébir, et il n'est plus avec moi.

La jeune femme le regarda droit dans les yeux. La lune était montée, on y voyait comme en plein jour.

— Tu aurais accepté de l'échanger contre eux ?

— Ce sont mes enfants... Ma femme et mes enfants... Je n'ai qu'eux sur terre.

— Il te reste ta fierté de Targui. Pour ce que je sais de toi, tu es le plus fier et le plus courageux d'entre nous. Trop, peut-être... Quand vous autres, les guerriers, vous vous lancez dans la lutte, vous ne prenez jamais le temps de réfléchir au mal que vous pouvez nous causer à nous, les femmes. Nous restons à l'arrière, à recevoir les coups. La gloire ne nous concerne pas. Ne crois pas que je veuille te culpabiliser. Ce qui est fait est fait. Tu devais avoir tes raisons. Je suis venue parce que je pense qu'on ne doit pas laisser quelqu'un seul avec sa tristesse... Est-ce que tu aimerais me parler d'elle... ?

Gacel s'écria dans un hoquet :

— Elle est si jeune...

Tout à coup, la porte s'était ouverte. Le sergent Malik al-Haïderi lâcha sa proie, bondit vers la table où était posé son pistolet. Il s'arrêta net : la silhouette du lieutenant Rahman se découpait dans le rectangle de lumière.

À moitié nu, il s'efforça de reprendre une allure martiale, se mit au garde-à-vous, essayant de claquer les talons. Le spectacle était des plus comiques, mais le lieutenant ne semblait nullement d'humeur à en goûter le piquant. Il attendit que sa vue se fit à la pénombre de la pièce pour s'approcher de l'une des fenêtres dont il ouvrit les volets. Il dirigea la badine qu'il tenait à la main vers le baraquement voisin.

— Qui sont ces gens enfermés là-bas ?

Le sergent sentit une sueur froide sourdre de chacun de ses pores. Tâchant de garder contenance, il répliqua :

— C'est la famille du Targui.

— Depuis quand sont-ils ici ?

— Une semaine.

Rahman n'en revenait pas, il était horrifié.

— Une semaine ?... Vous êtes en train de me dire que vous avez laissé des femmes et des enfants enfermés là, à rôtir dans cet enfer sans en informer vos supérieurs ?...

— La radio est en panne.

— Vous mentez... Je viens de parler à l'opérateur... C'est vous qui avez donné l'ordre de garder le silence... Voilà pourquoi il m'a été impossible d'annoncer mon arrivée.

Il s'interrompit soudain, car il venait d'apercevoir Leïla, complètement nue, blottie dans le coin le plus reculé de la pièce, sur une couverture râpée. Il regarda alternativement la jeune femme, puis Malik al-Haïderi. Enfin, comme s'il redoutait de poser la question, il demanda, avec un léger tremblement dans la voix :

— Qui est-ce ?

— La femme du Targui... Mais ce n'est pas ce que vous pensez, mon lieutenant... N'allez surtout pas imaginer... Elle était d'accord... Elle a accepté !

Malik al-Haïderi avait pris un ton suppliant. Le lieutenant s'approcha de Leïla qui essayait de cacher sa nudité avec la couverture.

— C'est vrai que tu as accepté ? Il ne t'a pas forcée ?

La Targuie le dévisagea, puis se tourna vers le sergent et répliqua sans ciller :

— Il a dit que si je n'acceptais pas, il livrerait les enfants aux soldats.

Tant d'infamie et de lâcheté révoltèrent le lieutenant.

Montrant la porte, il ordonna à Malik :

— Sortez !

L'autre voulut ramasser ses vêtements, mais le lieutenant le lui interdit.

— Non ! Vous n'êtes plus digne de porter cet uniforme. Sortez, vous dis-je !

Le sergent-major Malik al-Haïderi fit quelques pas. Sur le seuil, le courage lui manqua : tous les hommes du poste l'attendaient. La femme de Rahman et le gigantesque sergent Akhamouk étaient aussi présents.

— Allez, marchez vers les dunes !

Il obéit, malgré le sable surchauffé qui lui brûlait la plante des pieds. Silencieux, la tête basse, il

avança.

C'était inutile d'essayer de grimper la pente trop abrupte. Il se retourna et ne fut pas surpris de voir que le lieutenant avait sorti de son étui son lourd pistolet d'ordonnance.

Une seule balle suffit. Rahman, comme au ralenti, remit l'arme à sa place. Il avait atteint Malik al-Haïderi en pleine tête. Il se tint, pensif, devant le cadavre et se tourna vers les hommes de la garnison. Personne n'avait bougé.

Il détailla leurs visages, essayant de déceler leurs sentiments. Il paraissait hésiter ; ce qu'il avait à dire n'était pas facile à exprimer :

— Vous êtes la lie de notre armée... commença-t-il gravement. Des hommes que j'ai toujours méprisés, des soldats que jamais je ne voudrais commander... : voleurs, assassins, drogués, violeurs... Tas de pourris... Mais, au fond, peut-être n'êtes-vous que des victimes, le simple reflet de l'état où ce gouvernement a réduit notre pays...

Haussant le ton, il poursuivit :

— Il est grand temps que les choses changent... Le président Abdoul al-Kébir a réussi à passer la frontière. Il vient de lancer un appel à la lutte et à l'union de tous ceux qui veulent le rétablissement de la démocratie et de la liberté.

Ménageant ses effets, il fit une pause appuyée. Avec un regain d'éloquence, il reprit :

— Je m'apprête à le rejoindre ! Ce que j'ai vu aujourd'hui a achevé de me convaincre. Je suis résolu à rompre avec le passé et à reprendre le combat aux côtés du seul homme en qui j'aie vraiment confiance. Je vous donne une chance ! Ceux qui veulent me suivre pour rallier Abdoul al-Kébir de l'autre côté de la frontière peuvent m'accompagner...

Les hommes se regardèrent, épatés. Quoi, ce dont ils ne cessaient de rêver, s'échapper de l'enfer d'Adoras et fuir du pays, leur était offert sur un plateau par l'officier qui avait justement pour mission de les tenir enfermés !

Ceux d'entre eux qui s'étaient évadés avaient tous été repris et fusillés ou emprisonnés pour le restant de leur vie. Et voilà ce jeune lieutenant dans son uniforme impeccable, arrivé en compagnie de sa jolie épouse et d'un énorme sergent à l'aspect débonnaire, essayant de les convaincre que ce qui, jusqu'alors, était considéré comme le pire des délits, devenait, par miracle, un acte héroïque !

L'un d'eux faillit éclater de rire, un autre sautait de joie... Bien qu'il n'eût pas le moindre doute sur la vraie nature de ce ramassis de canailles, Rahman, solennellement, demanda à ceux qui étaient prêts à le suivre de lever le bras : toutes les mains se dressèrent vers le ciel.

Le lieutenant eut un bref sourire, lança un coup d'œil complice à sa femme, qui sourit à son tour. Puis, s'adressant à Akhamouk :

— Prépare tout. Nous partons dans deux heures...

Dans le baraquement, derrière les barreaux des fenêtres, la famille de Gacel avait suivi la scène depuis le début.

— Ils viennent avec nous, précisa Rahman. Nous les laisserons en sécurité quand nous serons arrivés à destination.

Il rentrait chez lui, mais ne savait pas vers quoi il se dirigeait. Avait-il encore un chez-lui ? Il allait retrouver sa famille, si toutefois il en avait encore une.

Son voyage était loin d'être terminé.

Il longea d'abord la « terre vide », prenant soin de laisser entre elle et lui une journée de marche ; ensuite, de l'ouest, il vira au nord. La certitude qu'il était en train de traverser la frontière en sens inverse fit surgir le cauchemar obsessionnel qu'étaient devenus pour lui les soldats qui le traquaient.

Perdu au fond du désert de Tikdabra, avec la mort pour seule compagne, il n'avait jamais connu la peur. Finir là-bas eût été digne d'un guerrier et d'un noble, appartenant à un peuple noble et guerrier...

Mais voilà que, brutalement, il s'apercevait que mourir n'était rien en regard de la terrible réalité à laquelle il était confronté. Ceux qu'il aimait étaient les victimes de sa guerre personnelle. On lui avait donné le coup de grâce, dont il ne pourrait se relever.

Ses enfants, Leïla, venaient hanter sa mémoire. Leur vie au campement, faite de simplicité, une succession de jours paisibles et semblables. Auprès des grandes dunes, les années passaient sans que personne ne vînt en troubler la monotonie.

Les aubes froides où il s'éveillait en sentant le corps de Leïla pelotonné contre lui, les longues matinées qu'il passait à l'affût du gibier dans la lumière splendide du désert, la touffeur, à la mi-journée, quand il se laissait gagner par une douce somnolence, puis, l'après-midi, le rougeoiement du ciel qui allongeait les ombres jusqu'à l'horizon, annonçant les odeurs denses de la nuit, les veillées autour du feu, les légendes inlassablement répétées.

La peur de l'harmattan avant-coureur de la sécheresse, le désir du nuage noir et de la terre verdie d'*acheb*.

La chèvre qui meurt, la jeune chamelle enfin pleine, les vagissements du petit enfant, les rires de l'aîné et les cris de plaisir de Leïla...

Telle était sa vie, c'était celle qu'il voulait, la seule à laquelle il aspirait, et il l'avait gâchée parce qu'il n'avait pas été capable de supporter que l'on touchât à son honneur de Targui.

Et si, face à une armée entière, il avait renoncé au lieu de s'entêter ? Personne ne le lui aurait reproché.

Or maintenant qu'il avait entraîné la perte de sa famille, chacun avait toutes les raisons de le montrer du doigt.

Lui qui ignorait la taille de son pays, méconnaissait jusqu'au nombre de ses habitants, il avait eu l'outrecuidance de le défier, ses soldats et ses dirigeants, sans prendre la peine de réfléchir aux implications de sa témérité.

Où aller chercher sa femme et ses enfants ? À qui demander si, par hasard, on ne les aurait pas vus ?

Alors que l'immensité du désert ne l'avait jamais impressionné, il prenait conscience de sa vulnérabilité au fur et à mesure qu'il progressait vers le nord.

Il se sentait un nain, non à cause de la dimension de la terre, mais de la bassesse de ses habitants qui n'avaient pas hésité à se servir de femmes et d'enfants pour avoir raison de lui.

Avec quelles armes affronter ce genre d'individus ? Personne ne lui avait expliqué la règle du jeu. L'une des histoires que racontait le vieux Soueilem parlait bien d'une haine si farouche entre deux familles qu'on en vint un jour à enterrer vivant un enfant. Sa mère en devint folle.

L'épouvante que cela avait semé dans tout le Sahara avait gravé l'événement dans les mémoires. On se le transmettait de bouche en bouche. Les conteurs l'évoquaient pour détourner les adultes des guerres tribales et enseigner la sagesse aux plus jeunes.

« Cela vous montre que la haine et les luttes entre familles ne mènent qu'à la peur, à la folie, à la mort. »

C'était peut-être seulement maintenant qu'il saisissait la profondeur de ces paroles, qu'il avait si souvent entendu répéter et qu'il connaissait par cœur.

Depuis le fameux matin où il avait enfourché son méhari pour partir à la recherche de son honneur perdu, tant d'hommes avaient péri qu'il n'avait pas à s'étonner que leur sang retombât ainsi sur lui et sa famille.

Moubarak. Son seul crime avait été de conduire une patrouille sur les traces de deux hommes dont il ne savait rien. Le capitaine. Cloué sur son lit, il s'était défendu en alléguant qu'il ne pouvait se soustraire aux ordres ; il s'était limité à obéir. Les quatorze gardiens de Gérifiès, eux, n'avaient commis d'autre erreur que de se trouver endormis sur son chemin. Les soldats qu'il avait tués au bord de la « terre vide » et ceux qui, soudain, sans s'y attendre, s'étaient volatilisés...

Trop de morts. Lui, Gacel Sayah, n'avait qu'une vie à offrir en échange. Sa seule âme contre celles de tant d'hommes.

La dette était si lourde que peut-être le sacrifice de sa famille était inévitable.

Inch'Allah ! aurait dit Abdoul al-Kébir.

Gacel se demanda ce qu'il était advenu du vieil homme. Avait-il commencé à se battre pour reprendre le pouvoir, comme il l'avait promis ?

« C'était un fou... marmonna-t-il pour lui-même. Un rêveur, de ceux dont le destin est de recevoir tous les coups ; le grigri du malheur chevauchait à ses côtés et ne le lâchait pas d'une semelle. Un grigri tellement puissant que j'en ai été contaminé. »

Chez les Bédouins, les grigris sont des esprits du mal porteurs de maladies, de calamités et de mort. Les Touaregs professent un grand mépris pour ces superstitions de serviteurs et d'esclaves ; cependant, la plupart, y compris les plus nobles *Imouharh*, s'efforçaient d'éviter certaines régions connues pour être infestées de forces malignes ou fréquentées par certains individus qui, notoirement, attiraient les grigris.

Qu'un grigri s'entiche de vous, et vous vous retrouvez dans une situation aussi inextricable que tragique – inutile de fuir à l'autre bout du monde, de vous enfoncer dans les dunes, de traverser à pied l'enfer de Tikdabra, vous ne lui échapperez pas.

Les grigris s'accrochent comme les tiques et deviennent une seconde peau. Le Targui avait l'impression que le grigri le plus fidèle, le plus tenace de tous, celui de la mort, avait pris possession de lui. Un guerrier ne pouvait s'en libérer qu'en combattant un autre guerrier dont l'esprit de mort était plus puissant.

« Pourquoi m'as-tu choisi ? lui demandait-il parfois, la nuit, quand il croyait l'apercevoir de l'autre côté du feu. Je ne t'ai jamais appelé. Ce sont les soldats qui t'ont amené chez moi le jour où le capitaine a tiré sur le jeune homme endormi... »

Oui, c'était bien ce jour-là. Quand l'hôte d'une *khaima* est assassiné, le maître de céans est sûr que lui-même sera choisi par le grigri de la mort, de la même façon que le grigri de l'adultère s'installe pour toujours sur l'épouse qui trahit son fiancé pendant le mois précédant le mariage.

« Mais ce n'était pas ma faute... »

Dans son désir désespéré de le chasser, Gacel parlait tout haut à l'esprit :

« J'ai voulu le défendre ; j'aurais donné ma vie pour lui. »

Mais, Soueilem l'avait dit, les grigris sont sourds aux paroles, aux prières et aux menaces des humains ; ils ont leur logique propre, quand ils aiment quelqu'un, ils l'aiment jusqu'à la fin.

« Jadis, en Arabie, racontait-il, vivait un homme qui devint l'objet d'un amour peu ordinaire de la part du grigri des sauterelles. Invariablement, tous les ans, le redoutable fléau s'abattait sur ses champs et détruisait ses cultures ainsi que celles de ses voisins.

« Désespérés, ceux-ci le traînèrent devant le calife, demandant qu'on l'exécutât afin d'empêcher qu'ils ne périssent tous. Le calife, comprenant que le pauvre homme n'était pour rien dans son malheur, prit sa défense. Il s'exprima en ces termes :

— Cela n'aurait aucun effet, le grigri des sauterelles l'aime au-delà de la mort et reviendra chaque année sur sa tombe. Par conséquent, j'ordonne à cet homme, tant dans sa vie actuelle que dans celle d'après, quand son âme aura quitté son corps, de se rendre tous les sept ans sur la côte ouest de l'Afrique et d'y séjourner un temps égal à celui qu'il aura passé ici.

« De cette façon, parce que les sauterelles sont aussi l'œuvre d'Allah et que nous ne pouvons aller contre ses desseins sans l'offenser, au moins répartirons-nous le fardeau et jouirons-nous de sept années d'abondance en alternance avec sept années de misère.

« Ainsi fit l'homme durant le reste de sa vie et continua après. C'est pourquoi le fléau nous visite pendant la période décrétée, et retourne ensuite en Arabie, suivant les mânes de son bien-aimé. »

Quelle que fût l'origine d'une telle légende, elle reflétait bien le comportement des sauterelles. Par contre, les Touaregs, plus astucieux que les paysans d'Arabie, n'avaient pas eu besoin de trouver un bouc émissaire pour résoudre le problème de la faim. Leur esprit pratique aidant, ils avaient choisi de s'alimenter avec ces mêmes insectes qui dévoraient leurs récoltes. Rôties à la braise ou pilées, les sauterelles étaient devenues leur mets préféré. Quand elles arrivaient par nuées, cachant le soleil en plein jour, loin de signifier la désolation, elles annonçaient au contraire des mois de prospérité et d'aisance. Dans trois ans, elles seraient de retour. Leïla en ferait de la farine, à laquelle elle mélangerait du miel et des dattes. Les enfants s'en régäleraient.

Gacel lui-même adorait ces gâteaux. Il les savourait en buvant du thé, quand le soleil se couchait ; après, il allait vérifier le niveau de l'eau du puits, tandis que les femmes trayaient les chamelles et que les garçons rassemblaient les chèvres. Il lui était difficile d'accepter que cette vie-là fût terminée et qu'il ne reviendrait jamais à son puits, ses palmiers, qu'il ne retrouverait ni sa famille, ni son bétail. Tout cela à cause d'un esprit malin et invisible qui aimait sa compagnie.

« Va t'en ! le supplia-t-il une fois encore. Je suis fatigué de te traîner derrière moi et de tuer sans savoir pourquoi. »

Il ne se leurrerait pas. Le grigri aurait-il voulu le quitter, les âmes en peine de Moubarak, du capitaine et des soldats ne l'eussent pas permis.

Anouar al-Mokhri quitta la confortable fraîcheur de son bureau, au palais du gouverneur ; sa vieille Simca, garée dans une ruelle voisine, était chargée d'eau et de victuailles. Sa semaine de travail terminée, il passait ses jours de congé dans les contreforts de la montagne qui dominait El-Akab. Une forteresse, datant de l'époque des guerres et des razzias, y dressait ses ruines. Elle servait autrefois de refuge aux habitants de l'oasis.

Il ne restait plus rien à explorer dans ces vestiges défigurés dont les pierres avaient été utilisées, du temps de la colonie, pour construire les édifices publics d'El-Akab. Derrière, Anouar al-Mokhri avait découvert, après de patientes recherches dans les grottes et sur les parois rocheuses des gorges, quantité de peintures préhistoriques, qu'il avait soigneusement mises à jour. Éléphants, girafes, antilopes, léopards ; scènes de chasse, d'amour et de la vie quotidienne des peuples qui, dans les âges reculés, occupaient ces régions, apparaissaient sous ses doigts experts. Passionné d'archéologie, il se laissait souvent guider par son instinct qui l'amenait à trouver l'hypothétique fresque à l'endroit où il l'aurait lui-même tracée.

Dans son minuscule appartement de vieux garçon, il avait accumulé des centaines de photographies en couleurs, qui étaient le fruit de deux longues années d'un travail minutieux. C'était son grand secret. Ces prises de vue, dont il était si fier, étaient destinées à illustrer un épais volume qu'il se promettait de publier.

Il pressentait, sans savoir exactement où, qu'il allait tomber, quelque part dans ces environs, sur ce qui était le but de sa vie : une variante des « cosmonautes du Tassili », nom donné aux personnages qui ornent les rochers du Hoggar, à cause de leur grande taille, de leur accoutrement et de leurs postures. Des voyageurs de l'espace auraient atterri, pense-t-on, dans ces régions maintenant arides, mais qui, il y a longtemps, devaient être fertiles et peuplées de toutes sortes d'animaux exotiques.

Anouar al-Mokhri n'avait pas de plus grande ambition que de démontrer que les habitants d'une autre planète n'avaient pas visité que le Tassili. Le secrétaire du gouverneur de province aurait volontiers sacrifié sa carrière politique, pourtant si prometteuse, en échange d'un seul de ces dessins.

Ce jour-là, protégé du soleil par son extravagant chapeau de paille, il tomba en arrêt devant une paroi lisse, au fond d'une petite cavité à l'abri des vents et des pluies. C'était le genre d'endroits dont l'exploration pouvait se révéler fructueuse. Une profonde incision dans la roche lui semblait être le début d'une haute figure aux contours encore imprécis. Était ce une prémonition ? Il fut pris d'une incroyable nervosité, ses mains tremblotaient.

Il épongea les verres de ses lunettes que la sueur embuait, souligna à la craie blanche la ligne qui apparut avec netteté, but une gorgée d'eau et soudain sursauta. Derrière lui, une voix grave et menaçante lui demandait :

— Où est ma famille ?

Il connaissait cette voix.

Il se retourna vivement et, dans sa stupeur, dut s'appuyer pour ne pas tomber à la renverse : à quelques mètres se dressait le Targui, l'arme braquée, comme dans ses cauchemars.

— Toi... ? balbutia-t-il seulement.

— Oui. Moi... Où est ma famille ?

— Ta famille ? Qu'est-ce que j'ai à voir avec elle ? Que s'est-il passé ?

— Les soldats l'ont emmenée.

Anouar al-Mokhri, les jambes flageolantes, s'assit sur une pierre. Il ôta ses lunettes, passa sa main sur son visage ruisselant.

— Les soldats ? Ce n'est pas possible... ! Non, pas possible... Je l'aurais su...

Il nettoya ses lunettes avec un mouchoir qu'il extirpa, maladroitement, de la poche arrière de son pantalon. Ses petits yeux myopes se posèrent sur Gacel. Il décida de parler avec franchise :

— Écoute... ! Le ministre a évoqué la possibilité de s'emparer de ta famille pour l'échanger contre Abdoul al-Kébir, mais le général s'y est opposé et on n'en a plus reparlé... Je te le jure !

— Quel ministre ? Où est-ce qu'il habite ?

— Le ministre de l'Intérieur... Madani. Ali Madani. Il habite la capitale... Mais je doute qu'il détienne ta famille.

— Si ce n'est pas lui, ce sont les soldats.

— Non... répondit le secrétaire avec conviction. Certainement pas les soldats... Le général est mon ami. Nous déjeunons ensemble deux fois par semaine... Ce n'est pas un homme à faire ce genre de choses, et, s'il l'avait fait, il m'aurait consulté...

— En tout cas, ma famille n'est plus là. Mon vieux serviteur a vu les soldats l'emmener. Cinq d'entre eux m'attendent au *guelta* des monts du Huaila.

— Ça ne peut pas être les soldats... répéta Anouar al-Mokhri, de plus en plus sûr de ce qu'il avançait. Ce doit être la police. La police du ministre... Il en est bien capable. C'est un fils de pute.

Il s'interrompit, chaussa ses lunettes.

— C'est vrai que tu as traversé la « terre vide » de Tikdabra ? demanda-t-il, l'air très intéressé.

Gacel ne dit rien. Le secrétaire émit un sifflement d'incrédulité, ou d'admiration, puis s'exclama :

— Fantastique ! Tout à fait fantastique... Est-ce que tu sais qu'Abdoul al-Kébir est à Paris ? Il est soutenu par la France. Ainsi, tu auras changé le cours de l'Histoire, toi, un Targui analphabète...

— Je ne veux rien changer du tout... Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me rende ma famille et qu'on me laisse en paix.

— C'est ce que nous voulons tous : vivre en paix. Toi avec ta famille, moi avec mes fresques. Mais je doute qu'on nous le permette.

Gacel prit la gourde du secrétaire, but quelques gorgées. Devant la surface marquée à la craie, il l'interrogea :

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'histoire de tes ancêtres. Ou celle des hommes qui ont habité ces terres avant que les Touaregs prennent possession du désert.

— Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi perds-tu ton temps à de pareilles choses au lieu de rester tranquillement à l'ombre, à El-Akab ?

— Peut-être parce que j'ai perdu mes illusions sur la politique. Tu te souviens de Hassan ben Koufra ? Il a été révoqué. Deux jours après son arrivée en Suisse, où il avait amassé une petite fortune, il s'est fait rentrer dedans par un camion plein de boissons gazeuses. C'est d'un ridicule parfait ! Il y a quelques mois, c'était le « vice-roi du désert », aujourd'hui il pleurniche, les deux pattes cassées, dans une clinique couverte de neige.

— Sa femme est avec lui ?

— Oui.

— Dans ce cas, rien n'est grave... Ils s'aiment. Je les ai espionnés pendant des jours. Je le sais.

Ils échangèrent un regard entendu.

— Hassan ben Koufra était un enfant de salaud, un politicard sans scrupule, un malin, un voleur et un traître... Cependant, il avait quelque chose de bon : son amour pour Tamat. Rien que pour cela, il

méritait d'avoir eu la vie sauve.

La remarque d'Anouar al-Mokhri eut le don d'amuser Gacel, qui réprima un sourire. Le secrétaire du gouverneur était inoffensif, presque sympathique. Le Targui se leva, reprit son arme.

— C'est peut-être grâce à ton amour pour mes ancêtres que je te laisse en vie, conclut-il. Essaie de ne pas bouger d'ici et ne t'avise pas de me dénoncer. Si je te trouve à El-Akab avant lundi, je te brûle la cervelle.

Le secrétaire avait ramassé sa craie, ses brosses et ses chiffons, s'apprêtant à reprendre son travail.

— Ne t'en fais pas, répliqua-t-il. Je n'en avais pas l'intention.

Puis, plus fort, au Targui qui s'en allait :

— J'espère que tu retrouveras ta famille !

L'autobus ne devait pas se traîner à plus de cinquante kilomètres à l'heure sur la piste qui s'étirait parmi les cailloux parsemés de buissons que surplombaient les contreforts rocheux. Il brimbalait, s'essouffait, poussif. Jamais on ne vit véhicule plus crasseux et dégingué affecté aux transports publics.

Toutes les deux heures à peu près, l'engin s'arrêtait à cause d'un pneu crevé ou d'une ornière pleine de sable. Le conducteur et le contrôleur faisaient descendre passagers, chèvres, chiens et les poules dans leurs paniers. Quand on ne lui demandait pas de pousser, tout ce petit monde attendait, sagement assis au bord de la route, que la roue fût changée.

Le réservoir, lui, avait besoin d'être rempli toutes les quatre heures. Un tuyau permettait de transvaser l'essence contenue dans des bidons solidement arrimés sur le toit. Quand la montée était trop raide, les hommes étaient priés de suivre à pied pour économiser le combustible.

Le supplice durait deux jours et deux nuits. Asphyxiés, suants, serrés comme des dattes dans une sacoche en peau de lapin, les voyageurs désespéraient de jamais voir la fin du désert et de leur épreuve. Chaque fois que le minable véhicule ne roulait plus, Gacel avait envie de descendre pour continuer son chemin à pied, mais, chaque fois, il se souvenait qu'il mettrait des mois à gagner la capitale par ses propres moyens. Toute journée, toute heure perdue, l'éloignait d'autant de Leïla et de ses enfants.

Il prit donc son mal en patience, bien que souffrant le martyre. Lui qui aimait par-dessus tout la solitude et la liberté, il devait supporter des commerçants bavards, des femmes hystériques, des enfants braillards et des volailles répugnantes. Il était incapable de se changer en pierre comme il l'avait fait dans la « terre vide », de faire en sorte que son esprit abandonnât momentanément son corps et l'isolât de ce tohu-bohu. À tout instant, il était ramené à la réalité. Quand ce n'étaient pas les cahots et les haltes forcées, c'était un de ses voisins qui émettait un rot sonore. Il était fatigué et aspirait à s'abstraire pour penser à sa famille sans arriver à fermer l'œil, même la nuit.

Au matin du troisième jour, un vent pernicieux soufflait sur eux un brouillard de poussière poisseuse qui les empêchait de respirer et de distinguer quoi que ce soit à plus de cinquante mètres. Ils traversèrent un groupe de bicoques en adobe, un ravin à sec, puis une place nauséabonde et s'arrêtèrent en plein milieu d'un vieux souk abandonné.

— Tout le monde descend !

Le contrôleur mit pied à terre, s'étira, semblant ne pas y croire. Une fois encore, il avait réussi à faire la route jusqu'à El-Akab et à revenir vivant de cette odyssée insensée.

— Dieu soit loué ! soupira-t-il.

Gacel fut le dernier à sortir de l'autobus. Il resta perplexe devant les murs à moitié écroulés du souk. Ils menaçaient de lui tomber sur la tête au moindre coup de vent. Il s'approcha du conducteur.

— C'est ça, la capitale ? demanda-t-il.

— Oh ! non, fut la réponse amusée. Mais nous, on s'arrête ici. Si on commençait à vouloir rouler avec ce tacot sur la grand-route, on nous enverrait tout droit à l'asile.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour aller à la capitale ?

— Tu peux prendre un autre autobus, mais je te conseille plutôt le train, c'est plus rapide.

— Qu'est-ce que c'est, le train ?

L'autre parut ne pas comprendre la question. Les Bédouins en général savaient ce que c'était. Il en avait transporté beaucoup depuis vingt ans qu'il conduisait son bahut dans le désert.

— Il vaut mieux que tu ailles voir toi-même... Tu n'as qu'à suivre cette rue, tu passes trois pâtés de maisons et tu trouveras un bâtiment marron, c'est là...

— Trois quoi... ?

— Trois pâtés de maisons, le troisième carrefour, quoi... Bon, je suppose que là où tu habites, il n'y a rien de tout ça. Va tout droit jusqu'à ce que tu voies le bâtiment. Il n'y en a pas d'autre.

Cette fois, c'était clair. Gacel ramassa son fusil, l'épée, la sacoche de cuir dans laquelle il gardait ses munitions, quelques victuailles et ses autres effets. Du toit de l'autobus où il s'affairait, le contrôleur l'interpella :

— Hé ! Tu ne peux pas te balader ici avec ces armes... ! Si on te voit, tu vas avoir des ennuis... T'as un permis ?

— Quoi ?

— Un permis de port d'armes... Bon. Je vois que tu n'en as pas... Cache ça, sinon tu vas finir en prison !

Gacel s'immobilisa au milieu du souk, ne sachant quelle attitude adopter quand, apercevant l'un des passagers qui s'éloignait dans la direction opposée, une idée lui vint.

L'homme portait une valise sur l'épaule, une autre à la main et un rouleau de tapis sous le bras.

— Je t'achète tes tapis, dit-il en montrant une monnaie d'or à l'homme qu'il avait rattrapé.

L'autre ne s'embarrassa pas de commentaires. Il s'empara de la pièce, leva le bras pour laisser son acheteur prendre ce qui lui appartenait désormais, et se hâta de poursuivre son chemin.

Il n'avait qu'une peur, c'était que cet idiot de Targui ne se ravisât.

Soulagé d'avoir résolu son problème, Gacel déroula les tapis, y enveloppa ses armes, plaça le rouleau sous son propre bras et s'achemina vers la gare.

Le contrôleur, qui avait assisté à la scène du haut de l'autobus, riait de bon cœur.

Le train était encore plus sale, inconfortable et bruyant que l'autobus. Certes, on ne risquait pas de crever, mais, en contrepartie, on respirait de la fumée et l'on recevait des escarbilles. En outre, il s'arrêtait avec une régularité décourageante à chaque ville, chaque bourgade, chaque village et même dans les hameaux de rien du tout.

La gare était déjà impressionnante, mais quand, dans une apocalypse de jets de vapeur, apparut le monstre rugissant qui semblait tout droit sorti des histoires du vieux Soueilem, Gacel en eut des palpitations.

Faisant appel à toute sa bravoure de guerrier et à son sang-froid d'*Imouharh* du glorieux « Peuple du Voile », entraîné irrésistiblement par la marée de voyageurs, bousculé de tous côtés, il grimpa dans un des wagons délabrés aux fenêtres sans vitres et s'assit sur le bois dur d'une banquette.

Il faisait son possible pour calquer son comportement sur celui des autres. Après avoir posé ses tapis et sa sacoche de cuir sur le porte-bagages, il s'installa dans le coin le plus reculé. Finalement, se dit-il pour se rassurer, ce n'était rien d'autre qu'un long autobus fait pour éviter les pistes poussiéreuses et qui circulait sur des barres d'acier.

Soudain, il y eut un sifflement, le train s'ébranla brusquement dans un vacarme de mugissements et de bruits de ferraille qu'entrecoupaient les cris du mécanicien. Affolé, Gacel dut s'agripper à son siège pour ne pas être projeté la tête la première sur le quai.

Dans les descentes, le train s'emballait, atteignant quasiment les cent kilomètres à l'heure. La fumée fouettait le visage. Les poteaux électriques, les arbres, les maisons défilaient à une vitesse vertigineuse. Gacel crut mourir d'épouvante ; il voulut crier qu'on arrêât la machine infernale et dut

mordre son voile pour s'en empêcher.

Plus tard, les montagnes firent leur apparition. Il fut époustouflé à la vue de cette masse énorme qui s'élevait comme une barrière infranchissable, escarpée, superbe, coiffée de blanc.

Il se tourna vers la grosse femme qui était derrière lui et qui passait son temps à allaiter deux enfants identiques, pour lui demander :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— De la neige, répondit la matrone, avec l'air supérieur de quelqu'un qui a beaucoup d'expérience. Couvre-toi, parce que bientôt il va faire froid.

Effectivement, la température commença à baisser, le Targui n'avait jamais connu un tel froid. L'air glacial charriait de microscopiques flocons de neige, le wagon tout entier fut en peu de temps frigorifié, les malheureux voyageurs, claquant des dents, condamnés à s'emmitoufler avec tout ce qui leur tombait sous la main.

Le soir, ils s'arrêtèrent dans une minuscule gare de montagne où le contrôleur leur annonça qu'ils disposaient de dix minutes pour s'acheter à manger. Gacel ne put résister à la tentation, il sauta dehors et courut jusqu'au bout du quai pour prendre dans ses mains un peu de cette neige blanche.

C'était surtout la consistance. Plus que le froid, c'était le contact, cette indescriptible délicatesse, légèrement craquante, qui se défaisait entre les doigts ; ce n'était pas du sable, ni de l'eau, ni de la pierre, cela ne ressemblait à rien de ce qu'il avait touché jusqu'à cet instant. Il mit un certain temps à s'apercevoir que, dans ses sandales légères, ses pieds commençaient à geler. Il était bouleversé.

Sa découverte l'avait horrifié. Perdu dans ses pensées, il rejoignit les voyageurs, acheta une épaisse couverture à une vendeuse, une portion de couscous chaud à une autre. Il mangea, assis à sa place, contemplant le paysage enneigé qui se fondait peu à peu dans l'obscurité, les parois du wagon dont le bois était zébré de toute sorte d'inscriptions. Debout dans la neige, Gacel Sayah s'était rendu compte que la prédiction de la vieille Khaltoum était en train de s'accomplir. Le désert, le magnifique désert qui l'avait vu naître, était loin derrière, au pied de ces hautes montagnes couvertes de prairies vertes et de grands arbres, et lui, il s'acheminait, aveugle et ignorant, vers des terres inconnues et hostiles. Armé de sa vieille épée et d'un pauvre fusil, il avait la prétention de se mesurer aux maîtres du monde.

Le grincement des freins suivi d'une forte secousse le tira de son sommeil. Des voix d'outre-tombe lui parvinrent, qui semblaient résonner, sépulcrales, dans le vide d'une immense caverne.

Passant la tête à la fenêtre, il fut saisi par la hauteur extraordinaire de la coupole d'acier et de verre que faisaient paraître plus vaste encore les ampoules blafardes et les panneaux lumineux poussiéreux.

Les derniers passagers de ce long voyage se déversaient par les portières. Cahin-caha, chargés de leurs vieilles valises en carton, ils maudissaient la lenteur de ce train antédiluvien qui arrivait toujours à destination avec plus de six heures de retard.

Gacel descendit enfin, avec tapis, sacoche de cuir et couverture. Des vols de chauves-souris traversaient l'édifice grandiose. Les gens sortaient par une grande porte de verre opaque ; il leur emboîta le pas. Les halètements de la locomotive se ralentirent ; elle respira profondément comme pour reprendre son souffle après un pénible effort.

Dans la grande salle d'attente aux dalles souillées, des familles entières accrochées à leurs misérables bagages dormaient sur des bancs. Après avoir franchi une seconde porte, Gacel se retrouva en haut d'un large escalier qui débouchait sur une grande place qu'entouraient d'imposantes

bâtisses.

Un mur de fenêtres obscures, de portes et de balcons lui barrait la voie. Des odeurs pestilentielles, pour lui inidentifiables, assaillirent ses narines et le prirent à la gorge.

Elles étaient doucereuses, ne rappelaient pas vraiment la sueur humaine, les excréments ou les cadavres en décomposition, ni l'eau croupie des vieux puits, ni le bouc en rut, mais n'en étaient pas moins tenaces et pénétrantes. Son sens olfactif d'homme des grands espaces s'insurgeait contre ces relents de gens entassés, cuisant leurs repas tous au même moment, de boîtes à ordures renversées sur les trottoirs par les chiens faméliques. Les fortes émanations des cloaques faisaient penser que la ville était construite sur des gouffres de matières fécales – ce qui n'était pas vraiment faux.

La nuit était chaude, l'air était lourd, non seulement lourd et immobile, mais en plus humide et salé. Il avait un goût de soufre et de plomb, d'essence mal consumée, d'huile de friture mille fois réchauffée. Allait-il plonger dans la cité endormie ou se réfugier sur un des bancs de la gare en attendant le lever du jour ? Un homme vêtu d'un uniforme défraîchi et d'une casquette rouge passa à côté de lui, dévala l'escalier ; arrivé à la dernière marche, il se retourna vers Gacel.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Gacel ne répondit rien, mais l'homme sembla comprendre.

— Ah ! c'est la première fois que tu montes à la capitale... Tu n'as pas où dormir ?

— Non.

— Je connais un endroit près de chez moi... Peut-être qu'on t'acceptera...

Gacel ne réagit toujours pas.

— Allez, viens, fit l'autre en l'invitant, d'un signe, à le suivre. N'aie pas peur... Je ne suis ni un pédé, ni un voleur.

Une vie difficile avait marqué son visage de profondes rides, le travail nocturne lui avait donné un teint cireux et, au-dessus de sa moustache imprégnée de nicotine, le bord de ses yeux était rouge. Il inspirait confiance.

— Viens donc, insista-t-il. Je sais ce que c'est que de se sentir seul dans une grande ville. Moi-même, j'ai débarqué de ma Kabylie il y a quinze ans avec encore moins de choses que toi – juste un fromage dans la poche... Et regarde-moi maintenant... J'ai un uniforme, une casquette et même un sifflet...

Gacel descendit les marches. Us traversèrent la place vers la grande avenue où, de temps à autre, passait une voiture.

Son compagnon se mit à détailler avec curiosité l'habillement de Gacel.

— Tu es un vrai Targui ?

— Oui.

— Et c'est vrai que tu ne montres ton visage qu'à ta famille et à tes intimes ?

— Oui.

— Parce qu'ici, je te préviens que tu vas t'attirer des problèmes. La police n'acceptera pas que tu te balades comme ça... Les flics aiment bien savoir à qui ils ont affaire... Nous avons tous notre carte d'identité avec photo et empreintes digitales... J'imagine que tu n'as jamais eu de carte d'identité ?

— Qu'est-ce que c'est qu'une carte d'identité ?

— Tu vois... !

Ils avaient repris leur marche à une allure de promenade comme si arriver à destination avait moins d'importance que de deviser agréablement.

— T'en as de la veine... d'avoir pu vivre si longtemps sans ça. Mais dis-moi, que diable es-tu

venu faire ici ?

— Tu connais le ministre ? demanda brusquement Gacel.

— Le ministre ? Quel ministre ?

— Ali Madani.

— Non ! Heureusement pour moi, je ne connais pas Ali Madani... Et j'espère ne jamais avoir à le connaître.

— Sais-tu où je pourrais le trouver ?

— Au ministère, je suppose.

— Et où est le ministère ?

— Tu suis cette avenue tout droit. Quand tu arrives au front de mer, tu prends à droite. C'est un bâtiment gris, avec des stores blancs. Mais je ne te conseille pas de t'en approcher. Il paraît que, la nuit, on entend les cris des prisonniers qu'on torture dans les caves. Bien que certains assurent que ce sont les lamentations des âmes de tous ceux qu'on y a assassinés. À l'aube, ils sortent les cadavres par la porte arrière dans une fourgonnette de livraison.

— Pourquoi est-ce qu'on les tue ?

— La politique... répliqua l'autre d'un ton las. Dans cette maudite ville, tout est politique. Surtout depuis qu'Abdoul al-Kébir est en liberté. Il va y avoir une de ces... !

L'employé des chemins de fer traversa l'avenue, en face d'une ruelle latérale.

— Viens, c'est là.

— Non... Je vais au ministère.

— Au ministère ? À cette heure, pour quoi faire ?

— Il faut que je voie le ministre.

— Mais il ne vit pas là. C'est son lieu de travail. Il y est le jour.

— Je l'attendrai.

— Sans dormir ?

Son attention fut attirée par le long et volumineux rouleau de tapis que Gacel tenait serré. Entre le turban et le voile, ses yeux brillaient d'une étrange détermination. L'employé des chemins de fer se sentit soudain mal à l'aise, sans savoir exactement à quoi l'attribuer.

— Il est tard, s'écria-t-il précipitamment, pris d'une angoisse subite. Il est tard et demain je dois aller travailler.

Il se dépêcha de gagner le trottoir opposé, en évitant de justesse une benne d'éboueurs et, une fois engouffré dans la ruelle, se retourna à plusieurs reprises pour s'assurer que le Targui ne le suivait pas.

Ce dernier était resté de marbre. Après que le camion et sa cargaison d'immondices furent passés, il continua le long de l'avenue faiblement éclairée, haute silhouette solitaire, les vêtements flottant au vent, absurde, anachronique, dans ce décor de métropole moderne, muré, sans issue.

À part un chien errant qui aurait pu lui disputer le privilège, il était le maître absolu.

Une voiture jaune fila sur l'asphalte. Une femme, à demi cachée dans l'ombre d'un porche, le héla.

Il s'approcha, pensant qu'elle avait quelque chose à lui dire ; son décolleté et sa jupe fendue le déroutèrent. Quand il fut sous la lumière du réverbère, ce fut elle qui sursauta.

— Que veux-tu ? demanda-t-il, timide et poli.

— Non, rien, s'excusa la prostituée. Je t'ai confondu avec un ami. Bonne nuit !

— Bonne nuit !

Deux rues plus bas, une rumeur sourde, croissant en intensité à mesure qu'il avançait, éveilla sa

curiosité : cela rappelait le bruit monotone et constant que fait une grosse pierre frappant en cadence un sol de terre damée. Au-delà du boulevard qui semblait être le bout de la ville, quand il eut traversé l'alignement de lampadaires bordant une large bande de sable, il se trouva face au déferlement des vagues en furie, qui maculaient la nuit de leurs crêtes blanches d'écume.

Du néant naissait une incroyable masse d'eau qui frisait une fois levée, gagnait de la hauteur, puis retombait avec fracas pour ensuite se retirer en babillant et repartir à la charge avec une force renouvelée.

La mer !

Cette prodigieuse mer dont avait tant parlé Soueilem et qu'évoquaient avec respect les voyageurs audacieux qui, de temps en temps, passaient la nuit dans sa *khaima*. Une lame plus longue que les autres se brisa, puis s'étala sur le sable, mouillant ses sandales et léchant presque le bas de sa gandoura. Le souffle coupé, il n'eut même pas le réflexe de sauter en arrière.

La mer de ses ancêtres, les Garamantes. Elle baignait les côtes sénégalaises, elle accueillait les eaux du plus grand fleuve qui délimitait le sud du Sahara. C'était là que le sable s'achevait, ainsi que l'univers. Au-delà, il n'y avait que les « Français ». Aussi inaccessible que l'infini sidéral, la mer était la frontière extrême où s'arrêtaient, par décret du Créateur, les vagabondages éternels des « Fils du Vent ».

Sa trajectoire se terminait là, il le savait. La mer tumultueuse faisait écho à la colère d'Allah, qui se déchaînait. Dans son excès de confiance en soi, il était allé trop loin pour un *Imohag* du désert et avait transgressé. Le moment était proche où il lui faudrait rendre compte de sa très grande insolence.

« Tu mourras dans des terres inconnues », avait prédit la vieille Khaltoum. Il ne pouvait être plus loin de chez lui. Cette explosion de rage, ce bouillonnement tonitruant qui se déployaient devant lui annonçaient les portes de l'enfer.

Tout son passé se déroula dans sa mémoire. Chassé du paradis, il ne reverrait jamais sa femme et ses enfants. Installé sur le sable sec, il médita face à la mer, laissant s'écouler les heures jusqu'à ce qu'une lumière glauque et imprécise commençât à dévoiler le ciel. Il resta muet d'admiration devant les insondables espaces pélagiques.

La plaine liquide hérissée, moutonneuse, couleur de plomb, le mit dans un état d'hypnose. Il ne pouvait s'en détacher. Il était encore capable de s'étonner.

Les premiers rayons de l'aube décomposèrent le gris en azur lumineux et vert opaque sur lesquels la frange d'écume était d'un blanc intense qui contrastait avec la masse noire d'un nuage d'orage. Captivé par ce jaillissement de formes et de lumières, il aurait pu le contempler des heures et des heures.

Derrière lui, la ville s'éveillait. Ce qui n'était que hautes murailles sans ouvertures, taches confuses de végétation, se transformait, avec le jour, en une débauche de teintes différentes, rouge vif des autobus, jaune des taxis, ponctués de feuillages verts. Les affiches, collées par milliers, achevaient de donner un caractère anarchique au tableau.

On aurait cru que tous les habitants de la terre s'étaient donné rendez-vous ce matin-là sur le front de mer. Entrant et sortant des bâtiments, trébuchant, s'évitant, allant et venant en une espèce de danse incompréhensible. Soudain, tous s'alignaient au bord du trottoir pour tout à coup, comme un seul homme, se lancer à l'assaut du boulevard sur lequel autobus, taxis et des centaines de véhicules s'étaient figés brusquement, immobilisés par une main invisible.

Au bout d'un moment, Gacel parvint à la conclusion que la main en question était celle d'un homme grassouillet qui s'agitait en permanence, proche de l'apoplexie, levant et baissant les bras comme s'il avait perdu la raison, et qui soufflait dans un long sifflet avec tant d'ardeur que les

passants s'arrêtaient aussi subitement que si le Très-Haut le leur avait ordonné. C'était un homme important que celui-ci, à n'en pas douter, malgré sa face rubiconde et la sueur qui trempait son uniforme, car même les plus gros camions s'arrêtaient quand il levait la main et ne redémarraient que lorsqu'il le leur permettait.

À proximité de lui, justement, s'élevait un édifice gris, massif, avec des stores blancs aux fenêtres, et que défendait une grille en fer entourant un petit jardin mal entretenu.

L'homme qui avait enlevé sa femme et ses enfants, Ali Madani, le ministre de l'Intérieur, vivait là – ou du moins y travaillait-il. D'un pas résolu, Gacel traversa le boulevard, ses affaires à la main, et s'approcha du gros rougeaud. Celui-ci, sans cesser de s'agiter et de siffler, lui décocha un regard ahuri.

— C'est ici qu'habite Ali Madani ?

L'agent fut encore plus éberlué par la voix grave et profonde du Targui que par son apparence étrange.

— Comment dis-tu ?

— Je te demande si c'est bien ici que vit ou travaille le ministre Madani...

— Oui. C'est ici qu'il a son bureau et dans cinq minutes, à huit heures précises, il va arriver. Maintenant sauve-toi !

Gacel retraversa le boulevard en sens inverse et attendit au bord de la plage. L'agent, ébahi, en oublia momentanément son rythme de travail.

Exactement cinq minutes plus tard, le hurlement d'une sirène retentit. Deux motards apparurent, suivis d'une grosse automobile noire. Toute circulation s'interrompit sur-le-champ. Majestueux, sans aucun obstacle sur sa voie, le cortège pénétra dans le petit jardin du ministère.

Un homme grand et élégant descendit de la limousine, salué cérémonieusement par les plantons et les fonctionnaires ; il gravit avec componction les cinq marches monumentales qui menaient à l'imposante entrée où, des deux côtés, des soldats armés de mitraillettes montaient la garde.

Quand Madani eut disparu à l'intérieur de la construction surchargée d'ornements, Gacel traversa une fois encore le boulevard pour s'adresser à l'agent qui, tout ce temps, l'avait surveillé du coin de l'œil, manifestement très nerveux.

— C'était lui, le ministre ?

— Oui. C'était lui... Je t'ai déjà dit de t'en aller ! Laisse-moi tranquille !

— Non, coupa le Targui d'un ton ferme et menaçant. Je veux que tu lui dises quelque chose de ma part : si après-demain il n'a pas remis ma famille en liberté et que je ne les trouve pas ici même, là où tu es en ce moment, je tuerai le président.

Le gros, totalement abasourdi, resta quelques longues secondes sans réaction. Il ne put que bredouiller :

— Qu'est-ce que tu as dit... ? Que tu vas tuer le président... ?

— Exactement. Dis-lui comme ça. Moi, Gacel Sayah, qui ai libéré Abdoul al-Kébir et qui ai déjà tué dix-huit soldats, je tuerai le président si on ne me rend pas ma famille. Souviens-toi ! Après-demain !

Il fit demi-tour, se faufila entre les autobus et les camions, tous à l'arrêt, klaxonnant à qui mieux mieux. L'embouteillage laissait l'agent de la circulation indifférent. Changé en statue de sel, il se contentait de suivre, avec des yeux de merlan frit, la haute silhouette noyée dans la foule.

Il mit dix bonnes minutes à reprendre ses esprits – car il était temps de remettre de l'ordre dans le carrefour –, essayant de se convaincre qu'il ne s'agissait que d'une mauvaise plaisanterie, ou peut-être travaillait-il trop – c'était certainement une hallucination.

Pourtant, l'assurance avec laquelle ce fou s'était exprimé ne laissait pas de l'inquiéter, de même que l'allusion qu'il avait faite à Abdoul al-Kébir, alors que, de notoriété publique, l'ex-président avait réussi à s'échapper et se trouvait désormais à Paris d'où des appels constants à la réorganisation de ses partisans parvenaient.

Bientôt, il n'y tint plus. Dans l'incapacité de se concentrer, il risquait de provoquer un carambolage, voire un grave accident. Abandonnant son poste, il se précipita au ministère, sur le premier planton qu'il rencontra dans le vaste péristyle de l'entrée. Il était dans ses petits souliers.

— Je veux parler au chef de la sûreté.

En moins d'un quart d'heure, il était devant le ministre Ali Madani lui-même. Celui-ci l'écouta attentivement, le sourcil froncé, avec une drôle de mimique, de derrière un sublime bureau tout en acajou laqué.

— Grand, mince, le visage couvert d'un voile ? Vous êtes sûr ?

— Entièrement sûr, Excellence... Un authentique Targui, de ceux qu'on ne voit plus que sur les cartes postales. Il y a quelques années, beaucoup fréquentaient encore la Casbah et le souk, mais depuis qu'on leur a interdit de porter le voile, je n'en ai plus vu des comme ça...

— C'est lui, il n'y a pas de doute...

Le ministre avait allumé une longue cigarette turque à filtre et paraissait absorbé dans ses cogitations.

— Répétez-moi, le plus exactement possible, ce qu'il a dit, demanda-t-il enfin.

— Il a dit que si après-demain on ne lui rend pas sa famille et qu'on ne l'amène pas, libre, ici, au coin de la rue, il tuera le président...

— Il est fou...

— C'est ce que je pense aussi, Excellence... Mais ces fous sont parfois dangereux...

— Quelle est cette foutue histoire de famille dont il parle... ? demanda le ministre au chef de la sûreté d'État, qui se trouvait dans la pièce. Que je sache, nous n'avons même pas touché à sa famille.

— Peut-être ne s'agit-il pas du même individu...

— Allons, Tourki ! Il n'existe pas beaucoup de Touaregs dans ce monde qui soient au courant de ce qui est arrivé à Abdoul al-Kébir et de la mort de ces soldats. Ça ne peut être que lui.

Il revint à l'agent, le congédia de la main en précisant :

— Pas un mot de ceci, à personne.

— Ne vous faites pas de souci, Excellence, répondit l'autre, empressé. En ce qui concerne les secrets de service, je suis un tombeau.

— Cela vaudrait mieux pour vous. Si vous vous comportez comme tel, je vous proposerai pour une promotion. Dans le cas contraire, je m'occuperai personnellement de vous. Compris ?

— Bien sûr, Excellence. Bien sûr.

Resté seul avec le colonel Tourki, le ministre s'approcha de la large baie vitrée. L'orage avait éclaté au-dessus de la mer. Le spectacle était assez beau.

— Alors comme ça, il est arrivé jusqu'ici, fit-il en aparté, mais suffisamment haut pour que l'autre l'entendît. Ça ne lui a pas suffi, à ce maudit Targui, de nous avoir causé tous ces problèmes, le voilà qui nous provoque à notre porte. C'est incroyable ! Ridicule et incroyable !

— J'aimerais bien le connaître, fit le colonel.

— Et moi donc ! Un type qui a autant de couilles, on n'en trouve pas souvent...

Le ministre écrasa sa cigarette contre la fenêtre et reprit, soudain de mauvaise humeur :

— Mais qu'est-ce qu'il cherche, au juste ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec sa famille ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Excellence.

Le colonel Tourki, dans ses fonctions de directeur général de la sûreté de l'État, pouvait véritablement être considéré comme le bras droit du ministre de l'Intérieur.

Sortant de ses gonds, ce dernier ordonna :

— Mets-toi en communication avec El-Akab. Renseigne-toi sur ce qui s'est passé avec la famille de ce fou. Merde !

Il jeta dehors son mégot qui atterrit sur le toit de sa propre voiture, puis s'exclama avec véhémence à l'adresse du colonel :

— Comme si nous n'avions pas assez d'ennuis avec Abdoul... ! Je me demande ce que font tes hommes, à Paris.

— Ils ne peuvent pas grand-chose, Excellence... Abdoul est parfaitement protégé par les Français. On n'a même pas pu découvrir où ils le cachent.

Le ministre brandit un paquet de dossiers qui étaient sur son bureau.

— Regarde ça ! dit-il, un ton de reproche dans la voix. On me rapporte que des généraux désertent, que des gens franchissent la frontière pour rallier Abdoul, qu'à l'intérieur du pays, on complote dans les garnisons... Il ne me manquait plus que ce cinglé de Targui qui veut tuer le président... Trouve-le ! Tu connais son signalement : un type de grande taille, habillé comme un fantôme, avec un voile qui lui cache le visage et ne laisse voir que ses yeux. Je ne pense pas qu'il y en ait des centaines comme lui dans la ville.

Gacel, fourbu, trouva enfin ce qu'il cherchait dans ce qui avait été un lotissement de grand luxe destiné à devenir un faubourg élégant de la capitale, en bordure de mer, non loin des hautes falaises. Un ancien lieu de culte *roumi* s'y dressait, l'une de ces bizarres églises que les « Français », bien que ne se faisant aucune illusion sur leur capacité à convertir le moindre mahométan au christianisme, avaient semées sur tout le territoire national.

Le monument avait presque entièrement brûlé dès le début de la révolution. L'incendie s'était déclaré en pleine nuit et avait duré jusqu'au matin sans que personne, ni les voisins, ni les pompiers, n'eût osé s'attaquer aux flammes, à cause des francs-tireurs nationalistes embusqués dans les bois environnants. Même les vagabonds évitaient les décombres noircis qui avaient pour seuls hôtes les rats et les lézards depuis que, dix ans jour pour jour après le sinistre, le cadavre d'un homme, mort mystérieusement, y avait été découvert. La grande nef ayant perdu son toit était exposée au vent humide de la mer, mais dans le fond, là où se trouvait jadis l'autel, s'ouvrait une porte qui donnait sur de petites pièces abritées. Deux d'entre elles avaient conservé presque intactes les vitres de toutes leurs fenêtres.

C'était exactement le genre d'endroit solitaire et tranquille dont Gacel avait besoin. Il se sentait nauséeux, la tête lui tournait ; de son existence, il n'avait connu une telle agitation. La foule, la circulation, le vacarme insupportable. Pour des gens comme lui, habitués à la paix et au silence, le bruit et la fureur de la grande ville n'avaient aucun sens. Il dormit dans un coin, serrant ses armes. Des trains monstrueux, des autobus grimaçants, des multitudes hurlantes peuplèrent ses cauchemars, l'écrasant de leur poids, faisant de lui une masse informe et sanguinolente.

Il se réveilla en sursaut à l'aube, suant à grosses gouttes malgré le froid. Il crut tout d'abord qu'une main énorme l'empêchait de respirer ; en réalité, c'était le toit de ciment et les quatre murs qui l'oppressaient. De sa vie, il n'avait passé la nuit dans une maison. Dehors, à une centaine de mètres, la mer ; elle s'était calmée depuis la veille. Elle était maintenant bleu azur, avec des reflets argentés. Il disposa avec minutie, presque cérémonieusement, sur la couverture, les objets dont il avait fait l'acquisition dans les boutiques de la Casbah, posa sur le rebord de la fenêtre un petit miroir pour se raser à l'aide de sa dague, comme il l'avait toujours fait. Parmi ses emplettes, il y avait une paire de ciseaux qui lui servirent à tailler son abondante chevelure crépue et noire. Il était métamorphosé, c'est à peine s'il se reconnaissait.

Enfin, il alla se baigner dans la mer, se décrassa consciencieusement et utilisa même pour cela un pain de savon, qui ne moussait guère dans l'eau salée. De retour à son refuge, il enfila un pantalon étroit, une chemise blanche, et se sentit ridicule. Il dut se retenir pour ne pas remettre ses gandouras, son turban et son voile. Il n'avait que trop attiré l'attention, dans la Casbah, avec sa tenue traditionnelle. La police et l'armée se lanceraient à la recherche de celui qui avait proféré des menaces contre l'homme le plus puissant du pays. Pour les forces de l'ordre, il n'était qu'un Targui dont le *litham* ne laissait voir que les yeux. Personne ne savait à quoi il ressemblait véritablement, de près ou de loin. De fait, il était tellement méconnaissable que Leïla elle-même s'y serait trompée. L'idée que des étrangers pussent voir son visage le faisait frémir. Il en éprouvait autant de honte que s'il avait dû sortir tout nu dans la rue. Depuis le jour lointain où il avait cessé d'être un enfant et que sa mère lui avait donné sa première gandoura, puis, plus tard, quand il devint un homme et un guerrier revêtu du *litham* qui lui valait le respect d'autrui, il était un authentique *Imohag*. Dépouillé de ces deux emblèmes, il était renvoyé à son enfance, le seul âge où la nudité n'est pas un scandale.

Il arpenta à grands pas la nef sous le ciel pour essayer de s'habituer à ses nouveaux habits. Son pantalon l'empêchait de s'accroupir alors que c'était sa posture préférée, qu'il pouvait garder pendant des heures. La chemise trop près du corps l'irritait, le démangeait, sans qu'il sût si cela venait du tissu ou du sel de la mer. Finalement, il se déshabilla à nouveau, s'enroula dans la couverture et, ainsi recroquevillé, laissa s'écouler les heures, sans manger ni boire, absorbé dans ses réflexions.

Avec l'obscurité, il ferma les yeux, il les rouvrit au lever du jour. Surmontant son humiliation, il se rhabilla et, quand la ville s'éveillait tout juste, il se trouvait devant l'édifice gris du ministère. Personne ne se soucia de son aspect, on ne le regarda pas comme s'il était nu ; lui, par contre, repéra immédiatement les policiers portant pistolets-mitrailleurs placés aux points stratégiques.

Le gros à l'uniforme, toujours en sueur, était à son poste, agitant continûment les bras ; un peu plus nerveux que la veille, il jetait des regards furtifs autour de lui. « C'est moi qu'il cherche. On ne me reconnaîtra pas avec ces vêtements. » À huit heures juste, le cortège ministériel fit son apparition à l'autre bout du boulevard. Ali Madani monta rapidement l'escalier, entra sans saluer personne. Sur le banc du boulevard, Gacel pouvait n'être que l'un des innombrables chômeurs de la ville. Leïla et les enfants allaient apparaître par la porte qui s'était refermée sur le ministre, il l'espérait, mais dans son for intérieur, une voix odieuse qu'il essayait en vain de faire taire lui criait qu'il perdait son temps.

À midi, Ali Madani quitta le ministère dans un vacarme de motos et ne reparut pas. Gacel n'abandonna son banc que bien plus tard, quand il fut sûr qu'on n'avait pas l'intention de lui rendre sa famille. Il erra sans but dans cette vaste métropole où, c'était maintenant évident, il ne reverrait jamais ceux qu'il aimait. Menacer le président n'avait servi à rien. Pourquoi retenait-on sa famille si Abdoul al-Kébir était libre ? Quel plaisir y avait-il à persécuter des êtres sans défense ? Il ne pouvait s'agir que d'une lâche et stupide vengeance. Il poussa son raisonnement plus loin : « Peut-être ne m'ont-ils pas cru. Peut-être ne s'imaginent-ils pas qu'un pauvre Targui ignorant peut s'approcher d'un président. » Et au fond, Gacel n'était pas loin de penser qu'ils avaient raison, car, au cours des jours passés, il avait pris conscience de sa petitesse. Ses connaissances, son expérience, sa détermination n'avaient aucun poids face au monde complexe d'une capitale. Un noble et intelligent *Imohag* du peuple béni des Kel Taguelmoust, si astucieux et vaillant qu'il fût, n'avait aucun moyen d'agir dans cette forêt de constructions que baignait une mer salée et sans limite, où les fontaines omniprésentes déversaient en un jour plus d'eau douce qu'un nomade en consommait en un an et sous laquelle vivaient les rats. Il se sentait aussi impuissant que le dernier des esclaves *akli*.

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin du palais présidentiel ?

Il dut poser cinq fois la question et cinq fois écouta la réponse avec la plus grande attention, parce que le dédale des rues, toutes identiques, était pour lui indéchiffrable. Il ne se découragea pas et finit par aboutir, presque à la nuit tombante, devant un grand parc, entouré de hautes grilles sur les quatre côtés et au milieu duquel il vit un palais somptueux. Une garde d'honneur à casaques rouges et casques emplumés défila avec des mouvements d'automates au son des commandements, puis se retira. Seules restèrent des sentinelles à chaque angle, statuesques, inhumaines. Il étudia attentivement le parc grandiose, ses yeux s'arrêtèrent sur un bouquet de palmiers, à moins de deux cents mètres de l'entrée principale qui dominait l'ensemble.

Dans le désert qui avait été le sien, il était souvent arrivé à Gacel de rester juché plusieurs jours de suite au sommet d'arbres semblables. Il dormait attaché aux tiges des palmes. Pour le chasseur, c'était la seule façon de déjouer le flair redoutable du caracal, un lynx vivant en Afrique. Selon ses calculs, s'il lui était possible d'y grimper, il pourrait, d'un coup de fusil, atteindre le président au

moment où il entrerait ou sortirait de son palais. Ce n'était qu'une question de patience, et de la patience, un Targui en avait à revendre.

Le téléphone sonna sur la ligne qui reliait directement le bureau du ministre de l'Intérieur au président de la République. Madani décrocha.

— Allô ?

C'était bien la voix du président, il essayait de garder son calme.

— Je viens d'avoir un appel du général al-Houmayid. Il m'a prié de « bien vouloir » organiser des élections dans les plus brefs délais afin d'éviter une effusion de sang.

Ali Madani se rendit compte que lui non plus n'arrivait pas à contrôler le son de sa propre voix.

— Al-Houmayid ! Mais il vous doit tout, monsieur... C'était un obscur commandant qui jamais...

— Je sais, Ali, je sais ! l'interrompit le président, agacé. Mais maintenant, il est à la tête de nos principales forces blindées, gouverneur militaire, une position clé...

— Limogez-le !

— Cela ne ferait que précipiter les choses... S'il prend les armes, la province entière le suivra. Et les Français n'attendent que ça, qu'une province se soulève, pour reconnaître un gouvernement provisoire. Ces Kabyles des montagnes ne nous ont jamais aimés, Ali. Tu le sais mieux que moi.

— Vous ne pouvez accepter son diktat... ! Le pays n'est pas prêt pour des élections...

— Je sais. C'est pourquoi je t'appelle... Où en est-on avec Abdoul ?

— Je crois qu'il a été localisé... Ils l'ont mis dans un petit château de la forêt de Saint-Germain, pas loin de Maisons-Laffitte.

— Je connais l'endroit. Une fois, on est resté caché trois jours dans ce bois pour préparer un attentat. Quel est ton plan ?

— Le colonel Tourki est parti hier soir pour Paris, *via* Genève. À l'heure qu'il est, il doit prendre contact avec ses hommes. J'attends son appel d'un moment à l'autre.

— Qu'il agisse dès que possible.

— Je ne veux pas qu'il le fasse avant d'être entièrement sûr du résultat. Si nous échouons, les Français ne nous donneront pas une seconde chance.

— D'accord. Tiens-moi au courant.

Il raccrocha. Le ministre de l'Intérieur Ali Madani fit de même. Qu'allait-il arriver si le colonel Tourki manquait son coup et qu'Abdoul al-Kébir continuait à inciter la nation à la rébellion ? Le général était le premier à se manifester, toutefois, tel qu'il le connaissait, al-Houmayid n'aurait jamais eu le courage de prendre cette initiative s'il n'était pas sûr de l'appui d'autres garnisons. Selon ses comptes, au moins sept provinces, c'est-à-dire un tiers des forces armées, passeraient dès les premiers moments du côté d'Abdoul al-Kébir. De là à la guerre civile, il n'y avait qu'un pas, tout particulièrement si les Français s'obstinaient à la provoquer. Vingt ans après, ils n'avaient pas encore digéré leur débâcle et rêvaient de remettre la main sur des richesses que, pendant plus d'un siècle, ils avaient considérées comme les leurs. Madani se demanda si le temps n'était pas venu d'abandonner définitivement ce bureau avec une si belle vue sur la mer. Il soupira, alluma l'une de ses jolies cigarettes turques à filtre.

Comme le chemin avait été long pour arriver à ce poste qui couronnait sa carrière. Ce chemin l'avait amené à faire emprisonner un homme qu'au fond de lui il admirait, et à se soumettre totalement à la volonté d'un autre que, il fallait l'avouer, il méprisait. Le parcours avait été semé d'embûches, mais, en contrepartie, il tenait le pays tout entier entre ses mains. Il était le véritable détenteur du pouvoir et personne ne pouvait faire un pas sans son autorisation. Ce maudit Targui était

peut-être la seule exception. Et voilà que son pouvoir commençait à s'effriter, il lui filait entre les doigts comme de la poudre d'argile séchée par le soleil. Plus il serrait le poing pour le garder, plus il se désagrégeait. L'État monolithique qu'ils avaient bâti au prix de tant d'efforts et de sang versé se révélait très fragile. Le simple écho d'un nom, celui d'Abdoul al-Kébir, suffisait pour l'ébranler jusque dans ses fondements. Il ne pouvait plus se dissimuler la vérité, les événements s'obstinaient à lui démontrer que l'édifice se fissurait. Peut-être était-il plus sage d'accepter la défaite.

La première chose qu'il entreprit fut de téléphoner chez lui. Quand il eut sa femme au bout du fil, il trouva difficile de lui expliquer sa décision.

— Prépare les valises, dit-il d'une voix enrouée. Je veux que tu ailles quelques jours à Tunis avec les enfants... Je te préviendrai quand tu devras rentrer.

— Les choses vont si mal... ?

— Je ne sais pas encore. Tout dépend de ce que Tourki pourra faire à Paris.

Il continua à réfléchir après avoir raccroché. Le portrait officiel du président trônait devant lui, dominant toute la pièce. Si Tourki échouait, ou passait dans le camp adverse, il pouvait se dire que tout était perdu. Il n'avait jamais mis en doute l'efficacité et la fidélité du colonel. Une idée soudaine l'angoissa : et si sa confiance n'était pas pleinement justifiée ?

Gacel passa la plus grande partie de la journée à faire le trajet qui menait du palais présidentiel à la Casbah. Maintenant habitué à ce vieux quartier populaire, il se sentait capable d'y aller et de revenir à son refuge sans s'égarer. Les rues rectilignes de la ville moderne se ressemblaient toutes, les seuls repères étaient les boutiques et les panneaux indicateurs qu'il ne pouvait interpréter. Il risquait de devoir passer un certain temps en haut de son palmier, aussi s'approvisionna-t-il en dattes, figes et amandes. Il se procura une gourde qu'il remplit à la fontaine la plus proche. Puis il revint à l'église en ruine, vérifia une fois de plus l'état de ses armes et attendit, appuyé contre le mur, son esprit tout entier concentré sur l'entreprise qu'il projetait.

La Casbah était plongée dans les ténèbres tandis qu'il la traversait à longues foulées silencieuses. Les chats se sauvaient à son approche. Trois heures sonnèrent. Il aborda la première rue asphaltée, leva les yeux vers le disque lumineux suspendu dans l'obscurité comme un œil énorme, une grosse lune flottante. La façade du bâtiment que l'horloge ornait se confondait avec la nuit. Pas un autobus, pas un camion d'ordures dans les avenues bizarrement vides.

Il fut pris d'une vague inquiétude. Une voiture noire de police surmontée d'une lumière intermittente passa au bout de l'avenue. Une sirène retentit dans le lointain, apparemment du côté de la plage. Il pressa le pas, mais une autre patrouille surgit à deux cents mètres de lui. Il se jeta dans l'embrasement d'une entrée d'immeuble. La voiture s'arrêta le long du trottoir, éteignit ses phares. Elle tardait à redémarrer. Peut-être allait-elle se poster là, à un carrefour stratégique, pour monter la garde toute la nuit. Quelques minutes de réflexion l'amènèrent à s'engager dans la rue adjacente la plus proche, afin de contourner l'obstacle et de ressortir par derrière.

Toutes les rues lui parurent semblables. Dans la pénombre tristement éclairée par les mêmes sempiternels réverbères, il ne reconnaissait plus aucun des minuscules détails qu'il avait soigneusement repérés le jour. Obligé d'abandonner l'itinéraire qu'il avait si difficilement mémorisé, il s'était perdu. Comment s'orienter sans vent et sans étoiles ? Plus il avançait, plus il s'égarait.

Une sirène déchira une nouvelle fois la nuit, il se terra sous un banc. Le danger passé, il s'assit, essayant d'ordonner ses pensées. Il lui fallait, dans cette ville tentaculaire, retrouver la direction du palais présidentiel ou, à défaut, celle de la Casbah et des lieux qui, dans une certaine mesure, lui étaient familiers. De guerre lasse, il remit au lendemain son expédition. Pour l'heure, il était plus prudent de tenter de regagner ses pénates. Il revint sur ses pas, mais tourna en rond jusqu'à ce qu'il entendît le bruit de la mer. Il se dirigea droit dessus et se retrouva sur le large boulevard le long de la plage, près du ministère de l'Intérieur, qu'il connaissait. Rasséréné, il se détendit. De là, il savait comment retourner à sa cachette. Il allongea le pas et s'apprêtait à emprunter la ruelle qui montait vers le quartier indigène quand les phares d'une voiture en stationnement l'aveuglèrent. Une voix autoritaire cria :

— Hé, toi ! Viens ici !

Sa première impulsion fut de se mettre à courir jusqu'au haut de la ruelle, cependant, il estima plus prudent de n'en rien faire et s'approcha de la vitre avant, hors du faisceau lumineux qui l'éblouissait.

— Qu'est-ce que tu fais dans la rue à cette heure ? interrogea l'homme assis à côté du conducteur. C'est le couvre-feu, tu n'es pas au courant ?

— Couvre *quoi*... ?

— Couvre-feu, idiot. Ça a été annoncé à la radio et à la télévision. D'où sors-tu donc ?

Gacel montra un point indistinct derrière lui.

— Je viens du port...

— Et où vas-tu ?

— Je rentre à la maison, répondit-il, signifiant, par son mouvement de tête, la ruelle.

— Bon... Tes papiers.

— Je n'en ai pas.

L'individu qui était sur le siège arrière ouvrit la portière et descendit. Tenant nonchalamment sa mitraillette, il s'approcha du Targui.

— Alors... tu n'as pas de papiers ? Tout le monde a des papiers d'identité.

L'homme, de haute stature, arborant moustache, s'avavançait sans se douter que Gacel allait lui asséner un terrible coup de crosse à l'estomac. Plié en deux, il lâcha un cri de douleur. Presque au même instant, le Targui lança ses tapis sur le pare-brise, détala, obliqua, dépassa le coin et s'évanouit dans la ruelle. Il y eut un battement de quelques secondes, une sirène réveilla tout le voisinage. Gacel était parvenu à mi-hauteur de la pente quand l'un des policiers, sur ses troussees, tira au jugé une brève rafale. L'impact d'une balle projeta le fugitif à plat ventre contre le pavé. Il fit volte-face, à la manière d'un félin, et riposta. Le policier, atteint à la poitrine, s'effondra en arrière.

Son arme rechargée, Gacel alla s'embusquer à l'angle d'un mur. Il respirait péniblement, bien que ne ressentant aucune douleur. Le projectile l'avait cependant traversé de part en part, sa chemise commençait à se tacher de sang. Une tête apparut au coin de la ruelle. Quelques détonations se perdirent dans la nuit, des balles ricochèrent sur les habitations, brisant des vitres. Toujours à l'abri de la muraille, il gravit les marches par lesquelles la ruelle se terminait. Un seul coup de feu démontra à ses poursuivants qu'ils avaient en face d'eux un adversaire hors de pair et que s'ils se conduisaient avec trop de témérité, ils couraient le risque de se faire tirer comme des lapins. Très vite, le Targui fut hors de vue, absorbé par les venelles secrètes, les recoins et les détours de Casbah. Les deux policiers encore valides jugèrent préférable de ne pas insister et d'emmener le blessé à l'hôpital. Il fallait au moins une armée pour dénicher quelqu'un dans le petit monde énigmatique et inextricable du quartier indigène.

La vieille Khaltoum ne s'était donc pas trompée. Il allait mourir dans un coin d'une église *roumi* en ruine perdue quelque part dans une ville surpeuplée, en écoutant le bruit de la mer, aux antipodes des espaces ouverts qu'il avait toujours connus, vastes étendues solitaires et silencieuses sur lesquelles le vent courait librement.

Il tamponna du mieux qu'il put les deux orifices que la balle avait laissés, utilisa son turban pour panser sa poitrine, puis se roula dans sa couverture, grelottant de froid et de fièvre. La douleur, les souvenirs et le grigri de la mort peuplèrent le demi-sommeil inquiet où il sombra.

Se changer en pierre ou maîtriser son rythme cardiaque ne pouvaient empêcher que son sang coulât et imbibât le turban crasseux. La blessure était grave et avait affaibli sa volonté, de même que sa force d'esprit avait été entamée depuis qu'il avait perdu l'espoir de retrouver sa famille.

« Cela vous montre que les luttes et les guerres ne mènent à rien car les morts d'un camp se paient par les morts de l'autre camp... »

Soueilem et ses enseignements... Toujours la même histoire... Les siècles et les paysages pouvaient changer, les hommes seraient toujours les mêmes, seuls protagonistes d'une tragédie qui se répéterait partout et jusqu'à la fin des temps.

Un chameau qui écrasait une brebis d'une autre tribu, une tradition ancienne qui était foulée aux pieds par quelqu'un, et c'était la guerre. Que ce fût un affrontement de forces égales entre deux familles ou, dans le cas de Gacel, d'un homme seul contre une armée, le résultat ne différerait guère. Le grigri de la mort s'emparait d'une nouvelle victime et la poussait, inexorablement, jusqu'à l'abîme.

C'était son tour, aujourd'hui. Il était résigné. Triste, cependant, parce que ceux qui découvriraient son cadavre ne manqueraient pas de remarquer que la balle avait traversé son corps en entrant par l'omoplate. Or Gacel avait toujours fait face à l'ennemi.

Est-ce que ses actes lui vaudraient le paradis promis ou, au contraire, se verrait-il condamné à errer éternellement comme ceux qu'il avait rencontrés dans la « terre vide » ? Son cœur se serra à cette idée.

« La Grande Caravane » vint hanter son rêve. Chameaux et caravaniers, momies harnachées et squelettes couverts de lambeaux se levaient, reprenaient leur marche, passaient par la gare et envahissaient la ville endormie. Gacel tressaillit ; dans son agitation il se cogna contre la paroi de pierre. Ils étaient venus le chercher, ils allaient faire irruption dans la grande nef vide. Ils y camperaient tout le temps qu'il faudrait jusqu'à ce qu'il fût prêt. Il ne voulait pas les accompagner, revenir au désert, âme damnée, enchaînée à la « terre vide » de Tikdabra dans les siècles des siècles. Il murmura quelque chose, il leur dit de partir sans lui.

Il dormit longtemps. Trois jours. Quand il se réveilla, la couverture était trempée de sueur et de sang, une croûte dure collait le bandage à sa peau. Tout mouvement était une torture. Il s'abstint de bouger pendant plusieurs heures. Puis, s'enhardissant, il essaya de palper sa blessure. Il arriva à atteindre sa gourde, étancha sa soif et se rendormit.

Peut-être reposa-t-il ainsi quelques jours, plusieurs semaines, il ne le sut pas. Un matin, reprenant conscience, il remarqua qu'il respirait sans gêne. Les cauchemars s'étaient envolés, les objets n'étaient plus distordus. Il eut l'impression que, enfermé à l'intérieur de ces quatre murs, il avait vécu une existence entière, entre la vie et la mort, entre la lucidité et l'inconscience, entre le rêve et la réalité, et qu'il était arrivé dans cette ville depuis des années ou même des siècles.

Il consomma avec appétit ses dattes, ses figues et ses amandes, vida sa gourde. Avec beaucoup de

difficulté, il se remit debout et parvint à faire quelques pas en s'appuyant au mur. Pris de vertige, il dut se recoucher. Il chercha autour de lui, appela à voix haute et eut la certitude que le grigri de la mort ne veillait plus à ses côtés.

« La vieille Khaltoum aura mal interprété sa vision, se dit-il, heureux de sa découverte. Elle m'a certainement vu blessé, désespéré, elle en a conclu que j'étais vaincu. »

Le lendemain soir, il alla, en chancelant, à une fontaine proche où il se lava et eut un mal fou à se débarrasser de ses bandages qui adhéraient à la plaie.

Dans un effort surhumain pour vaincre la fatigue et les vomissements, il parvint à marcher droit de nouveau et à récupérer un peu d'énergie. Cela lui prit quatre jours durant lesquels, tel un spectre, il déambula, longue figure décharnée vacillant, dans la vieille église calcinée.

Chaque pas l'éloignait d'autant de la mort. Il fallait rentrer chez lui.

Une semaine s'écoula encore. Il se rétablissait, mais n'avait plus de quoi se nourrir. L'heure était venue de quitter sa tanière.

Il lava ses habits, protégé par la nuit, à la fontaine où personne ne venait, se débarbouilla sommairement. À la fin de la matinée, il rangea dans sa sacoche de cuir le revolver qui avait appartenu au capitaine Kaleb al-Fassi, abandonna à regret son épée, son fusil et ses gandouras en loques, puis s'en fut sur le chemin du retour.

Il fit halte dans la Casbah où il se restaura copieusement, but un thé brûlant qui lui fouetta le sang, s'acheta une chemise neuve. Sa couleur, d'un bleu vif, lui mit du baume au cœur.

Il repartit réconforté, s'arrêta sur les marches où il avait été blessé. Les murs étaient éraflés.

En arrivant sur l'avenue, la foule inhabituelle le surprit. Il voulut traverser. Un policier en uniforme l'en empêcha.

— On ne passe pas. Il faut attendre.

— Quoi ?

— Le président.

Le grigri de la mort était là. Il n'avait pas besoin de le voir. Il était bien là. D'où sortait-il ? Où s'était-il caché tout ce temps ? Impossible de le savoir. Mais, accroché à sa chemise neuve, il se moquait – comment Gacel avait-il pu croire un moment qu'il était libre ? Absurde naïveté !

Il avait oublié le président, l'origine et la fin de tous ses maux, l'homme qu'il s'était promis de tuer si sa famille ne lui était pas rendue. Et maintenant qu'il n'était qu'à cent mètres de la gare et du train qui le ramènerait dans son désert, le destin remettait le président sur sa route, farce tragique du grigri de la mort.

Inch'Allah... !

Si la volonté du ciel était qu'il le tuât, il le tuerait. Gacel Sayah, noble *Imohag* du peuple béni des Kel Taguelmoust, ne pouvait se dresser contre les décrets divins. Il allait devoir tenir parole. Le Seigneur avait voulu, ce jour-là, à cette heure-là, qu'entre la vie qu'il avait choisie et lui-même s'interposât son ennemi qui devait être anéanti. Et l'instrument du Très-Haut serait lui, Gacel Sayah.

Inch'Allah... !

Deux motards passèrent, toutes sirènes allumées. Presque au même moment, en haut de l'avenue, les gens commencèrent à crier et à applaudir.

Le Targui se tenait prêt à accomplir sa mission. Il serra la crosse de son arme dans la sacoche de cuir.

Des motards de nouveau, en formation cette fois, apparurent dans le tournant, suivis, dix mètres

en arrière, d'une grosse voiture noire fermée qui cachait presque le véhicule décapoté où se tenait, debout, un homme qui saluait, les bras levés.

La foule ovationnait et acclamait, contenue par les policiers. Aux fenêtres des immeubles, les femmes et les enfants jetaient des fleurs et des papiers multicolores.

La main de Gacel se crispa sur le revolver. L'horloge de la gare sonna deux coups, qui étaient une invite à tout oublier. L'écho se noya dans le vacarme des sirènes, les vivats et les applaudissements.

Le Targui avait envie de pleurer, ses yeux se troublèrent. Il maudit à voix haute le grigri de la mort. Le policier devant lui, qui tendait les bras pour empêcher les gens de passer, se retourna, intrigué par une phrase dont le sens lui avait échappé.

Il n'y eut plus que le bruit des motos, qui couvrait tous les autres. L'automobile noire fut bientôt à la hauteur de Gacel. Repoussant sa sacoche de cuir sur le côté, celui-ci écarta d'une bourrade le policier, bondit sur la chaussée et en deux enjambées se trouva à trois mètres de la voiture découverte, l'arme au poing.

L'homme qui était l'objet de la liesse générale le vit presque instantanément ; la terreur figea ses traits. Ses mains s'ouvrirent comme pour se protéger, un cri d'épouvante s'échappa de sa gorge.

Par trois fois Gacel fit feu. La deuxième balle traversa le cœur. Pour s'assurer qu'il l'avait bien tué, il regarda sa victime en face. Le Targui s'immobilisa, comme foudroyé par un rayon divin. Il était paralysé d'étonnement.

Une rafale de mitraillette claqua. Le corps déchiré, Gacel Sayah, *Imouharh* qu'on appelait « le Chasseur », tomba sur le dos. Son visage portait le masque de la consternation.

La voiture avait accéléré brusquement, les sirènes ouvrant la voie. Il fallait à tout prix trouver un hôpital. On tenta, mais en vain, de sauver la vie du président Abdoul al-Kébir. C'était le jour glorieux de son retour triomphal au pouvoir.